



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



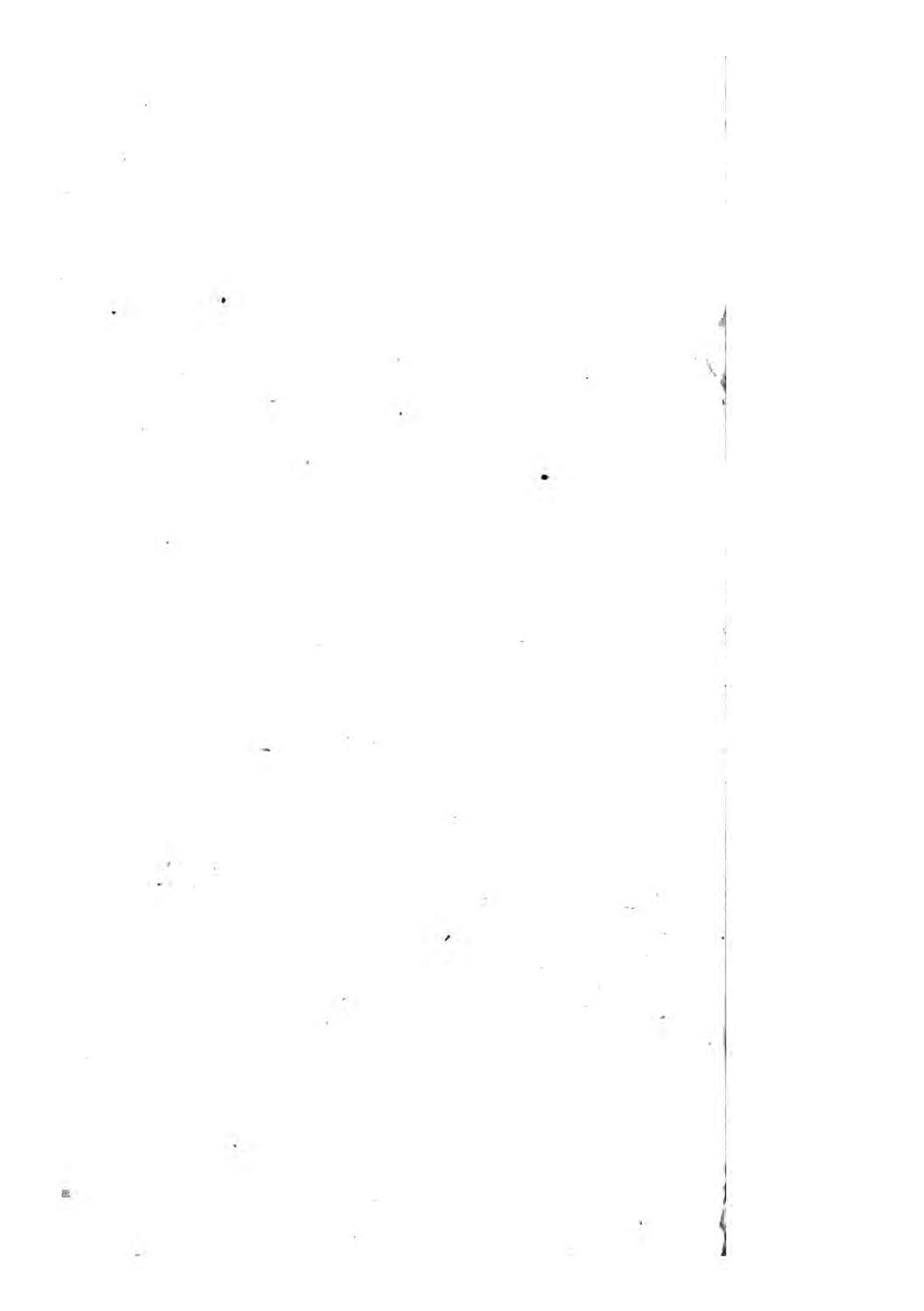
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





73 a 20 (7a.)





73 a 20 (F.A.)

Handwritten text, possibly a signature or name, located in the center of the page.

THEATRE

DE MONSIEUR

LE GRAND,

Comédien du Roy.

TOME II.

Labbe' dufouliet



A PARIS,

Chez

La Veuve de PIERRE RIBOU, rue des
Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comedie
Françoise, à l'Image saint Louis.

PIERRE-JACQUES RIBOU, rue
S. Barthelemy, au coin du petit passage
du Palais, à l'Image S. Louis.

[M. DEC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

UNIVERSITY OF OXFORD

LIBRARY



LIBRARY

UNIVERSITY OF OXFORD

LIBRARY

UNIVERSITY OF OXFORD

LIBRARY

PIECES

Contenus en ce second
Volume.

L'USURIER GENTILHOMME.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.

LE ROY DE COCAGNE.

PLUTUS.

BELPHEGOR.

LE FLEUVE D'OUBLY.

U. S. A.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U. S. A.
BELL HEGOR.
LE FLEUVE L'ORIENT

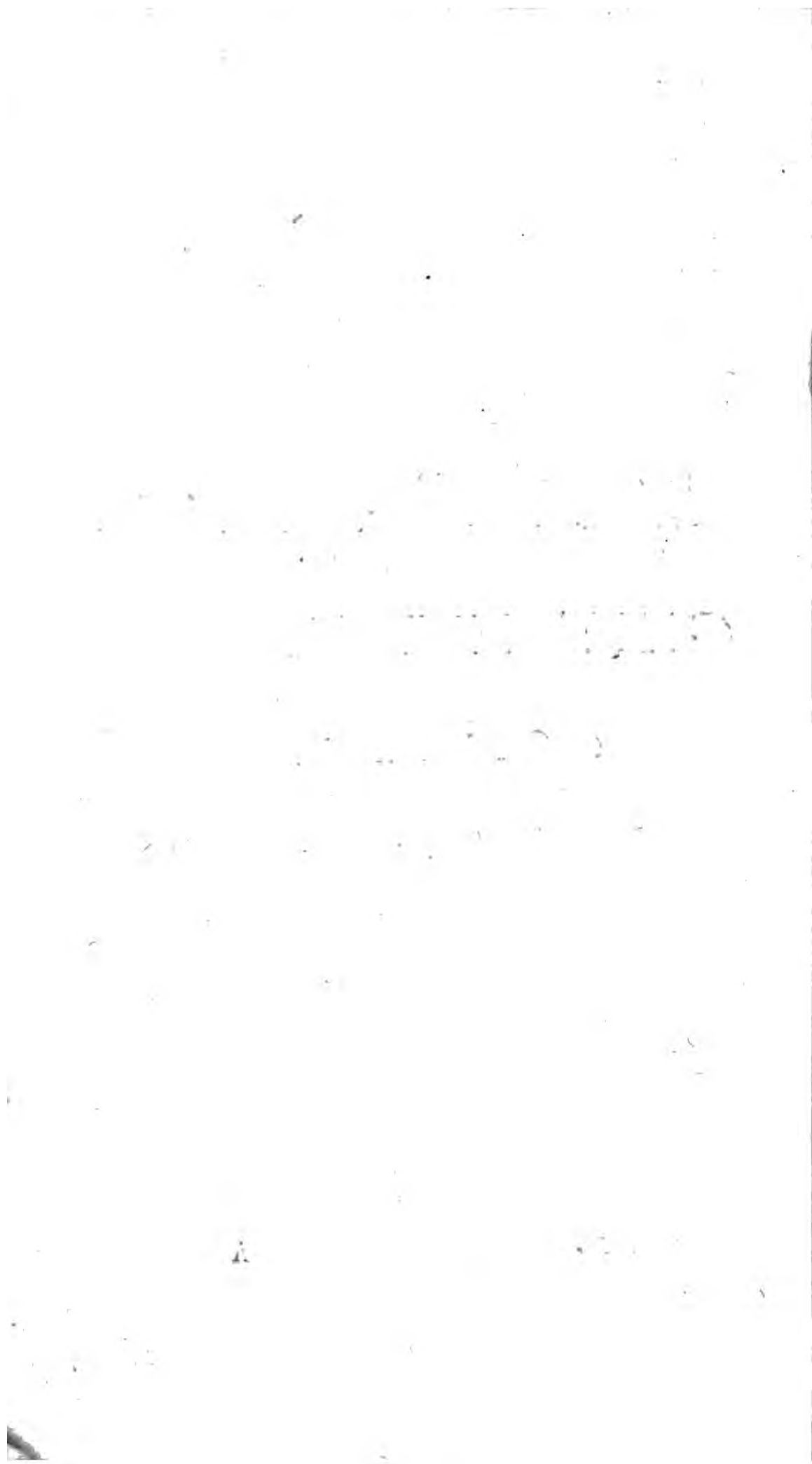
L'USURIER
GENTILHOMME.

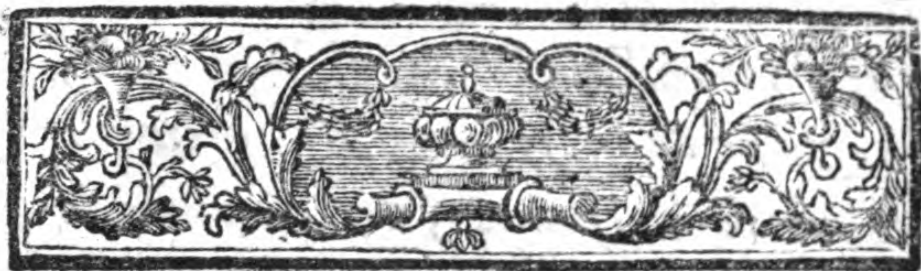
C O M E D I E

Représentée en 1713.

Tome II.

A





A

M A D A M E
L A M A R Q U I S E
D E C R E Q U I .



A D A M E ,

Lorsque l'on verra votre Nom à la tête de cette Comédie, on jugera aisément que j'ai voulu par un contraste faire sortir davantage les Caractères

A ij

que j'y jouë. En effet, **MADAME**,
la gloire de votre Sang, les agrémens
de votre Personne, les charmes de
votre Esprit, & cette magnificence
qui accompagne toutes vos actions,
sont comme autant de flambeaux,
qui portez devant quelques-unes de
nos nouvelles Dames, en éclairent le
ridicule, & font voir avec plus d'é-
clat combien vainement on s'efforce
d'imiter les manieres de la véritable
Noblesse, lorsque l'on n'est soutenu
que du mérite de la fortune.

Mais **MADAME**, cette raison
n'étoit pas suffisante pour me pardon-
ner à moi-même ma témérité; il a
fallu pour m'enhardir à vous dédier
cette bagatelle, me rappeler toutes les
bontez que l'illustre Maison dont
vous sortez a toujours eu pour ma fa-
mille Boulonoise, & chercher ma con-

*fiance dans les graces que Monseigneur
le Duc d'Aumont répand incessam-
ment sur moi.*

*Je sçais, M A D A M E , que je ne
puis vous nommer une personne qui
vous soit plus chere ; & honoré de sa
Protection , j'ose me promettre la vô-
tre , & me dire avec un profond
respect ,*

MADAME ,

**Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
LEGRAND.**



ACTEURS.

FONTAUBIN, Gentilhomme,
Pere d'Henriette.

HENRIETTE, fille de Fontaubin.

LICASTE, Amant d'Henriette.

Mr. MANANVILLE, Usurier.

Me. MANANVILLE, sa femme.

LE BARON DE LA GRUAUDIÈRE,
leur fils.

COLAS, frere de Mr. Mananville.

CRISPIN, Valet de Licaste.

LISETTE, Suivante d'Henriette.

RAGOTIN. {
LA VERDURE. { Domestiques de
JASMIN. { Mr. Mananville.

MUSICIENS ET DANSEURS.

*La Scene est dans la Maison de Mr.
Mananville à Paris.*



L'USURIER
GENTILHOMME,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
LICASTE, HENRIETTE,

HENRIETTE.



On, Licaste, je ne puis plus vous
parler.

LICASTE.

Charmante Henriette.

HENRIETTE.

A quoi m'exposez-vous, apréstout ce que je vous ai
fait dire ! Vous osez paroître dans la maison de vo-
tre Rival le jour qu'il m'épouse dans le tems qu'on
s'appréte à signer le Contrat vous me perdez Licaste.

A iiij

L'USURIER
LICASTE.

Ne craignez rien, Madame, un de ses domestiques que j'ai mis dans mes intérêts m'a introduit ici, & Lifette votre Femme de chambre ne vous laissera pas surprendre. Je vous dirai donc....

HENRIETTE.

Je sçais tout ce que vous pouvez me dire, & les reproches que vous êtes en droit de me faire. Mais Je me vois réduite à obéir à mon pere.

LICASTE.

Mais trahir mon amour pour épouser le Baron de la Gruaudiere, le fils de Monsieur Mananville, le plus inhumain Agioteur de tout Paris.

HENRIETTE

Quand vous me repèterez cela cent fois, je vous dirai toujours la même chose; je vois mon pere ruiné par le jeu, & par les mauvaises affaires qu'il a faites depuis un tems avec les Usuriers; il ne peut dégager ses Terres & soutenir sa Noblesse que par ce mariage; vous n'avez point de bien; vous n'attendez que du gain d'un Procez, qui, depuis deux ans se doit juger tous les jours, & qui, selon les apparences n'est pas près de finir.

LICASTE.

Il est vrai que jusqu'ici mon bien n'a pas été fort considerable, mais enfin mon oncle est à bout, il ne peut plus long-tems retenir les deux cens mille francs dont la chicane l'a fait jouir jusqu'à présent;

GENTILHOMME. 9

c'est aujourd'hui que l'affaire se juge en dernier ressort, & de moment en moment j'en attends des nouvelles.

HENRIETTE.

Ces nouvelles arriveront trop tard. En attendant que Madame Mananville soit visible, mon Pere est allé chez le Notaire, il sera de retour dans un moment.

LICASTE.

Que je suis malheureux ? Faut-il que malgré mon bon droit, la lenteur de la Justice me soit aussi préjudiciable que me le seroit la perte de mon Procès ?

HENRIETTE.

Vous vous étiez chargé d'écrire à mon frere le Capitaine, votre meilleur ami, de hâter son retour pour s'opposer à ce mariage.

LICASTE.

Je l'ai fait, il arrive aujourd'hui ou demain au plus tard ; sa réponse m'en assure.

HENRIETTE.

Il faut que Monsieur Mananville en ait eu avis, & qu'il craigne cette arrivée, car il presse furieusement les choses ; hier on me fit voir son Fils pour la première fois, aujourd'hui je viens rendre ma première visite à Madame Mananville, & l'on prétend dans le moment même signer le Contrat.

LICASTE.

Au nom de notre amour, belle Henriette, je

10 L'USURIER

vous conjure de trouver quelque prétexte à pouvoir différer jusqu'à l'arrivée de votre frere le Capitaine. D'ailleurs, j'ai mis Crispin en campagne pour s'éclaircir à fond de la naissance de Monsieur Mananville, qu'on m'a assuré être des plus obscures; il devoit ce matin. . . . Mais le voici.

SCENE II.

HENRIETTE, LICASTE,
CRISPIN.

LICASTE.

HE? bien, Crispin?

CRISPIN.

Je viens du logis, où l'on m'a dit que vous étiez ici.

LICASTE.

Sçais-tu quelque chose de nouveau?

CRISPIN.

Oüi, Monsieur, & de très-important même. Sur quelques avis, je m'étois, comme vous sçavez, transportez à Charonne; j'y ait fait quelque séjour, & je suis enfin parvenu à me faire instruire.

GENTILHOMME. II

de l'histoire véritable & remarquable de notre Usurier. Or écoutez.

HENRIETTE.

Parlez bas , & songez que nous sommes chez lui.

CRISPIN.

Il est de race paysanne , fils d'un Magister de Village ; il vint à Paris en l'an mil six cens quatre-vingt-un , âgé de vingt ans. Il se mit d'abord dans le service sous l'étendard d'un homme d'affaires.

LICASTE.

Passons.

CRISPIN.

En quatre-vingt-trois , il revint au Village , où il épousa , par espee d'amourette , la Fille du gros Matthieu de Charonne ; il en eut un Fils nommé Claudé ; & ce Claude est aujourd'hui votre Rival.

LICASTE.

J'entends.

CRISPIN.

Ce fils fut retiré de nourrice à l'âge de douze ans.

LICASTE.

A l'âge de douze ans !

CRISPIN.

Oùi , il a tété fort long-tems ce garçon-là , c'est ce qui fait qu'il a l'esprit vif ; il a été presque autant à l'école , & . . .

L'USURIER
LICASTE.

Laisse-là le mérite du Fils, parle-nous de la fortune du Pere.

CRISPIN.

De retour à Paris, après avoir servi plusieurs Usuriers, il a travaillé pour son compte, & ayant gagné plus de deux cent mille écus en trois ans à l'agiot, il a acheté depuis peu des Terres, & a érigé de son chef celle de la Grûaudiere en Baronnie dont son fils Claude porte le nom.

HENRIETTE.

Si l'on peut prouver cela à mon Pere je doute que malgré le mauvais état de ses affaires, il veuille passer outre.

CRISPIN.

Oh parbleu, j'ai pris mes mesures pour lui faire voir les choses au doigt & à l'œil. A Charonne, j'ai heureusement trouvé un certain paysan, propre frere de notre Usurier, à qui depuis trois ans, il n'avoit point donné de ses nouvelles. Après avoir bû maintes chopines avec lui, je l'ai averti qu'on marioit son neveu, & qu'il feroit plaisir à sa famille de venir à la nôce.

LICASTE.

Fort bien.

CRISPIN.

C'est un original qui ne contribuëra pas peu à faire ouvrir les yeux à Monsieur Fontaubin.

GENTILHOMME. 13
HENRIETTE.

Sans doute, mon Pere pourroit faire des réflexions là-dessus.

CRISPIN.

Il en fera, & sur-tout quand il verra & entendra Madame Mananville. Quelques efforts qu'elle fasse pour contrefaire la femme de qualité ; sa fortune a été trop prompte , pour qu'elle ait eu le tems de se defaire de ses manieres & de son langage.

LICASTE

Je le crois.

CRISPIN.

Outre plus. Le Maître à chanter qui s'est chargé du divertissement qui doit servir de prélude à la signature du Contrat, est des amis de Lifette & des miens ; c'est un homme aussi dépourvû de bon sens que rempli de Musique.

LICASTE.

Je sçais tout cela , & tu m'as dit même qu'il t'a voit prié de chercher quelque Poëte pour lui faire des paroles.

CRISPIN.

Je les ai faites moi-même.

LICASTE.

Quels contes !

CRISPIN.

Non , Monsieur , c'est la verité , je les ai composées, & Lifette les a corrigées.

L'USURIER
LICASTE.

Cela fera pitoyable.

CRISPIN.

Qu'importe ; elles auront tantôt leur effet. Mais
voici Lifette.

SCENE III.

LICASTE , HENRIETTE ,
LISETTE , CRISPIN.

LISETTE.

M Adame Mananville , & le Baron de la
Griaudiere son fils font visibles , & viennent
de ce côté ; songez à vous.

HENRIETTE.

Sortez Licaste.

CRISPIN.

Non , Madame je sçais dans cette Maison où
le cacher , en attendant des nouvelles de notre
Procès.

LICASTE.

Mais , Madame , que je sçaches au moins vos
sentimens avant de me séparer de vous , & si ...

GENTILHOMME. 15

HENRIETTE

Je ferai mon possible pour gagner du tems. Mais
si ceux que vous attendez tardent trop...

CRISPIN.

Le Payfan frere Monsieur de Mananville mar-
che sur mes pas , & pour votre frere le Capitaine,
s'il ne vient pas assez-tôt , je le ferai bien arriver
moi , sans adieu , Lisette.

LISETTE.

Ah ! Monsieur Crispin , je suis votre servante.

SCENE IV.

HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE

J'E ne sçais où j'en suis , & quelque résolution
que j'eusse prise d'obéir à mon pere, la seule vûë
de Licaste

LISETTE.

Paix , voici Madame Mananville & votre
futur.



 SCENE V.

Mad. MANANVILLE, LE BARON
DE LA GRUAUDIERE,
HENRIETTE, LISETTE.

Me. MANANVILLE.

L Aquais , holà laquais , mes gens , où est donc
toute cette Canaille ?

HENRIETTE.

Comme c'est mon pere qui m'a conduite ici, Ma-
dame, je m'attendois qu'il me présenteroit à vous
& je ne sçais pas bien quel compliment vous faire
dans cette premiere entrevûë.

Me. MANANVILLE.

Ah , Madame , c'est à moi à commencer , & je
vous dirai , Madame , que je serons tretous ravis
de vous avoir dans notre alliance.

HENRIETTE *bas à Lisette.*

Lisette.

Me. MANANVILLE.

Vous avez du mérite par-dessus les yeux , Ma-
dame , & il seroit à souhaiter pour nous que le nô-
tre égalit le vôtre , pour être au niveau les uns des
autres.

LE BARON

LE BARON.

Pour moi, Madame, je ne vous dis rien aujourd'hui, car je vous vis hier; & je n'ai pas assez de mémoire pour apprendre tous les jours un nouveau compliment, à moins que vous ne vouliez que je recommence.

HENRIETTE.

Monsieur, il n'est pas nécessaire.

LISSETTE.

Allez, allez, Monsieur le Baron, sans que vous parliez on devine à votre physionomie ce que vous êtes capable de dire,

Me. MANANVILLE.

Monsieur le Baron mon fils se souvient de mes instructions; je lui répète tous les jours qu'il vaut mieux se taire que de mal parler.

LE BARON.

Oh, si je ne dis mot je n'en pense pas moins.

Me. MANANVILLE.

Quoiqu'il n'y ait qu'un mois qu'il hante le beau monde, on le trouve déjà fort dégourdi.

LISSETTE.

Tout à fait.

Me. MANANVILLE.

Et en vous épousant, j'espérons que vous le metrez à sa perfection.

LISSETTE.

Oùï, Madame le mettra à la mode.

L'USURIER
HENRIETTE.

Monfieur eft tout parfait , & il fort d'une bonne école.

Me. MANANVILLE.

Ah , Madame , cela vous plaît à dire. Il eft vrai que moi & Monfieur Mananville mon mari , je fommes la politesse même; croiriez-vous que je n'avons point eu de peine du tout à nous accoutumer à être de qualité ?

L I S E T T E.

Monfieur le Baron me paroît difpofé à s'accoutumer à tout.

Me. MANANVILLE.

Ce ne fera pas notre faute , s'il ne parvient pas ; on lui a donné depuis un mois qu'il eft forti de fixième , de toutes fortes d'acabis de Maitres ; d'Armes , de Mufique , de Danfe , d'Ecriture , de Cheval , d'Oftographe & d'Arifmetique , & pour des Livres je lui en avons acheté de toutes les couleurs.

L E B A R O N.

Oh , mes Livres font très-beau , car ils font tous neufs

L I S E T T E.

Gardez - vous bien de les lire , de crainte de les gâter.

H E N R I E T T E.

Ah , Lifette , je ne croyois pas qu'il fût fi fot.

L I S E T T E.

Ce n'eft pas le mariage qui doit le faire cefler de Pêtre.

SCENE VI.

Madame M A N A N V I L L E
LE BARON , HENRIETTE ,
L I S E T T E , R A G O T I N .

R A G O T I N .

Madame, voilà un Païfan de Charonne, qui dit qu'il est le frere de Monsieur.

Me. M A N A N V I L L E .

Ah, tout est perdu ! le petit sot. Je vous demande pardon, Madame. si je vous quittons un moment pour aller parler à un de nos Fermiers.

H E N R I E T T E .

C'est moi, Madame, qui vais vous laisser.

à Lisette.

Courons au devant de mon Pere, & tâchons de le prévenir sur tout ceci.

L I S E T T E *faisant la révérence à Madame Mananville, & la contrefaisant.*

Madame, j'allons nous en aller. Mais j'aurons l'honneur de revenir tout à cette heure.



L'USURIER
Me. MANANVILLE.

Ei donc !

LE BARON.

Tenez , je ne vous reconnois pas non plus , mon
oncle Colas.

C O L A S.

Morgué , je ne fis pourtant pas si changé que
vous ; oh bian , bian , tout coup vaille , je veux
être de la fête.

Me. M A N A N V I L L E.

Un payfan être d'une noce de qualité , quelle
hardiesse !

LE BARON.

Oüi , cela est impertinent , mon oncle Colas.

C O L A S.

Jarnigué , vous êtes des ingrats ; n'an dit bian
vrai , qu'il vaudroit mieux qu'une Cité périt ,
qu'un gueux s'enrichit. J'entens , je croi , la voix de
mon frere ; il ne va pas mal vous laver la tête à
tous deux , quand il sçaura comme vous m'avez
reçu.



SCENE X.

Monſieur MANANVILLE,
Madame MANANVILLE,
LE BARON, COLAS,
RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAis Monſieur.....

Mr. MANANVILLE.

Mais Monſieur le petit maroufle, apprenez que je ne me mêle plus d'affaires, depuis que je ſuis de qualité.

RAGOTIN.

Il y a encore cette pauvre Veuve qui vous rapporte l'argent que vous avez prêté ſur ſes Billets.

Mr. MANANVILLE.

Oh! qu'on lui diſe qu'elle a trop tardé, que j'ai employé ces billets-là, & peut-être à ma perte.

RAGOTIN.

Elle a dit au Portier qu'il y en avoit pour ſix fois autant d'argent que vous lui en aviez donné.

Mr. MANANVILLE.

Tant pis pour elle. Mais je trouve mon Portier

bien impertinent d'entendre ainsi les raisons de tout le monde. Oh ! je vois bien qu'il faut que je prenne un Suisse.

COLAS.

Hé morgué prend moi , je t'en farvirai.

Mr. MANANVILLE.

Ah , voici bien autre chose. Que demande-tu ici, mon ami ?

COLAS.

Morgué tout le monde m'ap pelle ici mon ami ; ces gens de qualité sont bien remplis d'amitié.

Mr. MANANVILLE.

Parle donc , hé faquin ? que cherches-tu dans ce logis ?

COLAS.

Pargué je viens danser à la nôce de mon neveu Claude.

Mr. MANANVILLE.

Comment insolent ! si j'appelle mes gens.

Me. MANANVILLE.

Il faut les appeller, Monsieur. Hola , queuqu'un ; hola , queuqu'un.

Mr. MANANVILLE.

Non , Madame , évitons l'éclat. Croi-moi , va t'en yvrogne que tu és.

COLAS à part.

Est-ce que je me trompe ? & prendrais-je un autre

GENTILHOMME. 25

autre pour mon Frere ? Non , morgué c'est lui-même qui ne se reconnoit pas.

Mr. MANANVILLE.

Maraut , si tu ne sors d'ici.

COLAS.

Non morgué , je n'en sortirai pas. Vela ma belle-sœur Catau , vela mon neveu Claude , & tu es mon frere Jacob.

Mr. MANANVILLE.

Quoi ! tu oses ? ...

COLAS.

Oùi morgué j'ose ; oh acoute donc Jacob , ne fais pas tant le fameux , car je pourrions bien nous gourmer , comme je faisions du tems que j'étois ton frere aîné.

Mr. MANANVILLE.

Il n'en démordra point , & je vois bien qu'il faut parler d'autre sorte. Mon Frere , je veux bien vous reconnoître , mais vous allez me perdre. Dans le tems que je m'alie à des personnes de la première qualité, voulez-vous que l'on vous voye ici en habit de payfan ?

COLAS.

Hé morgué , baille m'en un autre. On dit que tu en as tant qui te sont restez pour les interêts , du tems que tu prêtois sur gage. Je porterai bien mon bois , ne te boute pas en peine.

Tome. II.

C

SCENE XI.

Monsieur **MANANVILLE**,

Madame **MANANVILLE**,

LE BARON, **COLAS**,

RAGOTIN.

RAGOTIN.

Monsieur, voilà Monsieur Fontaubin, Madame sa fille étoit allée au devant de lui. Leur carrosse entre dans la cour.

Mr. **MANANVILLE.**

Ah, mon Frere, sortez, je vous en conjure,

COLAS.

Non passangué, je n'en ferai rien.

Mr. **MANANVILLE.**

Allez donc, Monsieur le Baron, allez chercher dans ma garde-robe un habit pour votre Oncle.

COLAS.

Ah, vèla qui me plait cela; reconnoître son frere! Tatigué que c'est un grand effort pour un homme de son métier.

Mr. **MANANVILLE.**

Parlez le moins que vous pourrez devant la com-

pagnie qui va venir , & sur tout ne lâchez point de morgué.

COLAS.

Oh morgué non.

Me. MANANVILLE.

Faites comme nous , j'épluchons toutes nos paroles les unes après les autres.

Mr. MANANVILLE.

Hé , Madame , vous me faites trembler autant que lui.

SCENE XII.

Monſieur MANANVILLE ,
Madame MANANVILLE ,
LE BARON , COLAS.

LE BARON.

Tenez , mon oncle Colas , velà le harnois de mon pere.

COLAS.

Vela bian des affutiaux ; ça boutons d'abord la parruque.

Mr. MANANVILLE.

Ceja ne se met qu'après.

COLAS.

Bon , bon , devant ou après , qu'importe ?

Mr. MANANVILLE

Dépêchez-vous , car j'entens monter quelqu'un.

COLAS , *après avoir mis l'habit qu'on lui a apporté par dessus son habit de paysan.*

Voilà qui est fait. Hé bian morgué , n'ai-je pas bon air ? Ah pour moi j'ai cela de bon , un rien m'embellit.

Mr. MANANVILLE.

Voici tout notre monde , songez à ce que je vous ai dit.

COLAS.

Je m'en vas d'abord baiser la mariée ; c'est la coutume à Charonne.

Mr. MANANVILLE.

Hé fy , mon Frere , cela ne se fait point ici. Hola laquais , qu'on se mette tous en haye dans mon anti-chambre ; où sont-ils donc ces coquins ? hola , hé.

JASMIN , *Et les autres laquais.*

Nous voilà , Monsieur.

Mr. MANANVILLE.

Vous-vous faites bien attendre , marauts que vous êtes ?

COLAS *à part.*

Morgué , il traite ses domestiques comme des valets.

GENTILHOMME. 29

Mr. MANANVILLE.

Je ne prétens pas me donner la peine d'appeller deux fois , & je veux que l'on m'entende au moindre signe , entendez-vous ?

JASMIN.

Oùi , Monsieur.

COLAS *à part.*

Morgué , il n'est rien tel pour sçavoir se faire obéir , que d'avoir sarvi les autres.

SCENE XIII.

FONTAUBIN , HENRIETTE ,

Monsieur MANANVILLE ,

Me. MANANVILLE ,

COLAS , LE BARON ,

L I S E T T E .

FONTAUBIN *à Henriette.*

MA Fille, je ne crois point tout ce que vous me dites. *A Mr. Mananville.* Enfin nous voici tous rassemblez.

Mr. MANANVILLE.

C'est une joye pour moi , que je ne puis assez vous exprimer.

Hé mais . . . Répondez-vous-même.

Me. MANANVILLE.

Peut-on rester court comme cela ? Monsieur, vous jetez des pierres dans notre jardin, qui . . .

Mr. MANANVILLE *bas.*

Morbleu, Madame, qu'allez-vous faire ?

COLAS.

Qui rejailliront dans le vôtre. Achevez donc, notre sœur Catau.

Mr. MANANVILLE *à Colas.*

Autre bêtise ! taisez-vous aussi.

COLAS.

Hé mais morgué . . .

Me. MANANVILLE.

Encore morgué, après ce que je vous avons dit ?

Mr. MANANVILLE *à part.*

Ah ! je suis perdu si cela dure ; il faut absolument rompre cette conversation . . .

On entend les Violons.

J'entens les Violons qui préludent : voilà un prétexte.

FONTAUBIN.

Qu'est ceci ?

Mr. MANANVILLE.

C'est un petit divertissement qu'on vous a préparé. Excusez, si je vous quitte un moment, pour aller donner ordre à tout. Madame, Monsieur le Baron, vous sçavez que vous êtes nécessaires là-dedans ; avec la permission de la compagnie, suivez-moi.

GENTILHOMME. 33
COLAS.

C'est bien dit. Moi je reste pour faire les honneurs.

Mr. MANANVILLE.

Hé non pas, mon Frere, entrez aussi, vous m'êtes plus nécessaire que les autres.

SCENE XIV.

FONTAUBIN, HENRIETTE,
LISETTE.

LISETTE.

M Orgué, fatigué, j'avions, j'aurions, j'étais. Hé bien, Monsieur, qu'en dites-vous ?

FONTAUBIN.

Quelle diable de noblesse est-ce cela ?

LISETTE.

Elle est un peu sauvage,

FONTAUBIN.

Je reconnois que je me suis trop pressé, n'ayant eu affaire jusqu'à présent qu'à Monsieur de Mananville qui est un homme assez poli, j'ai crû que toute sa famille étoit de même ; la magnificence qu'il avoit étalée à mes yeux me faisoit croire...

L I S E T T E.

Enfin , Monsieur , qu'allez-vous faire maintenant ?

F O N T A U B I N.

Je ne sçais. Tous mes amis se vont moquer de moi si j'acheve ce mariage ; mais d'ailleurs nous avons un dédit de vingt mille écus.

L I S E T T E.

Il faut le rompre , Monsieur.

F O N T A U B I N.

Et comment s'y prendre , les choses sont si avancées ?

L I S E T T E.

Monsieur , j'apperçois un fourbe de profession qui nous écoute , qui a rompu plus de dédits en sa vie , qu'il n'a fait faire de mariages légitimes. Je le connois ; s'il vouloit nous rendre service !



SCÈNE XV.

FONTAUBIN, HENRIETTE,
LISETTE, CRISPIN,

CRISPIN.

T Rès-volontiers , & personne n'est plus au fait que moi. J'ai toujours eu tant d'estime & de vénération pour Monsieur Fontaubin , sans avoir l'honneur d'être connu de lui & sans beaucoup même le connoître ; qu'ayant appris dans le monde qu'il alloit faire une sottise , & des-honorer sa maison par une indigne alliance , je me suis transporté sur les lieux ; & me voilà prêt non seulement à rompre ce dédit , mais encore à le faire payer à Monsieur Mananville.

FONTAUBIN.

Oh non , je n'exige point cela. Il suffit que . . .

CRISPIN.

Ne vous mettez pas en peine , & laissez-moi faire. J'ai dans cette maison un homme tout à moi , qui viendra vous avertir lorsque . . . J'entens Monsieur Mananville , je me retire.

SCÈNE XVI.

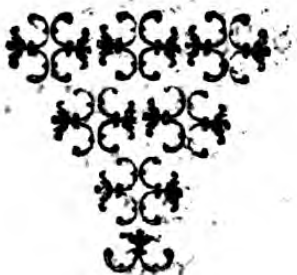
FONTAUBIN, HENRIETTE,
LISETTE.

FONTAUBIN.

Cela est assez plaisant, cet homme qui m'est inconnu, & qui vient s'offrir à me rendre le plus important service qui puisse m'être rendu dans la situation où je suis.

LISETTE.

Il y a comme cela quantité de gens dans le monde, qui font tout leur plaisir de se mêler des affaires des autres.



SCENE XVII.

FONTAUBIN, HENRIETTE,
Mr. MANANVILLE, COLAS,
Me. MANANVILLE, LE
BARON, LISETTE.

Mr. MANANVILLE *bas à sa famille.*

O Ui, mon Frere, oiii ma femme, oui mon Fils, je vous défens de dire un seul mot, que le Contrat ne soit signé. *Haut.* Ma présence n'étoit pas inutile, puisqu'en même tems le Contrat, le divertissement & le festin se trouvent prêts, & voilà ce que fait l'œil du maître. Pour nous débarrasser, signons d'abord le Contrat.

LISETTE.

Oh, entendez auparavant le divertissement.

Mr. MANANVILLE.

Mais il faudroit ...

HENRIETTE.

Elle a raison, cela nous mettra de bonne humeur, nous aimons tous la musique.

Mr. MANANVILLE.

Tout ce qui vous plaira, allons, que l'on commence.

38 L'USURIER
FONTAUBIN.

Qu'est-ce que ce divertissement?

Mr. MANANVILLE.

Je ne sçais ; je n'en ai point voulu entendre les répétitions, pour avoir le plaisir de la surprise.

ENTRÉE DE PAYSANS
& de Paysannes.

*Colas se veut mêler avec eux , ce que M.
Mananville empêche en le repoussant
rudement.*

On chante.

I. MUSICIEN *vêtu en Paysan.*

Honneur , honneur , cent fois honneur

Au Baron de la Gréaudière.

Des champs qu'a labouré son Pere

Il est aujourd'hui le Seigneur.

Honneur , honneur , cent fois honneur

Au Baron de la Gréaudière.

ENTRÉE.

II. MUSICIEN.

C'est peu d'avoir l'esprit & les appas

GENTILHOMME. 39

De Madame Catau sa Mere ;

Il a la mine fiere ,

La vertu guerriere

De Monsieur son Oncle Colas.

M. MANANVILLE.

On se moque ici de nous.

COLAS.

Non , non.

III. MUSICIEN.

Un , & deux font trois , & trois font six ,

Et quatre font dix.

Qu'on est habille

Quand on attrape mille,

Qui de mille paye rien ,

Reste mille , mille , mille , & mille ,

Ah ! que de bien !

Que de fracas ! quelle opulence !

Que de magnificence

Que d'appui !

Voilà la grande science

Et le mérite d'aujourd'hui.

Mr. MANANVILLE.

Qui est l'insolent qui a composé ces mauvaise
paroles-là ?

Il n'est guère Poète comme vous voyez, car il dit la vérité.

Mr. MANANVILLE.

Et vous qui osez . . .

SCENE XVIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE,
Mr. MANANVILLE, COLAS,
Madame MANANVILLE,
LE BARON, LISETTE,
RAGOTIN.

RAGOTIN à Fontaubin.

Monsieur, voilà votre fils le Capitaine qui vient d'arriver.

Mr. MANANVILLE.

Il ne me falloit plus que cela.

FONTAUBIN.

Il vient à propos, pour être de la nôce.

RAGOTIN.

Vrayment oui, pour être de la nôce ! il vient bien plutôt pour la troubler : il veut là bas tout ren-

verser

GENTILHOMME. 41

verser , tout briser , tout assommer.

Mr. MANANVILLE.

Est-ce que Monsieur votre fils seroit si déraisonnable que de vouloir

L I S E T T E *bas à Mananville.*

C'est un Diable , je le connois ; & vous en ferez quitte à bon marché , s'il se contente de mettre le feu à votre maison.

Mr. MANANVILLE.

Que veut dire ceci ?

F O N T A U B I N .

Voyons , voyons , il ne sera peut-être pas si méchant.

R A G O T I N .

Monsieur , il dit qu'il n'a que faire à vous , & qu'il n'en veut qu'à Monsieur Mananville.

F O N T A U B I N .

Descendons toujourns.

M. MANANVILLE.

Tout ceci prend un mauvais train. Peste soit du Divertissement , sans cela le Contrat seroit signé. Que je suis malheureux ! il y a un mois que je ménage cette alliance , qui m'auroit donné tout l'appui possible contre les recherches qu'on auroit pu faire de l'acquisition de mes biens , il faut que tout contribue à rompre mes projets , & que ce maudit Capitaine vienne encore. Mais apparemment le voici.

 SCENE XIX.

Monsieur MANANVILLE,
 Madame MANANVILLE,
 LE BARON, LISETTE
 CRISPIN.

LISETTE.

Courage, Crispin, cela va à merveille, & Monsieur de Fontaubin t'avouë de tout.

CRISPIN *en Capitaine.*

Toi, Lisette, seconde-moi bien. Ah, ventre !
 ah, tête ! ah, mort !

LISETTE,

Mais Monsieur, Monsieur votre Pere vous cherche, & veut vous parler.

CRISPIN *en Capitaine.*

Jen'ai que faire à lui, il est bien hardi de vouloir se montrer devant moi, ayant eu dessein de marier ma Sœur sans mon consentement.

LISETTE.

Mais, Monsieur.

GENTILHOMME. 43

CRISPIN *en Capitaine.*

Donner la Sœur d'un Capitaine de Dragons à un
Pied plat.

LE BARON.

C'est de moi qu'il parle.

CRISPIN *en Capitaine.*

A un Claude ! où est-il le téméraire qui ose épou-
ser ma Sœur ?

LE BARON.

Ce n'est pas moi, Monsieur.

CRISPIN *à Colas.*

Est-ce toi ?

COLAS.

Non pargué, j'ai déjà trop d'une femme.

Mr. MANANVILLE.

Monsieur, il ne faut pas tant faire de bruit. C'est
mon fils le Baron qui l'épouse, & Monsieur votre
Pere prétend . . .

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah, ah, il prétend . . . je lui montrerai bien le
respect qu'il me doit.

Mr. MANANVILLE.

Voilà un fils bien insolent.

CRISPIN *en Capitaine.*

Il n'a pas assez de bien pour que je souhaite sa
mort ; mais ventrebleu , je lui apprendrai à vivre
à ce pere - là.

L'USURIER.

Mr. MANANVILLE.

Quel diable d'homme est-ce ceci ?

LISETTE à M. Mananville.

Vous le voyez à présent dans sa belle humeur ; quand il est en colère , c'est bien autre chose.

Mr. MANANVILLE.

Il faut voir s'il entendra raison. Monsieur point tant d'emportement ; Monsieur , c'est parce que Monsieur votre Pere n'a pas tout le bien qu'on pourroit s'imaginer , que ce mariage lui convient , & quand vous sçauvez les avantages qu'il y trouve.

CRISPIN en Capitaine.

Oùi , mon Pere y trouve ses avantages , j'en suis ravi. Et les miens ? Pêtebleu à ce que je vois , on ne songe guère aux absens ici. Mais j'arrive encore à tems , pour faire mon marché. *Primò* , je vous déclare que je veux cent mille francs de pot de vin.

Mr. MANANVILLE.

Cent mille francs ? cet homme là a le diable au corps.

LISETTE.

Je le trouve aujourd'hui plus modéré qu'à son ordinaire.

Mr. MANANVILLE.

Quelle chienne de moderation , avec ses cent mille francs !

GENTILHOMME. 49
LISETTE.

C'est une bagatelle pour vous, après tout ; & cela vous est aussi aisé à gagner , qu'à lui de le dépenser.

CRISPIN.

Item. Tous les Officiers de mon Régiment & moi, ferons logez & nourris chez vous à discrétion tous les hyvers, pour nous dédommager des pertes que nous avons faites avec vos confreres les Usuriers , depuis trois ans.

Mr. MANANVILLE.

Et qu'ai-je affaire, moi . . .

CRISPIN.

Comment, morbleu , j'aurai une jolie Sœur, & cela ne produira rien , quand j'en vois tous les jours qui doivent leur fortune à la beauté de leurs arrières-cousines ?

Me. MANANVILLE

Ah , c'en est trop ; & suffiez-vous vous fâcher, Monsieur mon mari, il ne fera pas dit qu'une femme , parce qu'elle est de qualité , fera si long-tems sans parler , & qu'elle endurera tant de sottises. Allez, Monsieur , je n'avons que faire de votre Sœur , & je nous passerons bien de tant d'honneur , notre fils n'en n'est pas encore tant affoté.

LE BARON.

Ma foi , Monsieur , puisque cela est comme cela,

vous n'avez qu'à épouser votre Sœur vous-même ,
je ne m'en foucie plus.

CRISPIN *en Capitaine.*

Comment tête-bleu ! on méprise ici ma Sœur !
ah, ventre ? il faut que j'assomme toute la fa-
mille.

LISETTE.

Hé , Monsieur , qu'allez-vous faire ?

LE BARON.

Au secours. . . .

Me. MANANVILLE.

Holà , laquais , cocher , mes gens.

CRISPIN *en Capitaine.*

Bon , bon , qu'ils viennent.

COLAS.

Oh morgué , Monsieur , doucement.

CRISPIN *en Capitaine lui donnant un soufflet.*

Retire toi , maraut.

Me. MANANVILLE.

Maraut . . . un soufflet . . . Soutenez votre No-
blesse, mon Frere.

COLAS.

Oh pargué , soutenez-là vous même.

Me. MANANVILLE.

Un soufflet à mon frere !

COLAS.

C'a n'est rian , ça se sechera.

GENTILHOMME. 47

Mr. MANANVILLE.

Un Capitaine de Vaisseau, souffrir un tel outrage ! que va-t-on dire de vous ?

COLAS.

On dira que je ne suis accoutumé qu'à me battre sur l'iau.

Me. MANANVILLE.

Cela n'est pas permis, & j'allons . . . & je varrons . . .

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah, ha, je varrons, j'allons ; allez, allez, ma mie.

Me. MANANVILLE.

Ma mie ! Une Dame comme moi s'entendre appeler ma mie ! Un fauteuil que je m'évanoüisse, un fauteuil donc & tôt.

LISETTE.

La peur a fait fuir tous vos gens, Madame, & il n'y a personne ici pour vous en donner, vous vous évanoüirez une autre fois.

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah parbleu, canailles, je vous apprendrai . . . J'entens mon Pere, je me retire, car dans la fureur où je suis . . . Jusqu'au revoir ; je vous rendrai comme cela visite de tems en tems. Mais sur tout que les cens mille francs soient prêts dans une heure.

Me. MANANVILLE.

Ah ! je n'en puis plus. Vous voudriez, Monsieur mon mari , être allié à un garniment comme stila ?

Mr. MANANVILLE.

Non parbleu ; & si Monsieur Fontaubin ne me fait justice . . .

SCENE XX.

FONTAUBIN, Mr. MANANVILLE,

Madame MANANVILLE,

LE BARON , LISETTE ,

C O L A S.

FONTAUBIN.

Où est donc mon Fils ? Je crois que je le chercherai tout aujourd'hui.

LISETTE.

Le voilà qui sort , Monsieur , il est venu ici rendre ses respects à Monsieur & à sa famille.

Me. MANANVILLE.

Vous êtes une insolente, ma mie.

FONTAUBIN

FONTAUBIN.

Comment donc ?

COLAS.

Oùi, parmi tous les respects dont elle vous parle, il m'a baillé un soufflet.

FONTAUBIN.

Un soufflet ! je ne crois pas cela , c'est le plus sage de mes enfans.

Mr. MANANVILLE.

Jugez du reste , Hé bien , Monsieur , si c'est là le plus sage de vos enfans , je renonce à votre alliance ; & quand je devrois payer le dédit , ce qu'il faudra voir pourtant , je donnerois plutôt mon Fils à la dernière... .

FONTAUBIN.

Sans emportement , Monsieur , vous me mettez le marché à la main ; j'en suis parbleu ravi , & j'allois faire une sottise. Rendons-nous réciproquement nos dédits ; ce mariage, croyez-moi, ne convenoit ni à l'un ni à l'autre ; tenez voilà votre écrit.

Mr. MANANVILLE.

Et voici le vôtre.

COLAS.

Et moi, Morgué, à qui rendrai-je mon soufflet ?

LISETTE.

Il vous restera , Monsieur le Capitaine de Vaisseau , il est de bonne prise.

Mr. MANANVILLE.

Comment , j'entens encore ces maudits violons !

LISETTE.

C'est Monsieur le Capitaine qui les ramene.

Mr. MANANVILLE.

Que le Diable l'emporte , il vient encore nous faire de nouvelles insultes.

COLAS.

Oh morguëne . . .

Me. MANANVILLE.

Rentrons dans mon appartement , Monsieur , jusqu'à ce que je soyons débarassé de toute cette cohue ; en restant j'exposerions notre qualité à de nouveaux affronts.

Mr. MANANVILLE.

Je sçaurai me vanger tôt ou tard.

COLAS.

Oh morgué moi , je m'en retourne à Charonne.



SCENE XXI.

FONTAUBIN, HENRIETTE ;
LISETTE.

FONTAUBIN.

IL rentre fâché ; mais je le suis bien plus d'avoir
manqué de parole à Licaste ; c'étoit un Gentil-
homme qui

SCENE XXII.

FONTAUBIN, HENRIETTE,
LISETTE, LICASTE.

LICASTE.

Monsieur, il est encore tems de me la tenir.
J'apprens dans ce moment que j'ai gagné
mon procez avec dépens ; mais cette fortune ne
peut me rendre heureux , si je ne la partage avec la
belle Henriette.

L'USURIER
FONTAUBIN.

Ce procédé me rend confus, Licaste, & je fais mon bonheur de vous recevoir pour gendre. Allons chez nous.

SCENE DERNIERE.

FONTAUBIN, LICASTE,
HENRIETTE, CRISPIN
en Capitaine, LISETTE.

CRISPIN *en Capitaine*.

Doucement, s'il vous plaît, il nous revient la fin d'un divertissement.

FONTAUBIN.

Ne poussons pas les choses plus loin, & n'insultons point ces gens-ci dans leur maison.

CRISPIN *en Capitaine*.

Monsieur, il est bon que je fasse encore un peu de tapage ici. Mananville est un chicanneur; il a fait des frais pour ce mariage, & pourroit les rejeter sur vous; croyez-moi, achevons de l'intimider de manière qu'il ne veuille jamais avoir d'affaire avec nous.

FONTAUBIN.

Acheve donc ton divertissement; c'en sera assez.

GENTILHOMME. 53
LISETTE.

Et nous, qu'en dirons-nous, Monsieur le Capitaine?

CRISPIN *en Capitaine.*

Tu sçais, Lisette, que j'ai quitté Marine pour toi; si tu veux t'engager dans ma Compagnie, je te donnerai ton congé au bout de trois mois.

LISETTE.

Que le Notaire fasse toujours l'engagement, il durera ce qu'il pourra.



ENTRÉE

LISETTE

qu'en disant-moi. ~~l'histoire~~

RISPIE ~~de L'histoire~~

Lisette, que j'ai vu ~~l'histoire~~

ux t'engage ~~l'histoire~~

ton congé au ~~l'histoire~~

LISETTE

votaire fasse toujours ~~l'histoire~~

il pourra.



AUX ÉTOILES

iii)

ii)



DIVERTISSEMENT.

CRISPIN *chante.*

I. COUPLET.

CHantons tous la noble famille
De Monseigneur de Mananville.
Ne rappellons point les tems passez,
Il a de l'argent c'est assez.

LE CHOEUR *répète ces deux derniers vers à la fin de chaque couplet.*

II. COUPLET.

Fils d'un Magister de Village,
Il promene un riche équipage.
Ne rappellons point les tems passez,
Il a de l'argent c'est assez.

III. COUPLET.

Il porta jadis la mandille,
Et maintenant chez lui tout brille.

GENTILHOMME. 55

Ne rappellons point les tems passez ,
Il a de l'argent c'est assez.

IV. COUPLET.

Au Village il prit une femme ,
Que fait aujourd'hui la grand'dame.
Ne rappellons point les tems passez ,
Il a de l'argent, c'est assez.

ENTRÉE.

LISETTE.

Ma foi c'est assez berner nos Manans , cela com-
mence à m'ennuyer ; changeons de stile , & chan-
tons quelque chose de plus beau , de plus rare , &
de plus curieux.

VAUDEVILLE.

I. COUPLET.

La beauté.

La rareté

La curiosité.

III. COUPLET.

Les Dieux vous ont donné , jeune Iris , pour nous
plaire

La beauté :

E iij

V. COUPLET *au Parterre.*

Messieurs ne cherchez point dans une bagatelle
La beauté.

Pour remplir votre goût il faut que l'on excelle,
La rareté.

Voyez-la seulement parce qu'elle est nouvelle,
La curiosité.

C H O E U R.

La beauté.

La rareté.

La curiosité.

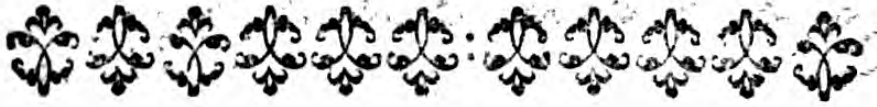
F I N.

L'AVEUGLE

CLAIR-VOYANT.

COMEDIE

Représentée en 1716.



ACTEURS.

DAMON, Officier de Marine,
Aveugle, Clair-Voyant.

LEONOR, jeune Veuve, promise à
Damon.

La vieille **L**EONOR, Tante de Léonor,
amoureuse de Damon.

LEANDRE, Neveu de Damon, Amant
de Léonor.

LEMPESE', Médecin, amoureux de
Léonor.

LISETTE, suivante de Léonor.

MARIN, valet de Damon.

UN NOTAIRE.

*La Scène est à Paris dans la Maison
de Damon.*



L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, LISETTE.

LISETTE.



H bien, Madame, à quoi vous déterminez-vous ?

On va voir arriver votre futur époux.
Damon revient enfin après deux ans
d'absence.

LEONOR.

Fatal retour. O Ciel ! je fremis quand j'y pense.
Lisette, dans l'état où l'a mis son destin,
Pourrai-je me résoudre à lui donner la main ?

L'AVEUGLE
LISETTE.

Comment vous en deffendre ? Un dédit vous engage ,

Il l'exigea de vous avant ce long voyage ,

Et que vous logeriez ici dans sa maison ;

Nous y vinmes alors toutes deux sans façon ,

Comptant ce mariage une chose certaine.

A present son retour vous allarme & vous gêne.

L E O N O R.

Helas ! lorsqu'à Damon je donnai mon aveu ,

Je n'avois jamais vû Léandre son neveu.

L I S E T T E.

Que je m'en doutois bien ? Voilà donc l'encloûture ;

Léandre , je l'avoüe , est d'aimable figure ,

Mais il n'a pas le double & sans l'oncle , ma foi ,

Ce neveu si charmant seroit plus gueux que moi ,

Damon a fait sur mer une fortune immense ,

Avec lui , vous seriez toujours dans l'opulence ,

Vous auriez de l'argent , des habits , des bijoux.

L E O N O R.

Mais avec tous ces biens un très fâcheux époux ;

Car enfin l'accident dont on a la nouvelle

N'a pas dû l'embellir.

L I S E T T E.

C'est une bagatelle.

Quoi , parce que le vent d'un boulet de canon ,

Nous le renvoye aveugle. Hé quoi cette raison ,

CLAIR-VOYANT. 63

Vous doit-elle empêcher de conclure ?

LEONOR.

Sans doute.

L I S E T T E.

Refuser un mari , parce qu'il ne voit goutte !
Hélas ! votre défunt ne voyoit que trop clair ,
Sur les moindres soupçons, toujours l'esprit en l'air.

LEONOR.

Ah ! ne m'en parle pas , cinq mois de mariage
M'ont avec lui partû cinquante ans d'esclavage ;
Ce souvenir suffit pour me faire trembler ,
Et Damon a le don de lui trop ressembler.
Quand j'aurois été sourde à de nouvelles flames ,
Damon parle si mal , pense si mal des femmes.

L I S E T T E.

Ah qu'il en pense mal , ou qu'il en pense bien.
De ce que nous ferons , il ne verra plus rien.

LEONOR.

Qu'il ignore sur tout que son neveu Léandre
Est encore à Paris, quand il le croit en Flandre.

L I S E T T E.

Oùï , mais que ferons-nous de Monsieur Lempesé ?
De le congédier il n'est pas fort aisé ,
Ce fade Medecin est un amant tenace ,
Et qui ne s'aperçoit jamais qu'il embarrasse ;
Mais pourquoi diantre aussi lui donner de l'espoir !

LEONOR.

Pour m'amuser , n'ayant personne à recevoir ;

M A R I N.

Tu n'en sçaurois douter sans me faire injustice.

L I S E T T E.

Il s'agit en payant , de nous rendre un service.

M A R I N.

En payant , c'est beaucoup me dire en peu de mots,
A cent coups de bâton dût s'exposer mon dos,
Vous n'avez qu'à parler.

L I S E T T E.

Il faut tromper ton Maître ,
Et sur les gens qu'ici tu pourra voir paroître
Ne lui rien témoigner.

M A R I N.

Il suffit, je t'entens ;
Madame en notre absence a fait quelques amans ,
Et Damon l'inquiète un peu par sa venuë.
Ne craignez rien , depuis qu'il a perdu la vûë ,
Jelui fait aisément croire ce qu'il me plaît ,
Et je vous servirai , non pas par intérêt.
Mais parce que je sens pour vous un certain zèle ,
Qui brûle d'éclater ... (à Lisette) que me donnera
r'elle ?

L E O N O R.

J'ai vingt Louïs tout prêts, je vais te les chercher.

M A R I N.

Madame .. en verité ... c'est de quoi me toucher.
Hâtez-vous de répondre à mon ardeur extrême ,
Et songez que mon Maître arrive à l'heure même.

S C E N E

SCENE III.

MARIN *seul.*

Vingt Loüis ! Male-peste ! Allons , mon cher
 Marin ,
 Il ne faut pas rester dans un si beau chemin :
 Mais quoi trahir Damon ! Non cela ne peut être ;
 Il ne faut pas ma foi , trahir un si bon Maître ;
 Il vient de m'assurer certaine pension ,
 Qui dans la suite aura quelque augmentation.
 Et le tout , pour venir ici leur faire accroire
 Qu'il est aveuglé. Allons, il y va de ma gloire,
 De soutenir toujours ce que j'ai commencé ,
 Des gens nous ont mandé que Monsieur Lempesé
 Ce Médecin pimpant , ce Marchand de denrées ,
 Pour rétablir le teint des beautés délabrées ,
 Etoit dans ce logis du matin jusqu'au soir ,
 Que même Léonor lui donnoit quel que espoir.
 On nous mande de plus qu'elle adore Léandre ,
 Et qu'il est à Paris quand on le croit en Flandre ;
 C'est ce que dans ce jour mon Maître veut sçavoir ,
 Et qu'il verra bien mieux , feignant de ne rien voir,
 Ce qu'il en fait pourtant n'est pas par jalousie ,
 Il doit être guéri de cette frenesie ,
 Il veut se réjouir, c'est-là je crois son but ;

Mettre à bout Léonor & ses amans . . . mais chut.
 La voici de retour aussi bien que Lisette.
 Prenons de toutes mains , & dupons la coquette.

SCENE IV.

LEONOR , LISETTE , MARIN.

MARIN.

HE bien ces vingt Louis font-ils prêts ?

LEONOR *lui donnant une bourse.*

Les voici.

MARIN

J'les prends sans compter , & vous dis grand-
 merci.

LISETTE.

Pour que tu sois au fait , il faut d'abord t'appren-
 dre

Qu'on n'aime plus Damon , & qu'on aime Léan-
 dre.

MARIN.

Il est donc à Paris ? Ma foi , c'est fort bien fait ,
 J'approuve votre goût , & j'en suis en effet.
 Dans ma façon d'aimer tous les jours je préfère.
 Et la nièce à la tante , & la fille à la mere.

CLAIR-VOYANT. 69

LEONOR.

Finis, Marin, & sois seulement diligent...

MARIN.

Contez sur mon esprit, mon zèle & votre argent.

LEONOR.

Préviens d'abord Damon, dis-lui que mon visage
A perdu les attraits qu'il avoit en partage.

MARIN.

Oùi, je sçaurai vous peindre en remede d'amour;
Mais voici votre Tante.

SCENE V.

LEONOR, LA TANTE,

LISETTE, MARIN.

MARIN.

HE', Madame, bonjour.

LA TANTE.

Qu'ai-je appris, cher Marin? Quel accident terri-
ble!

Damon revient aveugle, ô Ciel! Est-il possible?

MARIN.

Madame, il est trop vrai.

L' A V E U G L E
L A T A N T E.

Que je le plains hélas !

Quoiqu'il n'ait pas rendu justice à mes appas ,
Et qu'il ait négligé la Tante pour la Nièce ,
J'avouïerai que toujours pour lui je m'interesse.

L E O N O R.

Vous le plaignez , ma Tante ; Ah ! ne plaignez
que moi ,

Je me vois dans l'état le plus cruel . . .

L A T A N T E.

Pourquoi ?

L E O N O R.

Epouser un aveugle , ah ! cette seule idée
Me fait fremir d'horreur.

L A T A N T E.

J'en suis persuadée ;

Cependant aujourd'hui la disette d'Amans
Est si grande , si grande . . . Il faut suivre le tems.

M A R I N.

Oüi , l'espece est si rare.

L A T A N T E.

On est belles , bien faites ;

Et l'on passe ses jours sans oüir de fleurettes.

L I S E T T E.

Nous ne nous sentons point de la disette ici ,
Et nous ne manquons point d'épouseurs , Dieu
merci.

Car de quelque façon que l'on puisse le prendre ,
Il nous en restera toujours deux à revendre ;

CLAIR-VOYANT. 71

Fournissez-vous chez nous.

LEONOR.

Mon Dieu ne raillons pas,
Et songeons bien plutôt à sortir d'embarras.

LISETTE.

Attendez, il me vient une idée admirable.
Si nous pouvions trouver quelque personne aimable,
Qui près de notre aveugle, osât passer pour vous.

LEONOR.

Plaisante invention!

LISETTE.

Pourquoi, que sçavez vous.
Un aveugle à tromper n'est pas si difficile,
Et s'il se rencontroit une personne habile
Qui pût bien imiter le son de votre voix.

LEONOR.

Où la trouver, dis-nous? Et de qui faire choix?

MARIN.

Cela se trouvera, quelque mince grisette,
Qui pour se marier... Par exemple, Lifette.

LISETTE.

Qui moi? Je ne veux point d'un Aveugle.

MARIN.

Comment,

Pourrois-tu là-dessus balancer un moment?

LA TANTE.

Ne cherchez pas plus loin, j'ai trouvé votre affaire.

Une belle personne , & qui sçaura lui plaire ;
D'agrément & d'esprit en tout semblable à toi ,
Qui déguise sa voix à merveille ; & c'est moi.

L I S E T T E.

Ei donc , Madame , si.

L A T A N T E.

Pourquoi donc , je vous prie ?
Qui vous fait récrier de la sorte , ma mie ?

L I S E T T E.

Par ma foi , c'est votre âge.

L A T A N T E.

Hé ! n'ayez point de peur ,
De ma Nièce , toujours , j'ai passé pour la Sœur ,
Et de mon âge au sien le peu de différence ,
Ne vaut pas après tout . . .

M A R I N.

Bon , belle conséquence.

(*Du ton d'un marqueur de Jeu de Paume.*)

Quarante-cinq à quinze.

L A T A N T E.

Enfin quoi qu'il en soit ,
Je jouerai bien mon rôle , & mieux que l'on ne
croit.

M A R I N.

Moi d'ailleurs , je peindrai Léonor si changée ,
Et de telle façon sa beauté dérangée ,
Que quand quelqu'un voudroit l'éclaircir sur ce
point ,

CLAIR-VOYANT. 73

Ce qu'on pourroit lui dire , il ne le croiroit point.

LEONOR.

Ma Tante , je crains bien.

LA TANTE.

Ne te met point en peine ;

Je suis ta belle-mere , & même ta maraine ,
Nous portons même nom de fille & de maris.
Je suis veuve du pere , & toi veuve du fils ,
Pour-ton air enfantin , je l'attrape à merveille.

L I S E T T E.

Songez - bien qu'un Aveugle a souvent bonne
oreille ,

Et que quand à l'abord il donneroit dedans ,
Il pouroit dans la suite.

LA TANTE.

Et c'est où je l'attens ,

Quand il reconnoitra cette aimable imposture ,
Il fera trop content de m'avoir , j'en suis sûre

M A R I N.

Le moyen d'en douter.

LEONOR.

Avant tout, cher Marin,

Je voudrois que Léandre apprit notre dessein ,
Il loge chez Damis.

M A R I N ,

J'y vais c'est ici proche.

à part.

Bon, autre argent qui va pleuvoir dans nôtre poche.

L'AVEUGLE
LEONOR.

De son oncle d'abord apprens lui le retour.
Qu'il ne paroisse point ici de tout le jour ;
Ou du moins s'il y vient qu'il songe à se contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut, vous n'avez rien à craindre,
Reposez-vous sur moi. *à part.* La fourbe a réussi,
Allons vite avertir Damon de tout ceci.

SCENE VI.

LEONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

AH, j'entens Lempesé.

LA TANTE.

L'incommode visite !

Je ne le puis souffrir, défait t'en au plus vite,
Je passe cependant dans ton appartement :
Où je veux réfléchir sur mon rôle un moment.



SCENE

 SCENE VII.

LEONOR , LEMPESE' , LISETTE.

LEONOR *à Lisette.*

Q U'il vient mal à propos !

LEMPESE'.

Bonjour , beauté brillante ,
Toujours plus gracieuse , & toujours plus char-
mante

Que tout ce que mes yeux ont vû de plus charmant

LISETTE.

Ah, pour une autre fois gardez ce compliment,
Nous avons du chagrin.

LEMPESE'.

Pardøn , ma belle Reine,
Si mon retardement a causé votre peine.

Mes gens m'ont desolé , j'ai crû n'être jamais

En état de venir adorer vos attraits ,

J'ai si fort querellé que j'en serai malade ,

Ils m'avoient égaré mes eaux & ma pomade.

Mais quoi, vous soupirez ? parlez, expliquez-vous ;

Sont - ce soupirs d'amour, de crainte ou de cour-
roux ?

LEONOR.

C'en font de désespoir , désespoir qui me tue.
Enfin c'est de Damon l'arrivée imprévûë.

LEMPESÉ.

Damon ! quoi ce Rival, que mon amour vainqueur
A depuis son départ banni de votre cœur ?

LISETTE.

Lui-même à l'épouser il voudra la contraindre,
Ils ont un bon dédit.

LEMPESÉ.

Elle n'a rien à craindre,
Je le payerai , Lisette ; & dûssai-je . . .

LISETTE.

Non pas ,
Nous voulons sans payer la tirer d'embarras,
Et si par un détour de chicane subtile

LEMPESÉ.

Hé bien , cela n'est pas , je crois , si difficile.

LISETTE.

Pas trop , puisque Damon est aveugle.

LEMPESÉ.

Comment ?

LISETTE.

Un boulet de canon fort impertinemment ,
Passant près de ses yeux a frôlé la prunelle ,
Et le vent . . . détruisant . . . la force visuelle . . .
Il est aveugle enfin , voilà quel est son sort.

LEMPESÉ.

Oh coup de vent heureux, qui me conduit au port !

LEONOR.

Comment ? vous vous flattez que ce malheur . . .

LEMPESÉ.

Sans doute,

Je lui fais un Procès sur ce qu'il ne voit goutte.

J'ai comme, vous sçavez, mon Frere l'Avocat

Qui brille au Parlement avec assez d'éclat.

Sans perdre plus de tems , dès demain il le somme

A nous représenter dans la huitaine un homme

Muni de ses cinq sens , qui de corps & d'esprit

Soit tel qu'il s'est fait voir en signant le dédit.

LISETTE.

C'est-là le prendre bien. Mais je l'entens lui-même.

LEONOR.

Ah , Lifette, je suis dans un desordre extrême ,

Je n'ose soutenir . . .

LISETTE.

Je vais le recevoir ,

Rentrez ; & vous, Monsieur , adieu, jusqu'au revoir.

LEMPESÉ.

Ne pouvant être vû , je puis rester , Lifette.

LISETTE *le repoussant.*

Vous vous moquez de moi.

LEMPESÉ.

Que rien ne t'inquiète.

L I S E T T E.

Ma foi , vous sortirez.

L E M P E S E'.

Non , je suis curieux

De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

L I S E T T E.

J'enrage.

S C E N E V I I I.

D A M O N , L E M P E S E' , L I S E T T E.

D A M O N *contrefaisant l'Aveugle.*H Gla , que'qu'un , Marin , tout m'a
bandonne ,

Et dans cette maison je ne trouve personne.

L I S E T T E.

Monsieur , on vient à vous.

D A M O N.

C'est Leonor, je crois?

L I S E T T E.

Non , Monsieur , c'est Lisette.

D A M O N.

Hé bien , tu me revois ,

Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

L I S E T T E.

Vos yeux sont toujours beaux , hélas c'est grand
dommage !

D A M O N.

Où Léonor est-elle ?

L I S E T T E.

En son appartement ,
Et je vais l'avertir dans ce même moment . . .

D A M O N *allant embrasser Lempesé.*

Du moins auparavant il faut que je t'embrasse . . .
Qu'est-ce ci , c'est un homme. Hé quoi ! dans ma
disgrace ,

Leonor pourroit-elle en bravant mon courroux ,
Introduire céans . . .

L I S E T T E.

Hé là , Monsieur , tout doux ,
Ce n'est qu'un domestique.

D A M O N.

Ah ! c'est une autre affaire.

L I S E T T E.

Madame , du premier a voulu se défaire ,
C'étoit un paresseux qui n'avoit aucun soin :
Passez dans l'anti-chambre.

D A M O N.

Hé non , j'en ai besoin.
Un fauteuil. Je me sens les jambes si serrées
Hé l'ami , tire-moi mes bottines fourrées.

L'AVEUGLE

L I S E T T E.

Allons , dépêchez-vous.

L E M P E S E' *bas à Lisette.*

Qui moi , le débottes ?

Non , parbleu , je m'en vais.

L I S E T T E *bas à Lempesé , le retenant.*

Ce feroit tout gâter.

Que pourroit-il penser ?

L E M P E S E' *bas à Lisette.*

Oùï , mais par où m'y prendre ?

L I S E T T E *bas à Lempesé.*

Vous méritez cela , pourquoi vouloir attendre . . .

D A M O N.

Hé bien faquin , à quoi peut-tu donc t'amuser ?

L I S E T T E.

Il est novice encor , il le faut excuser.

D A M O N.

Ah , je vous ferai bien remuer cette idole.

Se dépêchera-t-on , à la fin . . .

L I S E T T E.

Carmagnole ,

Débottes donc Monsieur.

L E M P E S E' *bas à Lisette.*

Je ne pourrai jamais.

L I S E T T E *lui ôtant son manteau.*

Otez votre casaque.

D A M O N , *ici Lempesé debotte Damon.*

Ah ! le maudit Laquais.

CLAIR. VOYANT. 81

On voit bien que jamais il ne fut à la guerre ;

Tire à toi , fort , plus fort. Il est je crois par terre.

LEMPÉSE' *se relevant.*

Je n'y puis résister , Lisette , absolument.

DAMON *présentant son autre jambe.*

Allons , à l'autre.

LEMPÉSE' *bas à Lisette.*

Encore une autre ?

LISETTE *bas à Lempesé.*

Apparemment :

Il faut bien achever. Mais son valet s'avance ;

Ne craignez rien , il est de notre intelligence.

LEMPÉSE' *à part.*

Je respire.

SCÈNE IX.

DAMON , LEMPESE' , LISETTE.

MARIN *chargé d'une grosse malle.*

MARIN.

AH, ah, ah!

DAMON.

Qui te fait rire ainsi ?

MARIN.

C'est , Monsieur...

à Lissette.

Apprens-moi ce qui se passe ici.

L I S E T T E. *bas à Marin.*

Ne fais semblant de rien.

D A M O N.

D'où viens-tu , double traître ?

Dans l'état où je suis peut-on laisser un Maître ,
L'abandonner aux mains d'un butor , d'un lour-
daut.

M A R I N.

Il falloit apporter votre malle ici haut.

D A M O N.

Il falloit se hâter.

M A R I N.

La charge est trop pesante.

Votre malle , Monsieur , pèse deux cent cinquante ;
Par ma foi quand j'aurois la force d'un mulet . . .

D A M O N.

Chargez-la sur le dos de ce maudit valet.

L E M P E S E' *a part.*

Encore.

M A R I N.

Quel valet , s'il vous plaît ?

D A M O N.

Carmagnole.

Un benêt , qui depuis une heure me désole ,
Dans mon appartement qu'il aille la porter ;
Acheve cependant toi de me débouter.

CLAIR - VOYANT. 83

MARIN *mettant rudement la malle sur le-
dos de Tempesé.*

Tenez donc, Carmagnole.

LEMPESÉ *la laissant choir.*

Oh, le diable r'emporte,

Je ne sçaurois porter un fardeau de la sorte,

Je crois que tu me prens pour un cheval de bats,

Adieu, je reviendrai quand il n'y fera pas.

SCENE X.

DAMON, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Lisette, fais venir Léonor, je te prie,
De son retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

J'y vais, Monsieur.



SCENE XI.

DAMON, MARIN.

DAMON.

HE bien que t'en semble,
Marin !

J'ai bien turlupiné Monsieur le Medecin.
Léonor après tout doit être bien coquette,
Si d'un pareil galant elle entend la *fleurette*.

MARIN.

Monsieur, il ne faut pas disputer sur les goûts,
Ne vous y trompez pas, tel passe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaut, une cruche,
Que des femmes souvent il est la *coqueluche*.

DAMON.

Passé encor pour Léandre, il a quelque agrément.
Il est donc à Paris malgré tout ?

MARIN.

Oüi, vraiment.

Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même,

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime ?

MARIN.

Le moyen d'en douter ?

CLAIR-VOYANT. 85.

D A M O N.

Il est instruit du tour.

Que la Tante prétend joier à mon amour ?

M A R I N.

Il en est informé par moi-même.

D A M O N.

Le traître !

Avant la fin du jour , je lui ferai connoître . . .

M A R I N.

Jé vous croyois guéri , Monsieur , absolument.

D A M O N.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement ,
Et j'ai besoin de voir tous les tours qu'on m'ap-
prête.

Mais comment ! Leonor me croit-elle si bête ,

Et peut-elle me tendre un si grossier appas ?

M A R I N.

Elle vous croit Aveugle , & vous ne l'êtes pas ;
Peut-être que l'étant , vous prendriez le change.

D A M O N.

Il faudroit que je fusse en un état étrange ,
Et que j'eusse perdu tous les sens à la fois.
Mais quelqu'un vient ici , c'est la Tante je crois :
C'est elle-même , songe à seconder ma feinte.

M A R I N.

Allez , je suis au fait , n'ayez aucune crainte.



SCENE XII.

DAMON, LA TANTE,
M A R I N.

D A M O N.

Léonor ne vient point ?

M A R I N.

Hé, Monsieur, la voici.

D A M O N *allant vers la porte.*

Ah Madame.

M A R I N *l'arrêtant.*

Attendez, ce n'est pas par ici.

Où Diable allez-vous donc parler à cette porte ?

LA TANTE *contrefaisant la voix de Léonor.*

Ah Damon, quel chagrin de vous voir de la sorte !

D A M O N.

Que sa voix est changée !

M A R I N.

On vous le disoit bien :

Mais auprès de ses traits, Monsieur, cela n'est rien.

D A M O N.

N'importe, elle a toujours pour moi les mêmes charmes.

C LA I R - V O Y A N T . 87

L A T A N T E .

Ciel ! que votre accident m'a fait verser de larmes !

Si vous sçaviez mon cher.

D A M O N .

Ah , je n'en doute pas.

L A T A N T E .

Je ne sçaurois parler , & mes soupirs . . . Hélas !

Je ne sçais pas comment je suis encore en vie.

D A M O N .

Ne vous affligez point , Léonor , je vous prie ,

Vous me percez le cœur , songez que vos attraits

Pourroient par tant de pleurs se perdre pour jamais.

M A R I N .

Elle en a déjà bien perdu , l'état funeste . . .

D A M O N .

Pour un Aveugle , hélas ! c'est trop que ce qui reste.

Après tous ces attraits que tu dis si changez ,

J'aurois plaisir peut - être à les voir déranger :

Une beauté bizarre a souvent l'art de plaire ,

Bien plus que ne feroit une plus régulière.

M A R I N .

Vous devez donc , Monsieur , ne vous chagriner

point ,

La beauté de Madame est bizarre à tel point . . .

L A T A N T E .

Enfin de ma beauté , quoique vous puissiez croire ,

Sur bien d'autres on peut me donner la victoire ;

Pour mon esprit , il est augmenté des trois quart ,

On m'en fait compliment aussi de toutes parts.

D A M O N.

Ah, Madame, on sçait trop que c'est une merveille.

L A T A N T E.

De mille doux propos remplissant votre oreille,
Je vous consolerais d'avoir perdu les yeux,
Je veux être avec vous en tous tems, en tous lieux.

D A M O N.

Que j'aurai de plaisir, hâtez-donc cette affaire,
Et courez promptement chez le premier Notaire,
Mettez dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira,
Laissez mon nom en blanc qu'ici l'on remplira,
J'ai mes raisons qui sont de peu de conséquence,
Pour vous, signez toujours, & faites diligence.

L A T A N T E.

J'y vais, & dans l'instant je serai de retour.

M A R I N *bas à la Tante.*

Prenez quelque Notaire éloigné du Car-four,
Et qui ne puisse ici reconnoître personne.

L A T A N T E *bas à Marin.*

C'est fort bien avisé, la prévoyance est bonne,
Lorsque j'aurai signé, j'envoyerais le Contrat,
Et ne paroitrai point de peur de quelque éclat,
Il pourroit survenir des amis de ton Maître,
Qui me reconnoissant gâteroient tout peut-être.

D A M O N.

Vous n'êtes point partie! ah, ce retardement,

CLAIR - VOYANT. 89

A mon cœur amoureux est un nouveau tourment ,
Répondez Léonor à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

J'y vais, j'y cours, j'y vole, & je reviens de même.

SCENE XIII.

D A M O N , M A R I N .

M A R I N .

M Augrébleu de la folle.

D A M O N .

Allons , ce n'est pas tout ,)

Et je prétens pousser la chose jusqu'au bout ;

Je veux que Lempesé . . .

M A R I N .

Paix , j'apperçois Léandre ,

Votre dessein étoit de venir le surprendre ,

Le voilà tout surpris.

D A M O N .

Il n'est pas tems encor ,

Et je veux le surprendre avecque Léonor ,

Je passe dans ma chambre , & je vous laisse en-
semble.

SCENE XIV.

LEANDRE, MARIN

*après avoir conduit Damon jusqu'à
la porte de son appartement.*

LEANDRE.

HE' bien, mon cher Marin.

MARIN.

Avancez-vous.

LEANDRE.

Je tremble.

Comment cela va-t'il ?

MARIN.

Tout va bien, Dieu merci,

Et comme on l'esperoit, la chose a réussi.

Votre Oncle a pris le change.

LEANDRE.

Il épouse la Tante ?

MARIN.

Elle est chez le Notaire à remplir nôtre attente,

Mais voici Léonor qui peut vous assurer . . .

SCENE

SCENE XV.

LEONOR, LEANDRE,
MARIN; LISETTE.

LEANDRE.

HE bien, Madame, enfin, on peut donc es-
perer...

LEONOR.

Selon ce qu'aura fait ma Tante.

MARIN.

Des merveilles,

Elle a de notre Aveugle enchanté les oreilles,

Il attend le Contrat qui s'apprête à signer.

LEONOR.

Je ne sçais pas comment cela pourra tourner,
Mais quoique l'on oppose à mon amour extrême,
Soyez sûr que toujours vous me verrez la même.

LEANDRE.

Ah, quel espoir charmant ! souffrez qu'à vos ge-
noux.

MARIN.

Chût, ne remuez pas l'Aveugle vient à nous.

SCENE XVI.

DAMON, LEONOR, LEANDRE,
LISETTE, MARIN.

DAMON.

C Harmante Léonor, votre voix adorable,
Erape encor mon oreille.

LISETTE.

Ah, voilà bien le Diable,

DAMON.

Vous n'êtes point partie encore, & votre amour . . .

MARIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'est quelle est de re-
tour.

DAMON.

Hé bien qu'avez vous fait ?

MARIN.

Le Notaire est en ville.

DAMON.

Il en faut prendre un autre, est-il si difficile ?

LISETTE.

Elle y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reste un moment.

Je serai bien payé de ce retardement ,
 Par les douceurs qui vont sortir de cette bouche.
 Redites donc cent fois que mon amour vous touche.
 Redoublez, Léonor, ces soupirs amoureux ,
 Qui viennent de me mettre au comble de mes vœux.

LEONOR *bas à Marin.*

Que lui disoit ma Tante ?

MARIN.

Ah, j'aurois de la peine
 A m'en ressouvenir.

LEONOR *à part.*

Juste Ciel ! qu'elle gêne !
 Parlons, puisqu'il le faut. Oûi, je n'aime que
 vous,

(*Se tournant du côté de Léandre.*)

Je fais tout mon bonheur de vous voir mon
 Epoux.

DAMON.

Bas. Quelle impudence ! mais ne faisons rien con-
 noître.

Haut. Que je suis satisfait, que j'ai sujet de l'être !
 De ma reconnoissance attendez les effets.

LEONOR.

J'en en merite point de tout ce que je fais.
 Croyez que je ne suis que mon amour extrême ;
 (*Se tournant toujours du côté de Léandre.*)
 Et que je vois ici ; le seul objet que j'aime.

MARIN *à Leonor.*

Que ne peut-il vous voir de même en ces instans,

Hij

Ah ! qu'il seroit content.

D A M O N.

Si je ne vois, j'entens.

L E O N O R *donnant la main à Leandre.*

Oùï, ma main suit mon cœur, & dans cette
journée

Mes vœux seront remplis si les nœuds d'Hymé-
née. . . .

D A M O N *prenant la main de L'andre.*

Donnez-moi cette main qui va me rendre heu-
reux.

Que par mille baisers, aussi doux qu'amoureux. . . .
Quelle main est-ce là, que faut-il que je pense ?

M A R I N *s'approchant.*

C'est la mienne, Monsieur.

D A M O N *donnant un soufflet à Leandre.*

Tiens, de ton insolence,
Maraud, voilà le prix.

L E O N O R *bas à Léandre.*

Je suis au désespoir.

D A M O N.

Je t'apprendrai, faquin. . . .

M A R I N *d'un ton pleurant comme s'il avoit
reçu le coup.*

Revenez-y pour voir.

L E A N D R E *bas à Marin.*

Te moques-tu de moi ?

CLAIR-VOYANT. 95
LEONOR.

Vous êtes en colere,
Je vous quitte & je vais retourner au Notaire.

D A M O N.

Allez donc , & hâtez ces précieux instans ,
Qu'il apporte au plutôt le Contrat , je l'attens.

SCENE XVII.

D A M O N , M A R I N.

M A R I N.

J L n'est pas avec moi besoin que l'on s'explique,
Je vous ai , comme il faut , donné votre réplique ,
Mais , s'il vous plait , Monsieur , quel est votre
dessein ?

D A M O N.

De marier la vieille avec le Médecin.

M A R I N.

Quoi, Monsieur Lempesé, le mari de la Tante ;
Le trait seroit boufon , & la pièce plaisante ,
Je vais vous le chercher , je sçais bien à peu près . . .
Mais par ma foi la bête entre dans nos filets ,
Et le voici lui - même.

SCENE XVIII.

DAMON, LEMPESE', MARIN.

LEMPESÉ' *bas à Marin.*

O U Léonor est-elle ?

MARIN *tristement.*

Chez le Nottaire.

LEMPESÉ' *bas à Marin.*

O Ciel ! quelle triste nouvelle !

Elle épouse Damon.

MARIN, *bas à Lempefé.*

C'est à son grand regret.

LEMPESÉ'.

Je venois l'informer de tout ce que j'ai fait.

Mon frere m'ayant dit que l'affaire étoit bonne...

DAMON.

A qui donc parles-tu ?

MARIN,

Moi, Monsieur, à personne ?

DAMON

Tu me trompes, j'entens marcher quelqu'un ici.

LEMPESÉ'.

Je tremble.

D A M O N gagnant la porte, & tâtonnant par
tôt avec son bâton.

Je me veux éclaircir de ceci.

M A R I N *bas à Lempesé.*

Que lui dire, ma foi, j'ai perdu la parole.

L E M P E S E' *bas à Marin.*

Dis ce que tu voudras. Mais plus de Carmagnole.

M A R I N à Damon.

C'est Monsieur Lempesé, très sçavant Medecin,
Qui vient vous apporter un remede divin,
Que pour guerir les yeux il soutient admirable.

D A M O N.

Vraiment d'un pareil soin je lui suis redevable.
Je ne sçais pas, Monsieur, par où j'ai merité,
Que pour moi vous puissiez avoir tant de bonté.
Donnez-moi ce remede, il faut que je l'éprouve.

M A R I N *bas à Lempesé.*

Allons, cherchez, Monsieur.

L E M P E S E' *bas à Marin.*

Que veux-tu que je trouve ?

M A R I N *bas à Lempesé.*

N'avez-vous point sur vous quelque poudre, quelque
eau.

Pour le faire encor mieux donner dans le panneau.

L E M P E S E' *bas à Marin.*

J'ai de l'eau pour le tein, mais peste elle est trop
forte,

La composition en est faite de sorte. . . .

MARIN *bas à Lempeſe.*

Bon , bon , donnez toujours , pour fortir d'em-
barras.

LEMPESSE' *bas à Marin.*

La voila , prenez ſoin qu'il ne s'en ſerve pas.

MARIN *regardant le flaçon.*

Qu'importe. La belle eau , la vuë eſt éclaircie.
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie ,

Si j'en ſuis ſoulagé , je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous ſeriez bien ſurpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment , je donnerois tout ce que je poſſede ,
Que je croirois trop peu payer un tel remede.

MARIN.

Mais , Monsieur , pour guérir , il faudroit com-
mencer ,

Par bannir Léonor , & n'y jamais penſer ;

Car la femme à la vuë eſt tout-à-fait contraire.

LEMPESSE'.

Hypocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire ?

La rupture à préſent cauſeroit trop d'eclat ,

On va dans ce moment m'apporter le Contrat

Signé de Léonor. Elle pourroit ſe plaindre ,

A payer

A payer le dédit on me pourroit contraindre.

LEMPESÉ.

Et pourquoi? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelqu'ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquiter la parole donnée?

DAMON.

Mon sieur, quand il s'agit des nœuds de l'hymenée,
On ne voit point d'ami être assez généreux,
Jusqu'à franchir pour nous un pas si dangereux.

LEMPESÉ.

Il s'en pourroit trouver, qui sans beaucoup de peine,
Se chargeroient pour vous d'une si douce chaîne.

MARIN.

Bas. Il gobe l'ameçon. *Haut.* On voit assez d'a-
mis

Prendre en de certains cas la place des maris;
Mais ils s'entendent là, sans risquer davantage
Et laissent aux époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut exposer ma santé,
Car personne jamais n'aura tant de bonté.

LEMPESÉ.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai trouvé votre af-
faire,

Un homme à qui déjà Léonor a sçu plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplair oit pas

DAMON.

Qui seroit-ce? L'espoir de sortir d'embarras

Flatte déjà mon cœur , & ma joye est extrême . . .
N'hésitez point , Monsieur , à le nommer.

L E M P E S E'.

Moi-même,
Qui de vous obliger eut toujours grand desir.

D A M O N.

Quoi ! vous pourriez , Monsieur , me faire ce plaisir ?
Epouser Léonor ? ah , quelle complaisance !
Quels seront les effets de ma reconnoissance !

M A R I N à Damon.

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami ,
Monsieur ne vous veut pas obliger à demi.

D A M O N.

Puisque vous voulez bien me faire cette grace ,
Vous n'avez qu'à signer le Contrat en ma place ,
On va me l'apporter dans ce même moment.

L E M P E S E'.

Léonor en sera ravie assurément.

D A M O N.

Pour plus de sûreté , faisons croire au Notaire ,
Que vous êtes celui pour qui se fait l'affaire ,
Le Contrat est déjà signé de Léonor ,
Et comme on n'a pas mis mes qualitez encor ,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

M A R I N.

Il faut bien s'obliger ainsi les uns les autres.
Mais le Notaire vient.

CLAIR - VOYANT. 101

DAMON à Lempesé.

Cachons lui tout ceci ,
(à Marin.)

Toi , prends garde qu'aucun ne nous surprenne ici.

(Marin apporte une table & deux sièges avant
de s'en aller.)

SCENE XIX.

DAMON , LEMPESE' ,
LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

A Tous présens , Salut. Jamais dans mon Etude,
Avec tant de justesse & tant de promptitude ,
Depuis vingt-trois ans il ne s'est fait Contrat.

DAMON.

Enfin , quoiqu'il en soit , tout est-il en état ?

LE NOTAIRE.

Oüi , Monsieur , il ne faut seulement que m'ap-
prendre

Le nom , les qualitez que le futur veut prendre.

Mais , Messieurs , à vous voir les yeux que je vous
vois ,

Qui des deux s'il vous plaît , est aveugle ?

102 L'AVEUGLE
LEMPESÉ.

LE NOTAIRE. *C'est moi.*

○ Ciel ! qui l'auroit crû , c'est vraiment grand
dommage.

LEMPESÉ.

Il est vrai , mais signons , sans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le Contrat.

LEMPESÉ.

Nullement.

Léonor l'a signé , je signe aveuglément.

LE NOTAIRE.

La Future est préssante , & vous encor plus qu'elle.

Signez donc , c'est , je crois , Damon qu'on vous
appelle ,

LEMPESÉ.

De me donner ce nom je m'étois avisé ,

(*Lempesé signe le Contrat , & le Notaire lui conduit
la main le croyant aveugle.*)

Mais je signe toujours Damien Lempesé.

LE NOTAIRE *écrit,*

Vos qualitez?

LEMPESÉ.

Hélas ! après mon infortune ,

Je ne crois pas , Monsieur , en devoir prendre au-
cune ;

Bon Bourgeois de Paris , & cela suffira.

CLAIR - VOYANT. 103
DAMON.

Adieu , Monsieur , tantôt on vous satisfera.
On aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

Je ne demande rien , je suis payé d'avance ;
Madame Léonor a sçû prendre ce soin.

SCENE XX.

DAMON, LEMPESE'.

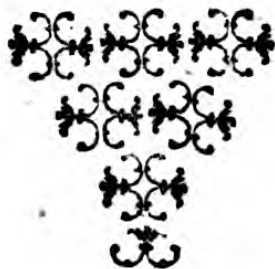
LEMPESE'.

DE beaucoup de finesse on n'a pas eu besoin ;
Mais , Monsieur , pardonnez à mon impa-
tience ,

Je cours à Léonor apprendre en diligence
Que le sort a rempli le plus doux de ses vœux.

DAMON.

Allez , mon cher , allez , & tenez-vous joyeux.



SCENE XXI.

DAMON *seul.*

MA foi , je m'applaudis , & le tour est trop
drôle ,
Avec notre benêt j'ai bien joué mon rôle ;
Il est tems de finir , je suis assez instruit ,
Et j'en ai vû bien ; plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCENE XXII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Monsieur , songez à vous , Léonor & Léandre
Vont revenir ici , je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien il faut , mon cher Marin ,
Que quelque tour plaisant à ceci mette fin.

MARIN

Pour vous mieux seconder, si vous vouliez me dire...

CLAIR-VOYANT. 105
DAMON.

Tu viendras dans ma chambre , où je ſçaurai t'in-
ſtruire ,

Il ne faut que deux mots pour que tu ſois au fait.

SCENE XXIII.

MARIN *ſeul.*

IL va leur préparer encore un nouveau trait ,
D'avance je l'approuve , & mon ame ravie
Mais voici tous nos gens , jouïons la Comédie.

SCENE XXIV.

LEANDRE , LEONOR , LISETTE ,
MARIN.

HE bien , LISETTE.
dort-il encore ?

MARIN.

A faire tout trembler ,
La maison tomberoit , je crois , ſans le troubler.

LEONOR.

Va-t-en près de ſon lit ; & pour peu qu'il remuë ,

Reviens nous avertir ; car je serois perduë,
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.

Discourez à votre aise , & n'appréhendez rien.

SCENE XXV.

LEANDRE, LEONOR,
LISETTE.

LEANDRE.

J E ne reviens ici qu'en tremblant , je l'avouë.
Quand mon oncle sçaura la pièce qu'on lui
jouë ,

S'il me croit avoir part à cette invention ,
C'est peu d'être frustré de sa succession ,
Son courroux . . .

LEONOR.

Tout est fait , & ma Tante est sa femme,
Qui comme elle voudra , sçaura tourner son ame ,

LISETTE.

Dans les commencemens , il criera , pestera ,
Fera le Diable à quatre , & puis s'apaisera ;
Ses soupçons ne pourront tomber que sur la Tante ,

Qui malgré ses froideurs , lui fut toujours constante ,

Et qui pour se vanger de son nouvel amour ,

Sans nous en informer aura joié ce tour.

Laissez-leur entr'eux deux démêler la fusée.

Je vous la garantis femelle aussi rusée. . . .

SCENE XXVI.

LEANDRE , LEONOR , LISETTE ;

MARIN.

MARIN.

O Disgrace terrible ! inopiné malheur !

LEANDRE.

Que seroit-ce , Marin ?

LEONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LEANDRE.

Ah juste Ciel ! qu'entens-je ?

LEONOR.

Je suis au desespoir.

L I S E T T E *pleurant.*

Quel accident étrange !

M A R I N.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux ,
 Ah, Marin, m'a-t'il dit, ah ! que je suis heureux !
 Je vois clair de cet œil , voilà mon lit , ma table,
 Te voilà , je te vois. Ah , remède admirable !
 Eau divine , va cours au plutôt , cher Marin.
 Va chercher Lempesé , ce fameux Médecin ,
 Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vûë ,
 La moitié de mon bien à ce service est dûë.

L I S E T T E.

Mais cette eau , disois-tu , n'étoit que pour le teint,
 Et Lempesé surpris s'étoit trouvé contraint . . .
 Peste du Médecin , & de son eau divine.

M A R I N.

Ce n'est que par hazard qu'agit la Médecine ,
 Parmi ces qui-pro-quo , souvent si dangereux ,
 Il s'en peut rencontrer entre mille un heureux.

L I S E T T E.

Et de quel œil voit-il ?

M A R I N.

De l'œil droit.

L E O N O R.

Ah ! Lisette.

De quoi t'informes-tu , quand mon ame inquiète
 Epreuve en ce moment le sort le plus fatal ,

Quand je dois craindre tout, d'un jaloux, d'un brutal ...

L I S E T T E.

Ah ma foi le voici.

L E A N D R E.

Je ne veux point l'attendre,

Je gagne l'escalier.

L E O N O R.

Que faites-vous, Léandre,

A présent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

M A R I N.

Dans son grand Cabinet, vous ferez mieux d'entrer.

L E A N D R E *entrant dans le Cabinet.*

Juste Ciel ! quel revers.



 SCENE XXVII.

DAMON , LEONOR , LISETTE ,
 MARIN , LEANDRE *caché.*

D A M O N.

A H ! quel bonheur extrême,
 Quoi , je puis donc enfin revoir tout ce que j'ai ne.
 Prenez part , Léonor , au plaisir que je sens.
 O ciel ! quel teint ! quels yeux ! quels appas ravif-
 sans !

Comment donc malheureux , tu la disois affreuse.

M A R I N.

C'est votre guérison qui la rend si joyeuse,
 Qu'elle a dans un moment repris tous ses attraits.

D A M O N.

Oùi , je vous trouve encôr plus belle que jamais ;
 Vous ne me dites rien , que faut-il que je croye ?

M A R I N.

Ce silence est encore un effet de sa joye.

D A M O N.

Je veux bien m'en flater. Qu'il est doux , mes enfans,
 De revoir la lumière après un si long - tems ;
 Je croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie ,

CLAIR-VOYANT. III

Ah, quel plaisir charmant ! déjà je meurs d'envie
De revoir tous ces lieux , & sur-tout mes tableaux,
Ce vont être pour moi des spectacles nouveaux.

LEONOR *bas à Lisette.*

Dans son grand-Cabinet il va d'abord se rendre.
Que ferons-nous Lisette ? il y va voir Léandre.

LISETTE *en empêchant Damon d'entrer
dans le Cabinet.*

Bas à Leonor. Il faut parer le coup. Mais croyez-
vous , Monsieur ,

Ne voir clair que d'un œil ?

DAMON.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si par bonheur ,

Vous voyez de tous deux ?

DAMON.

Non , cela ne peut-être.

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, nous le pourrons con-
noître ,

Souffrez qu'avec ma main . . .

DAMON.

Oüi-da , je le veux bien.

LISETTE *lui couvrant l'œil droit avec
sa main.*

Parlez , que voyez-vous ?

DAMON.

Parbleu , je ne vois rien.

112 L' AVEUGLE
L I S E T T E.

Rien du tout ?

D A M O N.

Non vraiment.

LEONOR *faisant sortir Léandre du Cabinet.*

Sortez sans plus attendre.

L I S E T T E.

Vous ne voyez donc rien ?

D A M O N *montrant Léandre qui sort du Cabinet.*

Si fait, j'en vois Léandre

Qui sort dans ce moment de mon grand Cabinet.

L I S E T T E.

Pour le coup nous voilà tous pris au trébuchet.

M A R I N.

Parbleu, c'est à ce coup qu'il faut crier miracle.

Et cet objet pour vous est un nouveau spectacle.

D A M O N.

D'où vous vient donc à tous ce grand étonnement ?

Est-ce de voir la fin de mon aveuglement ?



SCENE XXVIII.

DAMON, LEANDRE,
LISETTE, LEMPESE,
MARIN.

DAMON.

Mais j'apperçois, je crois, mon Médecin. De
grace,

Approchez-vous, Monsieur, venez qu'on vous em-
brasse,

Votre divin remede . . .

LEMPESE.

Hé bien ?

DAMON.

Je vois clair des deux yeux.

A réussi,

LEMPESE *à part.*

Que veut dire ceci ?

A cette guerison, je ne puis rien connoître.

MARIN.

Vous êtes plus sçavant que vous ne croyez l'être.

Votre fortune est faite, il faut faire afficher,

De tous les lieux du monde on viendra vous cher-
cher,

Je suis tout stupéfait , & plus heureux que sage.
Qui l'auroit crû , qu'une eau pour peller le visage ,
Guérit le mal des yeux ? je vois que désormais
On peut tout hazarder après un tel succès.

MARIN.

Ah , parbleu , voici l'autre.

SCENE DERNIERE.

DAMON , LEONOR , LEANDRE ,
LEMPESÉ , LA TANTE ,
LISETTE , MARIN.

DAMON.

AH , ah , c'est nôtre Tante.
Hé quoi la bonne femme est encore vivante !

LA TANTE.

Que veut dire cela , Monsieur , vous voyez clair ?

DAMON.

Un peu trop clair pour vous , je le vois à votre air.

LA TANTE.

Si vous voyez si clair , regardez votre femme ,
j'ai signé le Contrat pour ma Nièce.

DAMON

CLAIR-VOYANT. 115
DAMON.

Ah, Madame.

LA TANTE.

Cela vous fâche un peu?

DAMON.

Moi, Madame, pourquoi?

C'est Monsieur Lempesé qui l'a signé pour moi.

Regardez votre Epoux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je pense.

DAMON.

Je ne me moque point, je parle en conscience.

LEMPESÉ.

Que veut dire cela?

MARIN.

Que pour l'avoir guéri,

(*Montrant la Tante.*)

De ce jeune tendron il vous a fait mari.

DAMON.

Pouvois-je mieux payer un si rare service?

LEMPESÉ.

Une vieille!

LA TANTE.

Un benêt!

LEMPESÉ.

Une folle!

LA TANTE.

Un jocriffe

K

M A R I N.

Fort bien, continuez , c'est à des noms si doux,
Qu'on reconnoît déjà que vous êtes Epoux.

L A T A N T E.

Pour me vanger de vous , oüi , je serai sa femme,
Et je vous ferai voir . . .

L E M P E S E'.

Non , s'il vous plaît , Madame.

L A T A N T E.

Tout comme il vous plaira , Monsieur , arrangez-
vous ,

Il faut qu'il me revienne à bon compte un Epoux.

L E M P E S E'.

Ah parbleu , vous pouvez vous assurer d'un autre ,
A mon âge épouser une femme du vôtre ;
Vous avez cinquante ans , & des mieux mesurez.

M A R I N.

Hé qu'importe , Monsieur , vous la rajeunirez ,
Donnez-lui de cette eau qui pelle le visage.

L E M P E S E'.

Ah , c'est donc toi , Maraut ; avec ton beau lan-
gage ,

Qui m'a fait tout du long donner dans le panneau !
Je ne sçais qui me tient.

D A M O N.

Tout beau , Monsieur , tout beau ,
Ne vous emportez point.

L I S E T T E.

Qu'as-tu fait double traître ?

M A R I N.

Jé vous ai trompé tous , & j'ai servi mon Maître.

En bonne foi pouvois-je en agir autrement ?

Mais avant de crier , attens le dénouement.

D A M O N.

Oh ça , mon cher Neveu, de vous qu'allons-nous
faire ?

L E A N D R E.

Tout ce qu'il vous plaira , suivez votre colere.

Je l'ai bien méritée ayant pû m'oublier.

D A M O N.

Hé bien donc ma vangeance , est de vous marier ;

Epousez Léonor , ce sera votre peine.

L E A N D R E.

Je fais tout mon bonheur d'une si belle chaîne.

D A M O N.

Quant à moi je renonce à tout engagement ,

J'aimois , & c'étoit-là mon seul aveuglement ;

J'ai recouvré la vûë , & je veux bien vous dire

Que j'ai vû tous vos tours , & n'en ai fait que rire ;

Avoüez qu'il falloit être bien patient ?

M A R I N.

Voilà le veritable Aveugle clair-voyant.

F I N.

THE STATE OF CALIFORNIA, COUNTY OF LOS ANGELES,
I, the undersigned, Clerk of the Court, do hereby certify that
the within and foregoing is a true and correct copy of the
original as the same appears on the records of the Court.
D A M U N
Clerk of the Court.
L E A N D R E
JAMES M. G. M.
M A R I J
T E M

LE ROY

DE

COCAGNE.

COMEDIE

Représentée en 1718.

H. H. H. H.

H. H.

C. H. H. H.

H. H. H. H.



A SON ALTESSE SERENISSIME
 MONSEIGNEUR
 LE DUC.



MONSEIGNEUR,

*Le desir ardent que j'ai toujours
 eû de trouver un accès favorable
 auprès de VOTRE ALTESSE
 SERENISSIME, & de lui procurer
 quelques amusemens, m'avoit fait*

naître l'idée de la Comédie que j'ai l'honneur de lui présenter.

Le sujet me parut très propre à amener des Fêtes, aussi nouvelles que galantes, dans l'aimable séjour de Chantilly; séjour où les plus grands Princes que la France compte parmi ses Héros, & les Muses parmi leurs Protécteurs, venoient autrefois se délasser de leurs glorieux travaux.

C'étoit ce lieu, MONSEIGNEUR, que j'avois choisi pour celui de ma Scene, persuadé que quelques merveilles que le Peuple Elementaire eût pû inventer, l'ordre & l'abondance qu'on y voit regner plus que jamais, en auroient rendu l'exécution facile.

Mais malheureusement cette Pièce ne s'étant pas trouvée assez tôt prête il a fallu me contenter de donner au Public un léger crayon de la magnifi-

ficence qui l'auroit accompagnée.

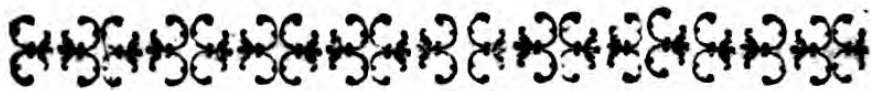
VOTRE ALTESSE SERENISSIME l'a honorée plusieurs fois de sa présence, & m'a témoigné avec beaucoup de bonté qu'elle en étoit contente.

C'est ce qui me fait prendre la liberté de lui dédier un Ouvrage que je n'avois fait que pour elle, en attendant que mon imagination secondée de mon zele me puisse fournir un Sujet digne de contribuer aux plaisirs d'un si grand Prince. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
LE GRAND.



A C T E U R S.

du Prologue.

THALIE, Muse de la Comédie.

LA MUSE TRIVIALE.

GENIOT.

LA FARINIERE, } Auteurs.
PLAISANTINET, }

*La Scene est au pied du Mont
Parnasse.*



LE ROY
DE
COCAGNE
COMEDIE.

PROLOGUE.

*Le Théâtre représente le Mont-Parnasse entouré
d'un borbier.*

SCENE PREMIERE.

GENIOT.



La fin je me vois au pied du Mont-
Parnasse.

Courage, il ne me reste plus,
Rempli des préceptes d'Horace,
Qu'à tâcher de monter dessus.
Mais je ne vois point de passage.

Je crains de me noyer
 Dans ce maudit borbier ,
 Où quantité d'Auteurs ont déjà fait naufrage.

(*La Muse Triviale sort du borbier*)

O Dieux ! quel monstre en sort ?

L A M U S E T R I V I A L L E .

Un monstre , parlez mieux ,
 Je suis la Muse triviale ,
 Qui du beau milieu de la halle ,
 N'ai fait qu'un saut jusqu'en ces lieux.

G E N I O T .

Ah ! Madame la Muse ,
 Je vous demande excuse ,
 Ma foi je ne vous connois pas ;
 Et même plus je vous regarde ,
 Plus je vous crois Muse batarde ,

L A M U S E .

Tout ce qu'il vous plaira , mais j'ai fait du fracas ;
 Pour moi l'on a souvent abandonné la Scène
 De Thalie & de Melpomene ;
 Et même en dépit d'Apollon ,
 Je me suis établie au pied de ce vallon.

G E N I O T .

Hé , par quelle assistance
 Avez-vous acquis tant d'honneurs ?

L A M U S E .

Ne parlons point d'honneurs , j'en ai fort peu , je
 pense ,

Je ne dois même ma naissance
 Qu'à certaine espèce d'Auteurs,
 Qui n'ayant jamais pû jouir des avantages
 De voir achever leurs ouvrages
 Sur un Théâtre réglé,
 Du bon goût du public ont enfin appelé
 Au Tribunal peu sévère
 De la Scene forestiere:
 C'est là que sans peur des siflets,
 Ils ont sçû se donner carrière,
 Et se dédommager de leur mauvais succès,
 D'une maniere libre autant qu'extravagante....
 Mais je vois un de mes Heros.

SCENE II.

LA MUSE TRIVIALLE, GENIOT,
 PLAISANTINET.

LA MUSE.

AH! vous venez fort à propos,
 Monsieur Plaisantinet, je suis votre servante.

PLAISANTINET.

Bon jour, Muse charmante,
 Oh, parbleu cette fois je me suis surpassé,
 Et de moi vous serez contente.

J'ai dans mon sotifier avec soin ramassé
 Proverbes , colibets , contes du tems passé ,
 Dont j'ai sçû composer une pièce plaisante.
 Pour le coup le Cothurne en sera terrassé.

G E N I O T.

Je le veux soutenir ce Cothurne , & ma veine . . .

P L A I S A N T I N E T.

Ma foi , mon pauvre ami , vous aurez de la peine.
 Sur le Théâtre où vous voulez monter ,
 Pour attirer du public les suffrages
 Il ne faut que de bons ouvrages ,
 La médiocrité ne le peut contenter.

G E N I O T.

Comment donc une pièce un tant soit peu passa-
 ble ?

P L A I S A N T I N E T.

Tout cela ne vaut pas le Diable.

G E N I O T.

De la façon dont vous m'en parlez-là ,

Le public a peu d'indulgence ,
 Et pour le contenter il faut que la sçience
 Egale le genie. Où rencontrer cela ?
 Où trouver un Auteur qui puisse . . .



SCENE III.

LA MUSE TRIVIALE,
GENIOT, PLAISANTINET,
LA FARINIERE.

LA FARINIERE.

LE VOI LÁ.

PLAISANTINET.

Comment vous prétendez Monsieur la Fariniere.

LA FARINIERE.

J'ai surpassé Corneille , & Racine , & Moliere ,
J'ai traduit des Auteurs pleins de difficultez ,
Et mon sçavoir portant leurs ouvrages aux nués ,
J'ai fait dans leurs Ecrits voir cent mille beautez ,
Qu'ils n'avoient pas , peut-être eux-mêmes bien
connués ;

Enfin pour éviter un discours superflû ,
Vous voyez le Phoenix , le seul auteur illustre
Qui puisse au Théâtre abatu ,
Rendre aujourd'hui son premier lustre.

GENIOT.

Ma foi vous vous moquez de nous ,
Depuis plus de trente ans vous tenez ce langage ,
Sans que jusqu'à present il ait paru de vous

Sur le Théâtre aucun ouvrage.

L A F A R I N I E R E.

Hé, c'est la faute des Acteurs,
De qui l'envie, ou la malice,
Ou l'ignorance, ou l'injustice,
Ecarte tous les bons Auteurs.

G E N I O T.

Pour qu'en votre faveur le public s'intéresse,
Et puisse être contre eux justement indigné,
Faites imprimer quelque pièce,
Voilà votre Procès gagné.

L A F A R I N I E R E.

Hé, ne connoit-on pas aussi la fantaisie
Des injustes approbateurs ?
Qui ne sçait que leur jalousie
Passe encore celle des Acteurs ?

Ils appréhendent tous qu'un sublime génie
Ne s'éleve au dessus de leurs productions,
Et le trouvant en moi, poussent leur tyrannie
Jusqu'à me refuser leurs approbations.
Je veux escalader aujourd'hui le Parnasse,
Et demander justice au divin Apollon.
Il n'appartient qu'à lui de me donner la place,
Qui m'est dûë au sacré vallon.
Oùi, c'est à toi que j'en appelle,
Souverain protecteur du mérite affligé,
Tu ne peux mieux montrer ta puissance immortelle,
Qu'en faisant que je sois vengé.

DE COCAGNE. 131
LA MUSE.

Il faut qu'en ton calcul, mon ami, tu t'abusés,
Si tu nous disois vrai, croi-moi,
Tu verrois dans l'instant Apollon & les Muses,
Accourir au devant de toi.
Què dis-je ! on me verroit moi-même
Rentrer dans mon borbier pour te laisser monter :
Car ma foiblesse extrême
Au merveilleux, au bon ne sçauroit résister.
Ens'il se peut trouver, comme l'on m'en menace,
Quelque génie heureux dont les productions
Attirent du public les approbations,
On me verra bientôt abandonner la place.
Mais que vois-je ? Thalie, ah ! pour le coup ma foi,
Je pense que c'est fait de moi.
Elle a l'air enjoué plus qu'à son ordinaire,
Sans doute qu'elle en a sujet,
Un noir pressentiment me dit qu'elle va plaire,
Au secours. je ne puis soutenir son aspect.

PLAISANTINET.

Madame, d'où vous vient cette terreur panique,
LA MUSE.

(Elle s'enfonce dans le borbier.)

La voix me manque : adieu je tombe, c'en est fait,
PLAISANTINET.

Je n'ai plus désormais qu'à fermer la boutique,
Que vais-je devenir hélas !

De quel côté tourner mes pas !

L iiij

SCENE IV.

THALIE, GENIOT, LA
FARINIÈRE, PLAISANTINET.

LA FARINIÈRE.

A Votre seule approche, adorable Thalie,
Vous avez fait rentrer ce monstre en son néant,
Sans doute que la Comédie
Va reprendre le pas qu'elle avoit cy-devant.

THALIE.

Je ne puis tout d'un coup lui rendre tous les char-
mes

Qui l'accompagnoient autrefois ;

Cette Muse au Parnasse a cauté mille allarmes ;

Il faut, si nous voulons la réduire aux abois,

La battre de ses propres armes,

Je veux la repousser avec ses propres traits,

Il me faut pour cela quelque pièce bouffonne,

Qui soit dans le gout à peu près

De celles qu'elle donne.

Le public la prendra comme un amusement,

En attendant qu'on lui présente

Quelque pièce excellente,

Digne de mériter son applaudissement.

PLAISANTINET.

Hé bien , prenez la mienne, elle est réjouissante
Et dans le goût qu'il faut pour reveiller l'esprit.

THALIE.

En retrancheras tu ces mots à double entente ,
Dont le bon goût murmure , & la pudeur rougit ?
Je suis Muse enjouée , mais non pas insolente.

PLAISANTINET.

Pourquoi les retrancher ? ce qui vous épouvante,
De mes pièces fait la beauté ;
Et quoi que vous en puissiez dire ,
Pour exciter la curiosité ,
C'est la bonne façon d'écrire.

THALIE.

Comment tu ne peux faire rire
Sans offenser l'honnêteté ?
Tu ne peux composer une pièce amusante ;
Enjouée & divertissante ,
Sans grossière équivoque & sans obscénité ?

PLAISANTINET.

Je n'y trouverois pas mon compte.

THALIE.

Va , tu devrois mourir de honte.

PLAISANTINET.

Je vous le dis tout net ,
Ce n'est pas là mon fait ,
J'aime la gaillardise ,

Ou plutôt la sottise.

Va donc chercher fortune ailleurs ,

Je trouverai d'autres Auteurs.

S C E N E V.

T H A L I E , G E N I O T ,
L A F A R I N I E R E .

T H A L I E .

A llons, mes chers enfans , courage,
Voyons qui pourra de vous deux.

Entreprendre ce que je veux.

Laissez le soin d'un grand ouvrage

Aux esprits d'un plus haut étage.

L A F A R I N I E R E *enfonçant fièrement
son Chapeau.*

En est-il au dessus de moi ?

Cherchez pour un tel badinage

Des esprits du plus bas aloy ,

Composer dans ce batelage

N appartient qu'à des Auteurs fous.

T H A L I E .

Je croyois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous.

DE COCAGNE.
GENIOT.

135

Allez, Muse, laisse-le dire,

Il suffit, j'entreprends ce que vous demandez ;

Et sans faire-rougir, j'espere faire rire

Si vous me secondez.

Je vais donc m'égaier dans le goût de la Foire,

Je pourrai l'attraper, du moins j'ose le croire,

Dussai-je voir nos grands & serieux esprits

Accoûtumez à contredire,

Me demander raison de les avoir faire rire,

J'aurois toujours rempli le projet entrepris.

J'avois déjà formé l'extravagante idée

D'un sujet qui peut être auroit pû réussir.

THALIE.

Quel ?

GENIOT.

Le Roy de Cocagne.

THALIE.

Il peut faire plaisir,

Car je suis très persuadée

Qu'il fournira de plaisans traits.

GENIOT.

Pour ne point perdre tems & hâter mon ouvrage,

J'emprunterai selon l'usage,

Par-ci par-là des vers tous faits

Ou dans Racine, ou dans Corneille,

Pour le Roy de Cocagne ils viendront à merveille.

LA FARINIERE.

Mais quelle intrigue, quels portraits ?

Quelles mœurs & quels caractères
Peuvent jamais entrer dans de pareils sujets ?

G E N I O T.

Quelles mœurs ? des mœurs étrangères.

L A F A R I N I E R E.

Ah ! les mœurs de Cocagne , à de petits enfans
Ces contes bleus sont bons à faire ;

Mais je ne pense pas qu'à nos honnêtes gens
Ces fadaïses-là puissent plaire.

T H A L I E.

Les beaux esprits assez souvent
Se sont fait reconnoître en une bagatelle.

L A F A R I N I E R E.

Parbleu vous me la donnez belle ,
Monsieur , un bel esprit , c'est un demi sçavant.
Traiter de beaux esprits les gens de son espece ,
C'est aux mouches à miel égaler les frélons ;
Ou s'il faut m'expliquer avec plus de justesse ,
C'est au rang des oiseaux mettre les hanetons.

G E N I O T.

A tous tes fots discours je ne daigne répondre ,
Tu n'as pas l'ombre du bon sens ,
Et la piece que j'entreprens
Va suffire pour te confondre.

L A F A R I N I E R E.

Si cela reüssit , vous allez voir beau jeu.
Pour mettre au desespoir Thalie ,
Pour désoler la Comédie ,

Pour punir le public , je vais jeter , morbleu ,
Toutes mes pieces dans le feu.

SCENE VI.

THALIE , GENIOT.

THALIE.

E Les feront mieux là que sur notre Théâtre.

GENIOT.

Allons , Muse , il est tems , ne m'abandonnez pas ,
Déjà vous m'inspirez du badin , du folâtre ,
Du boufon.

THALIE.

Garde-toi de tomber dans le bas ,
Tiens toujours Pegase en haleine ,
Bride en main.

GENIOT.

Par ma foi j'aurai bien de la peine ,
Le bas & le boufon se ressemblent assez ,
Et je crains fort dans ma carriere
Si quand je broncherai vous ne me redressez ,
D'aller donner dans quelque orniere.

THALIE.

Si le hazard t'y fait tomber ,
Ne t'y laisse pas embourber ,

138 LE ROY DE COCAGNE.

Releve-toi tout au plus vite.

GENIOT.

Oùï , mais pendant ce tems , si le public s'irrite,
Et si je ne me puis assez-tôt relever ?

THALIE.

Va , le public est bon , il s'attend de trouver
Dans ce qu'on lui promet une piece un peu folle ;
Le pis qu'il en puisse arriver
Sera d'avoir tenu parole.

FIN DU PROLOGUE.



LE ROY

DE

COCAGNE,

COMEDIE

Répresentée en 1718.



ACTEURS.

LE ROY DE COCAGNE.

BOMBANCE,	}	Ministres.
RIPAILLE,		
FELICINE,	}	Dames de la Cour.
FORTUNAT,		
ALQUIF,		Enchanteur.
PHILANDRE,		Chevalier Errant.
LUCELLE,		Infante de Trebizonde.
ZACORIN,		Valet de Philandre.
GUILLOT,		Nourricier de Lucelle.
HORTULAN,	}	Jardiniers du Roy.
FLORIBEL,		

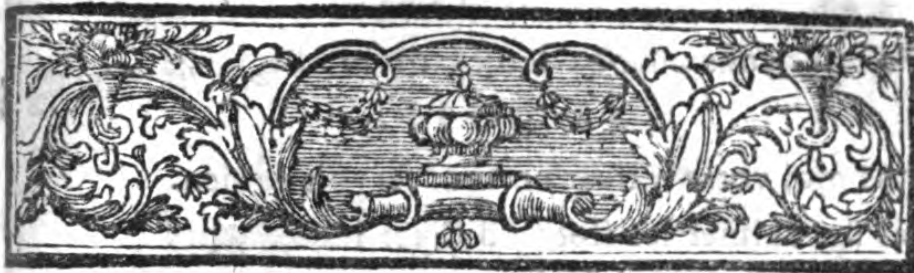
*Plusieurs Nymphes sous la couleur des Fleurs
du Parterre du Roy.*

LA ROSE,	Fleur de la difficulté.
LA RENONCULE,	Fleur de la fierté.
LE PAVOT,	Fleur du sommeil.
LE SOUCI,	Fleur du tourment.
LA VIOLETTE,	Fleur de l'innocence.
LA JONQUILLE,	Fleur de la jouissance.

Troupe de Peuples Elementaires.

LES SILPHES,	Habitans de l'Air.
LES SALMANDRES,	Habitans du Feu.
LES ONDAINS,	Habitans de l'Eau.
LES GNOMES,	Habitans de la Terre.
TROUPE DE COCANIENS.	
TROUPE D'ETRANGERS DE	
PLUSIEURS NATIONS.	
GARDES DU ROY.	

La Scene est au Pays de Cocagne.



L E R O Y
D E
C O C A G N E,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Pays de Cocagne.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE,
ZACORIN, GUILLOT.



PHILANDRE.

Nfin après avoir traversé tant
de mers ,

Essuyé tour à tour mille périls
divers ,

De tant de fiers Géans combattu la puissance ,
Nous sommes arrivez dans ce lieu de plaifance ,

C'est par vous , sage Alquif , divin Magicien . . .

A L Q U I F .

Sans moi votre valeur ne vous servoit de rien .

J'ai sçu calmer les flots , dissiper les tempêtes ' 1

Qu'un Démon mal-faisant déchainoit sur vos têtes .

Je vous ai conservé , me voilà satisfait .

P H I L A N D R E .

Qui pourra vous payer d'un si rare bienfait ?

A L Q U I F .

Le plaisir d'avoir pû vous rendre ce service .

Votre bras vous a sçu tirer du précipice ,

Où ces maudits Géans vous avoient entraîné ,

Mais enfin sur la mer le courage est borné ;

La valeur ne met point à l'abri d'un orage .

Mon art seul vous pouvoit garantir du naufrage ,

Il l'a fait ; & le prix de ce puissant secours

Je le trouve à pouvoir couronner vos amours :

Vivez heureux , Philandre , avec votre Lucelle ;

Elle toujours constante , & vous toujours fidelle ,

Dans cette Isle goûtez les plaisirs les plus doux .

Z A C O R I N .

Oùi , mais par parenthèse , en quels lieux sommes-nous ?

J'ai vû de beaux Châteaux , une belle Campagne .

A L Q U I F .

Vous êtes , mes amis , au Pays de Cocagne .

Z A C O R I N .

Au Pays de Cocagne ! allons vite manger ,

DE COCAGNE. 143

Dans quelque bon endroit cherchons à nous loger.

GUILLOT.

Oüi morgué, c'est bien dit, cherchons notre pi-
tance,

Je crevons tous de faim.

ALQUIF.

Un peu de patience.

ZACORIN.

Depuis près de deux jours je n'ai mangé ni bû,
Mon estomac en gronde, & veut être repû.

PHILANDRE.

Sommes-nous mieux que vous?

GUILLOT.

Vous nous la baillez belle,

Votre amour vous nourrit avec votre Lucelle.

PHILANDRE.

Comment?

ZACORIN.

Il a raison, dans tous vos déplaisirs,
Vous avalez des pleurs, vous gobez des soupirs,
Vous croquez des baisers, & dans tout le voyage.
Mais que demande ici ce grotesque visage?

PHILANDRE.

Voyons.



 SCENE II.

ALQUIF, PHILANDRE,
 LUCELLE, BOMBANCE,
 ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

JE viens sçavoir qui vous amene ici.
 ZACORIN.

La faim, & le plaisir de vous y voir aussi.

BOMBANCE.

Vous êtes bien tombés, nous vous ferons grand^r
 chere ;

Quelles gens êtes-vous, il ne me faut rien taire.

PHILANDRE.

Je fais profession de Chevalier errant.

Ayant pour cette Dame eû quelque different,

Et dans l'occasion embrassé sa querelle,

Je me suis vû contraint de partir avec elle.

Aprés bien des perils, un destin plus heureux,

Nous a conduit enfin dans ces aimables lieux.

BOMBANCE.

Vous ne pouviez choisir un séjour plus tranquile ;

Le Roy sera ravi de vous donner azile.

DE COCAGNE. 145

Il le faut avoïer , ma foi c'est un bon Roi ,
Joyeux , de bonne humeur , à peu près comme moi .

PHILANDRE .

A t'il bien des Sujets ?

BOMBANCE .

Pas trop , car son Empire

A fort peu d'étendue .

LUCELLE .

Et ce qu'on entend dire

De ce charmant Pays est-ce une vérité ?

BOMBANCE .

Oùi , l'on le peut nommer un séjour enchanté ,
Et je doute qu'au monde il en soit un semblable .

ZACORIN .

Est-il vrai qu'on y passe & jour & nuit à table ,
Qu'on y marche en tout tems sans crainte des
voleurs ,

Qu'on n'y souffre Avocats , Sergens ni Procureurs ,
Que l'on n'y plaide point , qu'on n'y fait point
la guerre ,

Que sans y rien semer tout vient dessus la terre ,
Que le travail consiste à former des souhaits ,
Que l'on y rajeunit , & que de nouveaux traits . . .

BOMBANCE .

Il n'est rien de plus vrai , mais prêtez-moi l'oreille ,
Je vais vous raconter merveille sur merveille .

Quand on veut s'habiller , on va dans les forêts ;
Où l'on trouve à choisir des vêtemens tous prêts ;

Veut-on manger ? les mets sont épars dans nos
plaines ,

Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines ,
Les fruits naissent confits dans toutes les saisons ,
Les chevaux tout scellez entre dans nos maisons ,
Le pigeonneau farci , l'alouëtte rôtie ,
Nous tombent ici bas du Ciel comme la pluye ,
Dès qu'on ouvre la bouche , un morceau succulent...

Z A C O R I N.

Ma foi j'ai beau l'ouvrir , il n'y vient que du vent.

B O M B A N C E.

L'heure n'est pas venue , attens que le Roy dine.

Z A C O R I N.

Ils font long-tems là-haut à faire la cuisine ,
En attendant le Roy , ne nous pouriez-vous pas
Faire pleuvoir toujourns ici deux ou trois plats ?

B O M B A N C E.

Il n'est pas encor tems , le Peuple Elementaire.
Qui sans se faire voir met ses soins à nous plaire ,
A son heure réglée à travailler pour nous.

P H I L A N D R E.

Un Peuple élémentaire a commerce avec vous ?
Et quel est-il ce Peuple ?

B O M B A N C E.

Un Peuple ami des hommes ,
Les Syphes , les Undains , les Salmandres , les
Gnomes.

EUCELLE.

Comment vous prétendez que dans chaque élément
Il soit un Peuple ?

BOMBANCE.

Oüi.

ZACORIN.

Quoi dans l'air ?

BOMBANCE.

Oüi vraiment.

Les Sylphes , par exemple , entourés d'une nuë ...

ZACORIN.

Ils ont pour promenade une belle étenduë.

GUILLOT.

Mais morgué dans le feu ?

BOMBANCE.

Les Salamandres y font.

GUILLOT.

Au diable qui voudroit avoir le chaud qu'ils ont.

BOMBANCE.

Les Undains sont dans l'eau , les Gnomes dans la
terre ;

Et quoi qu'entr'eux souvent ils se fassent la guerre,

Ils savent s'accorder pour nous faire plaisir ,

Et nous servir ici selon notre desir.

Les habitans de l'air vont pour nous à la chasse ,

Les Undains font entrer les poissons dans la nasse ;

Et quand les Gnomes ont préparé ces mets-là ,

Les habitans du feu font rôtir tout cela.

Mais le Roi va venir , il est dans son parterre
A parcourir les fleurs qu'y fait naître la terre.
Sçavez-vous quelles fleurs ?

ZACORIN.

Non.

BOMBANCE.

De jeunes beautez ,
Des Nymphes dont l'aspect rend les sens enchantez ;
Elles prennent la forme ou des lis ou des roses ,
Ou d'autres belles fleurs nouvellement écloses ,
Elles en ont l'odeur , l'attribut , les couleurs.

ZACORIN.

Quoi ! le jardin du Roi produit de telles fleurs ?
Je veux y labourer. Ces roses féminines
Malgré tous leur appas peut-être ont des épines ;
Mais quand j'aurai mangé , j'irai tantôt sans bruit
Cueillir dans ce jardin quelque belle de nuit ;
Le tout pour éprouver si ce n'est point mensonge ;
Car tout ce que j'entens ne me paroît qu'un songe.

(*On entend une symphonie.*)

Mais d'où peuvent venir ces sons harmonieux ?

BOMBANCE.

Sans doute, c'est le Roi qui rentre dans ces lieux,
Il ne marche jamais qu'il n'ait de la musique ,
Jusques aux animaux , chacun ici s'en pique.

GUILLOT.

Le biau charivari. Quoi les chats & les chiens. . .

BOMBANCE

DE COCAGNE 151
BOMBANCE.

Les ânes même ?

ZACORIN.

Ils sont ici musiciens,

Les ânes!

BOMBANCE.

Oùii vraiment ; ils ont certains organes.

ZACORIN.

Et les musiciens parmi nous sont des ânes ;

Voyez la difference.

BOMBANCE.

Allez quelques momens

Admirer la beauté de nos appartemens.

Je previendrai le Roi ; je l'entens qui s'avance.

Hva tenir conseil, & donner Audiance.

GUILLOT.

Quoi bailler Audiance au milieu de ce champ !

BOMBANCE.

Les Gnomes vont bâtir un Palais à l'instant.

*Le Théâtre change, & il s'élève un Palais bâti de
sucre dont les Colonnes sont de sucre d'orge, & les
ornemens de fruits confits.*

Hé bien, qu'avois-je dit ?

GUILLOT.

La plaisante méthode !

Morgué je n'ai jamais rien vû de plus commode.

PHILANDRE.

J'admire ce Palais.

L E R O Y.

Z A C O R I N.

Il me paroît galant.

B O M B A N C E.

Mais le meilleur de tout c'est qu'il est excellent,
Il est bâti de sucre, orné de confitures.

G U L L O T.

Morguene, que j'allons manger d'Architectures.

B O M B A N C E.

Le blanc que vous voyez c'est du sucre candi.

Z A C O R I N

Allons, mon cher Guillot, au plutôt goûtons y.

B O M B A N C E.

Et ces Colomnes sont faites de sucre d'orge.

G U I L L O T.

Morgué ça me vient bien, car j'ai mal à la gorge.

B O M B A N C E.

Tout doux, dans ce Palais n'allez rien ravager,
Ce n'est qu'en le quittant qu'on le pourra manger.

G U I L L O T.

Mocquons-nous de cela, morgué vaille qui vaille

B O M B A N C E.

Arrêtez, vous ferez fondre notre muraille,
Peste soit des coquins, ils vont tout écorner.

Z A C O R I N.

Hélas à notre faim vous devez pardonner.

B O M B A N C E.

Vous mangerez tantôt. Voyez quelle insolence,
Gruger notre Palais! Le Roi... Mais il s'avance.

SCENE III.

LE ROY, BOMBANCE,
RIPAILLE.

Suite des Courtisans.

LE ROY.

(*Le Roi entre au bruit de la Symphonie.*)

Que chacun se retire , & qu'aucun n'entre ici.
Bombance , demeurez , & vous, Ripaille aussi.
Cet Empire envié par le reste du monde ,
Ce pouvoir qui s'étend une lieuë à la ronde,
N'est que de ces beautez dont l'éclat ébloüit ,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.
Je ne suis pas heureux tant que vous pouriez croire.
Quel diable de plaisir , toûjours manger & boire ?
Dans la profusion le goût se relentit ,
Il n'est, mes chers amis, viande que d'appétit.
Je me lasse sur tout amant de tant de belles ,
De ne pouvoir trouver quelques beautez cruelles ,
De ces cœurs de rochers qui s'arment de rigueurs ,
Qui par leur résistance excitent les ardeurs,
Et dont on n'obtient rien à moins qu'on ne le vole.
On dit que de l'amour c'est là la rocambole.

N ij

Je suis donc résolu , si vous le trouvez bon ,
 De laisser pour un tems le Trône à l'abandon.
 Le Trône cependant est une belle place,
 Qui la quitte , la perd. Que faut il que je fasse ?
 Je m'en rapporte à vous , & par votre moyen ,
 Je veux être Empereur, ou simple Citoyen.

B O M B A N C E.

Sire , je l'avoûrai , c'est une triste vie
 De voir à tous momens prévenir son envie ,
 Et des plus frians mets l'estomac toujours plein ,
 N'avoir pas le loisir d'avoir ni soif ni faim ,
 Les plaisirs ne sont doux qu'après un peu de peine.

Quittez donc pour un tems la grandeur souveraine ,

Par trop d'oïveté vos membres vous sont vains :
 Servez-vous de vos pieds , faites agir vos mains ,
 Et pour trouver du goût à faire bonne chere ,
 Jeûnez deux ou trois jours, ce n'est pas une affaire.
 Si le trop de santé vous cause des dédains ,
 Souffrez dans vos Etats deux ou trois Médecins ,
 Ils vous la détruiront , je me le persuade :
 Voilà mon sentiment. A vous , mon camarade.

R I P A I L L E.

Oùï , je croi que le Roi feroit fort sagement
 De pouvoir quelquefois manger moins goulument ;

Ne point laisser ses pieds , ses mains en léthargie,

Mais quitter son pouvoir c'est ce que je dénie.

Ah ! qu'il est beau de voir un peuple à ses genoux !

Pouvez-vous vous lasser de n'obéir qu'à vous ?

Comment ! vous vous plaignez que tout va par
écuelle ?

Et que la mariée est , comme on dit , trop belle ?

Gardez votre Couronne , elle vous va trop bien ,

Vous seriez bien penaut si vous n'étiez plus rien.

Que l'amour du Pays , que la pitié vous touche ,

Cocagne à vos genoux vous parle par ma bouche ,

Et pour mieux assurer le bien commun de tous ,

Donnez un successeur qui soit digne de vous.

L E R O Y.

N'en délibérons plus ; après tout quand j'y pense,

J'allois faire le sot de quitter ma puissance ;

Peut-être dans deux jours je m'en mordrois les
doigts ;

Un sage Conseiller est le bonheur des Rois.

A force de choisir on prend souvent le pire.

Ripaille, je vous crois , & retiendrai l'Empire :

Et pour récompenser ce conseil à l'instant ,

Je prétens vous donner dix mille écus comptant.

Quoique l'argent ici soit fort peu nécessaire ,

Il en faut pour jôüer. Voyez mon Secrétaire ,

Faites en dresser l'ordre , & je le signerai.

Allez.

B O M B A N C E.

Ce n'est pas tout , Sire , je vous dirai

N iij

Que quelques Etrangers arrivez dans cette Isle,
Viennent vous supplier de leur donner azile.

L E R O Y.

Volontiers, où sont-ils ?

B O M B A N C E.

Je m'en vais les chercher.

L E R O Y.

Fort bien. Mais cependant qu'on me fasse ap-
procher,

Les Fleurs qu'en mon parterre aujourd'hui j'ay
choisies,

Elles meritent bien l'honneur d'être cuëillies :

Qu'on ouvre le jardin.



SCENE IV.

LE ROY, HORTULAN,
FLORIBEL, Plusieurs Fleurs
de différentes especes.

*Le Théâtre change & représente un jardin
magnifique ; plusieurs Nymphes y sont
sous la figure des Fleurs.*

LE ROY *continuë.*

LEs brillantes couleurs!
Je ne me souviens plus du blazon de ces Fleurs.

HORTULAN.

Nous allons l'expliquer, mais à notre maniere ;
Qu'on trouvera peut-être assez particuliere.
Les Fleurs par leur simbole expriment tour à tour
Les plaisirs, les tourmens qu'on éprouve en amour.

Le Prime verd est esperance ;
Et l'Hyacinthe, amour chagrin ;
La Marguerite, patience ;
Et l'Immortelle, amour sans fin.

N iij

La Fleurs d'Iris est inconstante ;
 L'Eliotr pe , attachement ;
 Chevrefeuille , concupiscence ;
 Et la Pensée, amusement.

HORTULAN.

Le Muguet, est coqueterie ;
 Et la Renoncule, fierté ;
 La Marjolaine tromperie ;
 Et le Barbeau , fidélité.

FLORIBEL.

Anemone est persévérance ;
 Fleur de Laurier , ardent desir ;
 Jonquille enfin est jouissance ;
 Et Fleur de Pomier , repentir.

HORTULLAN.

Tubereuse est dédain. Mais dans leurs chansons ;
 Sire ,
 De tous leurs attributs elles vont vous instruire.

ENTRE'E DES FLEURS.HORTULAN *chante.*

Charmantes Fleurs , qui tour à tour
 Naissant dans le jardin d'Amour ,
 De ce Dieu marquez la puissance ,

De vos diverses beautéz
 Nos yeux font enchanterez ,
 Nous ne sçavons à qui donner la préférence ;
 Etalez nous vos qualitez ,
 Nous en ferons la différence.

ENTRE'E DES FLEURS.

LA ROSE ,
Fleur de la difficulté.

Entre mille Fleurs nouvelles
 E'Aurore a pris le soin de m'embellir ,
 Plus mes épines sont cruelles ,
 Plus il est doux de me cueillir.

LA RENONCULE ,
Fleur de la fierté.

Pour des fleurettes ,
 De feintes douceurs ,
 Nous n'avons que rigueurs .
 Avec nous point d'amourettes ,
 Point de faveurs
 Pour des fleurettes .
 Ne ne livrons nos cœurs
 Qu'à des ardeurs parfaites .
 Dans nos retraites ,

Amans trompeurs,
N'esperez par cuëillir des Fleurs
Pour des fleurettes.

ENTRÉE DES ROSES
& des Renoncules.

L E P A V O T ,

Fleur du sommeil.

Amans maltraitez de vos belles,
Ayez recours à mes pavots,
Dans les charmes du repos
On ne trouve point de cruelles.
Les songes amoureux
Que mon pouvoir fait naître,
Par de douces erreurs sçauront combler vos vœux.
On n'est jamais plus heureux
Que quand on le croit être.

L E S O U C I ,

Fleur du tourment.

Sans souci, sans tourment,
Sans chagrin, sans martyre,
Sans souci, sans tourment,
Nul plaisir en aimant.
Un cœur toujours content dans l'amoureux empire,
Ne connoit pas le prix d'un fortuné moment,

Un tendre amant qui se plaît , qui soupire ,
 Quand il obtient ce qu'il désire,
 Trouve son bonheur plus charmant.
 Sans souci , sans tourment ,
 Sans chagrin , sans martyre ,
 Sans souci , sans tourment ,
 Nul plaisir en aimant.

LA VIOLETTE ,
Fleur de l'innocence.

Je suis la simple Violette ,
 Je fais le plaisir de nos champs ,
 Je badine , je suis folle ,
 Profitez-en , jeunes amans .
 Ne perdez pas ces doux instans ,
 Gardez-vous bien d'attendre.
 Pour me cueillir il n'est qu'un tems ,
 Heureux qui le sçait prendre.

ENTRÉE DES VIOLETTES.

LA JONQUILLE ,
Fleur de la jouissance.

Non ce n'est plus le tems
 De la persévérance ,
 Non ce n'est plus le tems
 Des fideles amans.

Je couronne leurs feux , je finis leurs souffrances ,

Je mets enfin le comble à leurs contentemens.

De mes faveurs quelle est la recompense ?

Je suis le prix de la confiance ,

Et fais souvent des inconstans.

Non ce n'est plus le tems

De la persévérance ,

Non ce n'est plus le tems

Des fideles amans.

E N T R E E .

de toutes les Fleurs.

L E R O Y .

Mais parmi tant de Fleurs qui brillent à nos yeux ,

Dis-moi ton sentiment , laquelle te plaît mieux ?

F L O R I B E L *chante.* 104

La jalouse Amaranthe ,

Et l'Iris inconstante

Caused trop de tourment.

La dédaigneuse

Tubereuse

A trop d'entêtement ;

A la peine je succombe

Lorsqu'il faut les arracher ,

J'aime mieux la Fleur de pécher

Qui du premier vent tombe.

Ce n'est pas là mon goût, j'aime les Fleurs bizarres,
Et j'en voudrois trouver quelques-unes plus rares.

S C E N E V.

LE ROY, HORTULAN, FLORIBEL, LES FLEURS, BOMBANCE, SUITE &c. ALQUIE, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

V BOMBANCE.
Oici ces Etrangers.

LE ROY.

Ah ! qu'est-ce que je voi !

L'aimable Fleur ! je sens certain je ne sçai quoi.

Un frisson.... une ardeur.... un.... je me donne au diable,

Si jamais j'ai encore senti rien de semblable.

PHILANDRE.

Permettez-nous, Grand Roi, qu'embrassant vos genoux,

Nous venions en ces lieux vous prier....

LE ROY.

Levez-vous

L E R O Y
P H I L A N D R E.

Sire , des Etrangers que le destin contraire
A poursuivis long-tems. . . .

L E R O Y.

Il ne m'importe guère ,
Tout ce qu'il vous plaira , laissez-moi seulement
Faire à cette beauté mon petit compliment.

Vous brillez seule en cette terre ,
Vous effacez la beauté de Venus ,
Les Roses de notre parterre
Près de vous sont des Grattes-cus.

(Toutes les Fleurs s'en vont.)

P H I L A N D R E.

Je tremble. Que veut-il par là lui faire entendre ?

L E R O Y.

Dites-moi , ma dondon , avez vous le cœur tendre ?
Etes-vous bien facile à vous laisser charmer ?

L U C E L L E.

Sire , cette demande a de quoi m'allarmer.
A connoître mon cœur quel soin vous interesse ?

L E R O Y.

Je cherche une beauté qui soit un peu tigresse.
Je suis las que l'on vienne au devant de mes vœux ,
Et je voudrois languir du moins un jour ou deux.
Parlez , de cet effort vous sentez vous capable ?

L U C E L L E.

Ah ! Seigneur , à quoi tend ce discours qui m'ac-
cable ?

LE ROY.

A vous marquer d'abord par l'offre de mon cœur...
En un mot je vous aime.

LUCELLE.

Ah pour moi quel malheur !

LE ROY.

Où donc est ce malheur, s'il vous plait ? Ma personne
Qui de tous les côtez tant de graces environne ,
Qui fait tous les plaisirs d'une brillante Cour ,
Pourroit vous revolter en vous parlant d'amour.

LUCELLE.

Oùi , Seigneur , & malgré toute votre puissance...

LE ROY.

Bon , voilà qui me plaît , un peu de résistance ,
Cela m'étoit nouveau. Du chagrin , du dépit ,
C'est de quoi justement m'éguiser l'appetit.
Comment vous nomme-t'on ?

LUCELLE.

Sire , j'ai nom Lucelle.

LE ROY.

Lucelle. Le beau nom ! il rime avec cruelle.
Or ça , Lucelle , donc , grace à votre rigueur ,
Vous aurez aujourd'hui ma Couronne & mon cœur.

LUCELLE.

Sire , cette offre est vaine & n'a rien qui me tente.

LE ROY.

Plus elle me rebute , & plus mon feu s'augmente ;
Jamais objet ne fut plus digne de mes vœux.

Vous qui l'accompagnez , que vous êtes heureux !
 Votre fortune est faite ; & d'abord je commence
 Par vous donner à tous des Charges d'importance.

A Zacorin.

A Philandre.

Je vous fais Echançon , & vous mon Ecuyer ,

A Alquis.

A Guillot.

Vous, mon grand Chambelan, & toi mon Tresorier.

G U I L L O T.

Tresorier ; ah morgué que cette Charge est bonne !
 Je recevrai l'argent & ne payerai personne.

L E R O Y.

Oùï , Monsieur le Manant , vous êtes un fripon ?
 Au lieu de Tresorier , soyez Porte-cotton.

G U I L L O T.

Porte-cotton ! morgué ce nom-là m'effarouche ,
 Quelle Charge est-ce là ?

Z A C O R I N.

Ce n'est pas de la bouche.

P H I L A N D R E.

Sire , je ne sçaurois me taire plus long-tems ,
 Vous nous comblez de biens sans nous rendre con-
 tens ;

Retirez vos bien-faits , & me laissez Lucelle.

Le Ciel fit naître en nous une ardeur mutuelle ,
 Je l'adore , elle m'aime , & je perdrai le jour
 Plûtôt que de quitter l'objet de mon amour.

L E R O Y.

En voici bien d'un autre. Osez-vous , téméraire ,
 Me

Me parler d'un amour à mon amour contraire ?

PHILANDRE.

Quoi, Sire ? . . .

LE ROY.

Taisez-vous. Si vous me raisonnez ;
Je vous appliquerai du sceptre sur le nez ;
Et je vous apprendrai chetive creature,
Si je suis en ces lieux un Monarque en peinture.

PHILANDRE.

Mais enfin . . .

LE ROY.

Je vous trouve un plaisant étourneau ,
Vous me prenez , je croi , pour un Roi de carreau.

PHILANDRE.

Je ne me connois plus en perdant ce que j'aime ,
Et j'ose ici braver & sceptre & diadème.

LE ROY.

Ah ! tu fais le mutin , va , sors de mes États ,
Et que la fin du jour net'y retrouve pas.
Il est bien-tôt midi , tu n'as plus que six heures ,
Et si dans mon pays plus long tems tu demeures..

PHILANDRE.

Le tems ne me fait rien , quand je voudrai partir ,
Il ne faut qu'un quart d'heure au plus pour en sortir ;
Mais je n'en sortirai que suivi de Lucelle,
La mort , la seule mort peut me separer d'elle.

LE ROY.

Oh parbleu ç'en est trop. Hola ; Gardes à moi ;

Qu'on le mene en prison.

L U C E L L E.

Que faites vous , grand Roi ;

L E R O Y.

Je soutiens comme il faut la grandeur souveraine.

Dans mon appartement menez cette inhumaine,

Et ce drôle au cachot.

A L Q U I F.

Allez sans murmurer ;

Je sçai bien le moyen de vous en retirer.

P H I L A N D R E.

Vos ordres , cher Alquif , arrêtent mon courage.

L E R O Y.

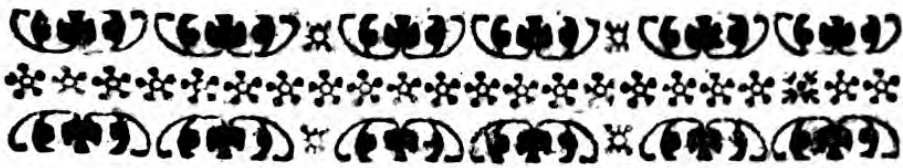
Gardes , obéissez sans tarder davantage.

Suivons cette cruelle , employons tout. Morbleu ,

Si je n'en obtiens rien , nous allons voir beau jeu.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

*Le Théâtre change, & représente un Salon
magnifique.*

SCÈNE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ALQUIF.

Qu'en dis-tu, Zacorin ?

ZACORIN.

Sans battre la campagne,
Je dirai franchement que ce Roy de Cocagne
A la tête un peu chaude, & n'entend pas raison ;
Mais voilà cependant mon cher Maître en prison.

ALQUIF.

Pour l'en faire sortir je sçai ce qu'il faut faire ;
Et même ton secours m'y sera nécessaire.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à parler, servez-vous de mon bras
Pour détrôner le Roy, ravager ses Etats.

O. ij.

A L Q U I F.

Comme Diable tu vas, laisse-là ta vaillance ;
 Nous n'avons pas besoin d'une telle vengeance.
 Le Peuple Elementaire est déclaré pour lui ,
 Et nous ne serions pas les plus forts aujourd'hui.
 Je ne veux seulement que jouer une pièce
 A ce plaisant Monarque unique en son espece.
 Il s'agit de tirer ton Maître de prison ,
 Je ferai que le Roy perdra toute raison.
 J'ai parmi mes joyaux trouvé par aventure ;
 Cette bague enchantée ; elle est de la figure
 De celle qui tantôt brilloit au doigt du Roi ;
 Il s'y pourra tromper aisément.

Z A C O R I N.

Je le croi,

Mais la difficulté c'est de faire l'échange.

A L Q U I F.

Il se lave les mains peut-être avant qu'il mange.
 Otant son Diamant pour ne le pas ternir ,
 Il te le donnera dans ce tems à tenir ;
 Et toi substituant cette bague à la place ,
 Tu pourras . . .

Z A C O R I N.

Je comprends ce qu'il faut que je fasse.

Je sçais escamoter , reposez-vous sur moi ;
 Mais sera-ce pour moi le diamant du Roy ?

A L Q U I F.

Ne t'embarasse point quel sera ton salaire ,

Et songe seulement à bien mener l'affaire.

ZACORIN.

De votre diamant quel est donc le pouvoir ?

ALQUIF.

Tout aussitôt qu'au doigt le Roy pourra l'avoir,
Il perdra la mémoire ; une espee d'yvresse
Lui fera méconnoître amis , parens , maitresse,
Il sera comme un fou. . .

ZACORIN.

Mais je crois que déjà
Il n'a pas grand chemin à faire jusques-là ;
Trouvez-vous entre nous ce Monarque fort sage ?

ALQUIF.

S'il est fou , je prétens qu'il le soit davantage.

ZACORIN.

Mais si perdant le peu qu'on lui voit de raison,
Il faisoit par plaisir pendre son Echançon ?

ALQUIF.

Ah ! s'il osoit commettre une action si noire,
Tu serois bien vangé.

ZACORIN.

C'est ce que je veux croire,
Mais je serois pendu toujours en attendant.

ALQUIF.

Tu n'aurois que le mal ; car dans le même instant
Te coupant par morceaux je te rendrois la vie.
Tu connois mon pouvoir.

LE ROY.

ZACORIN.

Au diable qui s'y fie.

ALQUIF.

Nous n'en viendrons pas là.

ZACORIN.

J'y compte vraiment bien.

ALQUIF.

Va toujours ton chemin , & n'appréhende rien ,
Garde bien le secret sur tout , & que Lucelle
Ignore , ainsi que tous , ce que je fais pour elle.

ZACORIN.

C'est bien dit , elle est fille , elle pourroit jaser ,
Mon Maître du secret pourroit même abuser ;
Il ne manqueroit pas par excès de tendresse ,
D'en faire confidence à sa chere Maitresse.
Je connois les Amans : tous deux n'en sçauront rien ,
Et le tout se fera de vous à moi.

ALQUIF.

Fort bien.

Tiens , prend donc cette bague.

ZACORIN.

Et si par sa puissance
J'allois devenir fou moi-même par avance ?
Les moqueurs sont moquez , souvent cela se voit.

ALQUIF.

Tout le charme n'agit que quand elle est au doigt.
Adieu , je vais de l'œil conduire toute chose ,
Afin qu'à nos projets ici rien ne s'oppose.

SCENE II.

*Zacorin met la bague enchantée sans y penser ,
 & s'appercevant que la tête lui tourne ,
 il l'ôte de son doigt en faisant plu-
 sieurs tours de théâtre.*

ZACORIN *seul.*

MA foi dans tout ceci je crains fort pour
 mes os ,
 Je vois que je m'embarque un peu mal à propos ;
 Si le Roy s'apperçoit du changement de bague ,
 Ou si ses Courtisans voyant qu'il extravague
 Mais il est inutile à présent d'en parler ,
 Je suis trop avancé pour oser reculer .
 Quel qu'un vient , taisons-nous .



S C E N E . I I I .

R I P A I L L E , Z A C O R I N .

R I P A I L L E .

G Rande , grande nouvelle ;
 Le Roy va triompher de la fiere Lucelle ,
 Elle va l'épouser pour sauver son Amant ,
 Et tout pour leur hymen s'apprête en ce moment .
 Voici pour le festin la salle préparée ,
 Le Ciel y va bientôt envoyer sa rosée ,
 Les plus rares parfums y seront répandus ,
 Les concerts les plus doux y seront entendus ,
 Et ce qui peut charmer le toucher & la vûë

Z A C O R I N .

A quoi bon pour passer les cinq sens en revûë ,
 Tout ce grand verbiage ? Il faut dire on verra ,
 Entendra , goûtera , sentira , touchera .
 Voilà ce qui s'appelle un stile laconique .
 Et c'est de la façon que j'aime qu'on s'explique .
 Mais avant de goûter ces plaisirs plus qu'humains
 (Instruisez-moi .) Le Roy lavera-t-il ses mains ?

R I P A I L L E .

Plaisante question ! S'il en a fantaisie .

Z A C O R I N

ZACORIN.

Je l'en avertirai de peur qu'il ne l'oublie.

RIPAILLE.

Et de quoi votre esprit est-il inquiété ?

ZACORIN.

Je suis son Echançon , j'aime la propreté.

RIPAILLE.

Hé qu'il les lave , ou non , allez , laissez-le faire ;

Mais adieu , je m'en vais trouver le Secrétaire ,

Pour lui faire dresser l'Ordonnance à l'instant ,

Qui me fera payer dix mille écus comptant.

SCENE IV.

ZACORIN *seul.*

Comme le sexe change ! O Ciel ! est-il possible
 Que pour un autre amant Lucelle soit sensible ?
 Philandre , mon cher Maître , hélas ! que je te
 plains ,
 Si le Roi par hazard ne lavoit point ses mains ,
 Tu verrois dans ses bras la perfide Lucelle ,
 Et malgré ton amour... Mais voici l'infidelle.

 SCENE V.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

C'Est toi , cher Zacorin.

ZACORIN.

Et oüi vraiment , c'est moi ,
 Qui raisonnois tout seul sur votre peu de foi ;
 Après tant de sermens , allez le tour est traître.

LUCELLE.

Voulois-tu qu'à mes yeux on immolât ton Maître?
 Le Roi me menaçoit de le faire mourir
 Quand je puis le sauver , l'aurois-je vû perir ?

ZACORIN.

Chançons que tout cela , vous voulez être Reine.

LUCELLE.

Ah ! par de tels discours n'augmente pas ma
 peine ,

Pour te désabuser écoute mon projet ,
 J'espere que bien-tôt il aura son effet.

Tu vois bien que le Roi veut des beautez cruelles ,
 Parce qu'en son Pays il en est peu de telles ,
 Mes refus ne feroient que redoubler ses feux ,
 Et je prens le parti de répondre à ses vœux.

De le feindre, du moins; me trouvant si traitable,
Il pourra se guerir de son amour.

ZACORIN.

Du diable,

Allez, avant ce temps, Zacorin pourra bien . . .
Mais quelqu'un vient ici, quittons cet entretien.

SCENE VI.

LUCELLE, FORTUNATE,
FELICINE, BOMBANCE,
ZACORIN.

BOMBANCE.

GRande Reine, je viens de la part de mon Maitre
Vous dire que bientôt vous le verrez paroître;
En attendant voici deux Dames de sa Cour,
Qu'il honore du nom de vos Dames d'atour;
Et comme toutes deux sont sages & prudentes,
Elles vous serviront aussi de Gouvernantes.



SCENE VII.

LUCELLE, FELICINE,
FORTUNATE, ZACORIN.

LUCELLE.

Q Uoi ! pour me gouverner il choisit des enfans ?

FELICINE.

Des enfans dites vous ? nous avons cinquante ans.

ZACORIN

Cinquante ans ? hé comment cela se peut-il faire ?

Vous en paroissez dix.

FELICINE.

Il faut te satisfaire ,

Et contenter ici ta curiosité.

Comme après cinquante ans se passe la beauté ,

Les femmes du Pays ayant atteint cet âge ,

N'en ont point de dépit. Elles ont l'avantage

De retourner soudain à l'âge de dix ans ,

Et rentrent , sans hyver , de l'automne au prin-

tems.

ZACORIN.

Si nos Dames sçavoient de ce Pays l'usage ,

Combien entreprendroient dès demain le voyage ?

LUCELLE.

De mon étonnement je ne puis revenir !

FORTUNATE.

Ici l'on ne craint point un fâcheux avenir ;
Et cômme on rajëunit sans perdre la mémoire,
Dès cinquante ans passez on rappelle l'histoire,
On previent les perils on sçait se dérober
Des pièges des amans où l'on a pû tomber.

ZACORIN.

Quelques uns autrefois vous ont-ils attrapée ?

FORTUNATE.

Oh que oui , mon enfant , j'ai tant été trompée !
Mais je suis aguerie ; & pour tout dire enfin ,
Qui voudra m'attrapper se levera matin.

ZACORIN.

Si bien donc désormais que vous serez plus fine ,
Et vendrez votre son mieux que votre farine.
Si de votre mémoire il n'est point effacé ,
Faites-nous un recit de votre tems passé.

FORTUNATE.

Volontiers. A quinze ans je fus trop innocente ,
Je pris ce qui s'offroit d'une ardeur imprudente ,
C'étoit un écolier , jeune , joli , bienfait ,
Mais le petit fripon étoit un indiscret.
A vingt ans j'en pris un qui me parut plus sage ,
Mais il étoit jaloux , jaloux jusqu'à la rage.
A trente ans je fis choix d'un vieillard amoureux ,
Il s'efforçoit en tout de prevenir mes vœux ,

Le bon-homme faisoit tout ce qu'il pouvoit faire,
 Mais tout ce qu'il pouvoit n'avoit pas de quoi
 plaire.

Enfin sur mes vieux jours voulant goûter de tout,
 Et des vieilles du tems me conformer au goût,
 Je pris un petit Maître. Ah la maudite engeance !
 Qu'il m'a fait de chagrin & causé de dépense !
 Pour me recompenser de mes soins bienfaisans,
 Il en entretenoit une autre à mes dépens.

Z A C O R I N.

A present des amans connoissant le manége,
 Bien hupé qui pourra vous attraper au piège.
 Et vous, ma belle Dame, à votre air fericux,
 On pourroit presumer que vous avez fait mieux.

F E L I C I N E.

Encore pis. En prenant un chemin tout contraire,
 Jusques à quarante ans je fus prude & severe,
 J'accablai de rigueurs les plus tendres amans,
 Je méprisai leurs soins, leurs doux empressements
 A la fin se lassant de me voir inhumaine,
 Ils désertèrent tous & briserent leur chaîne,
 J'en suis picquée au vif, à ne vous rien celer,
 Et voulus, mais trop tard, enfin les rappeler.
 J'avois pris leur amour, eux mon indifferance,
 Leurs yeux étoient ouverts, & les miens sans puis-
 sance.

Lorsque je me vis seule & sans adorateurs,
 Que je me repentis de toutes mes rigueurs !

DE COCAGNE. 181
ZACORIN.

Dieu sçait si vous allez , après cette aventure ,
Vous bien dédommager ?

FELICINE.

Oh ! je vous en assure.

FORTUNATE.

Il faudra désormais nous conduire avec art ,
Je fus trop tôt coquette , & vous un peu trop tard.

ZACORIN.

Pour n'être point la dupe en quoi qu'on se propose ,
Ma foi l'expérience est une belle chose.

FELICINE à *Lucelle*.

Reglez-vous là dessus , mon enfant , évitez
En toutes occasions les deux extrêmes.

ZACORIN.

Suivez bien les avis de vos deux Gouvernantes ,
Qu'un long âge & l'épreuve ont faites si sçavantes ,

LUCELLE.

Quand j'épouse le Roi qu'ai-je besoin de vous ?

FORTUNATE.

Hé ! nous vous instruirons à mener un époux.
Vous apprendrez par nous à le rendre fidele ,
A faire qu'à ses yeux vous soyez toujours belle ,
Et que de vos liens il ne puisse échaper ;
Nous vous apprendrons tout , & même à le tromper.

ZACORIN.

Comment ? à le tromper lors qu'à vous on se fie ?

P iij

FELICINE.

C'est façon de parler , pour lui prouver l'envie
Qu'on a de la servir.

ZACORIN.

C'est fort bien fait , vraiment.

Mais sous terre , je sens un certain mouvement.

FÉLICINE.

Ce que vous allez voir, c'est l'ouvrage des Gnomes,
Habitans de la terre invisibles aux hommes.
Les habitans de l'onde , & de l'air & du feu ,
Pour apporter les mets arriveront dans peu.

FORTUNATE.

Le Roi vient , paroissez moins triste , je vous prie,
Nous allons donner ordre à la cérémonie.

Quand vous aurez diné , le Roi vous conduira

Au Temple de Comus où l'on vous mariera.

Du Temple sur un Trône & magnifique & leste ,

Du Trône.... Adieu, tantôt on vous dira le reste.



SCENE VIII.

LE ROY, LUCELLE, BOMBANCE,
ZACORIN, OFFICIERS
DE LA BOUCHE,
GUILLOT.

LE ROY.

MA charmante, je touche au bienheureux
moment.

Qui va mettre le comble à mon contentement.

LUCELLE *à part.*

Philandre, cher Philandre ! O tristesse mortelle !
Pour te sauver le jour faut-il être infidèle ?

ZACORIN *présentant un bassin au Roy.*

Sire. . . .

LE ROY.

Que voulez-vous ? Tous ces apprêts sont vains.

ZACORIN.

Quoi ?

LE ROY.

Je viens là-dedans de me laver les mains.

ZACORIN.

Et ne voulez-vous pas les laver davantage ?

Et par quelle raison les laver, dis?

ZACORIN *à part.*

J'enrage.

(*Au Roi.*)

Sire, dans nos climats, la coutume des Rois
Est de laver leurs mains toujours deux ou trois fois,
Et si vous vouliez....

LE ROY.

Non. Vous êtes bien étrange!

ZACORIN.

Je vous les laverois à l'eau de fleurs d'orange.

LE ROY.

Il n'en est pas besoin, votre importunité....

ZACORIN.

Tout ce qu'il vous plaira; pourtant la propreté...
Et sur tout dans les Rois, quand ils ont les mains
nettes,

Les presens qu'ils nous font....

LE ROY.

Finissez vos sornettes.

ZACORIN *à part.*

Il ne lavera pas ses mains absolument,
Et je ne ferai point le troc du diamant.

LE ROY.

Venez, Reine, il est tems de nous placer à table.

ZACORIN.

Ah! le beau diamant!

LE ROY.

Il est assez passable.

ZACORIN *l'examine & étérnuë sur la main du Roi.*

Que je le voye un peu.

LE ROY *prenant une serviette s'essuye la main.*

Peste soit du vilain,

Du mal propre qui vient de cracher sur ma main.

ZACORIN.

Sire, c'est mon défaut, & toujours j'étérnuë

Lorsqu'un beau diamant vient m'ébloüir la vûë.

LE ROY.

Ton impudence enfin commence à m'ennuyer.

ZACORIN.

Donnez ce diamant, je m'en vais l'essuyer,

Et vous lavant les mains. . . .

LE ROY.

Encor, va-t'en au diable,

Et laisse-moi, maraut, enfin me mettre à table.

Que l'on serve au plûtôt.

ZACORIN *à part.*

Tous mes efforts sont vains,

Rien ne peut l'obliger à se laver les mains.



*On entend un air de symphonie sur lequel les
Silphes & les Salmandres descendent du Ciel,
& apportent les mets que les Undains & les
Gnomes servent sur table. Plusieurs fontaines
de vin coulent au buffet, & tombent dans
des cuvettes.*

ZACORIN *continuë.*

Quelle profusion, l'agreable mélange!
Allons, buvons toujours, attendant que je mange.

LE ROY *se mettant à table avec Lucelle.*

A boire.

BOMBANCE.

A boire au Roi.

ZACORIN.

Bon, c'est là mon emploi.

Goûtons à tous les vins.

BOMBANCE.

A boire, A boire au Roi.

GUILLOT.

A boire au Roi.

ZACORIN *au buffet.*

Parbleu, donnez-vous patience,

Il faut bien de s vins faire la difference,

Pour que sa Majesté boive au moins du meilleur.

(Il presente une coupe au Roi.)

Sire, en voilà du goût de votre serviteur.

DE COCAGNE, 187
LE ROY.

Allons à la santé de la future Reine.

Razade.

ZACORIN.

Tope, Sire, elle en vaut bien la peine.

GUILLOT *crie.*

Le Roi boit.

BOMBANCE.

Taisez-vous, vous nous étourdissez.

Aux Musiciens.

Et vous chantez ces airs pour l'Hymen.

UN MUSICIEN.

C'est assez.

ON CHANTE.

C'est l'Amour qui t'appelle,

Hymen, viens embellir ce fortuné séjour,

Ton flambeau va briller d'une flamme nouvelle,

Les jeux, les ris, les graces tour à tour

Vont écarter les chagrins de ta Cour;

C'est l'Amour qui t'appelle,

Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.

Le flambeau du jour,

Ne répand point une clarté plus belle

Que celui de l'Hymen allumé par l'Amour.

C'est l'Amour qui t'appelle,

Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.

Vous n'avez pas encore entendu nos merveilles.
 Vous, dont la voix charmante enchante les
 oreilles,
 Assemblez par vos chants les oiseaux d'alentour,
 Qu'ils viennent tous ici pour chanter notre amour

U N M U S I C I E N .

Quittez vos feuillages ,
 Tendres habitans des forêts ,
 Volez , venez en ce palais ,
 Y faire entendre vos ramages.

(On entend le ramage de plusieurs oiseaux.)

De vos chants melodieux ,
 Rossignols , remplissez ces lieux.

(La symphonie imite le chant des Rossignols.)

Et vous , aimables Tourterelles ,

Inspirez-nous

Vos ardeurs fidelles.

(La symphonie imite le chant des Tourterelles.)

Ensuite un Merle sifle.

Insolens oiseaux , taisez-vous ,

En vain votre voix s'apprête

A se mêler à des concerts si doux.

(La symphonie imite le chant des Coucous.)

Fuyez , Hiboux , fuyez , Coucous ,

Vous ne serez pas de la fête.

LE ROY *se levant de table.*

Ils en pourroient bien être, & mon cœur en murmure,

Ces vilains oiseaux-là font de mauvais augure.

SCENE IX.

LE ROY, BOMBANCE,
RIPAILLE, LUCELLE,
ZACORIN, &c.

RIPAILLE.

Sire, pour votre hymen on a tout préparé,
Le Grand Prêtre est au Temple, & l'Autel est
paré.

LUCELLE *bas.*

O Ciel ! quel coup de foudre !

LE ROY.

Allons, charmante Reine.

RIPAILLE.

Si votre Majesté vouloit prendre la peine,
Avant que de sortir, de me signer cela.

LE ROY.

Très-volontiers.

RIPAILLE.

De l'encre, une plume.

LE ROY.
ZACORIN.

En voilà.

*Zacarin répand le cornet d'encre sur la main du Roy,
& sur l'Ordonnance.*

LE ROY.

Ah ! le maudit butor.

ZACORIN.

Sire, excusez mon zèle.

LE ROY.

Vite de l'eau. Toujours quelque frasque nouvelle.
Oh ! le plus étourdi d'entre tous les humains !

ZACORIN *apportant le bassin & l'Eguière.*
Je le sçavois bien, moi, qu'il laverait ses mains.

LE ROY.

Il faut que j'aye ici bien de la patience.

RIPAILLE.

Ce faquin a gâté toute mon Ordonnance,
Allons vite en dresser un autre.



SCENE

SCENE X.

LE ROY, LUCELLE ;
BOMBANCE, ZACORIN,
GUILLOT, UN GARDE.

Ici le Roi quitte sa bague pour se laver les mains , & dans ce tems Zacorin lui presente la bague enchantée à la place de la sienne , que le Roi met à son doigt.

ZACORIN.

FN verité ,

Quand il faut vous servir j'ai tant d'activité ,
Sire , que fort souvent quand mon devoir m'abuse..
Enfin quoi qu'il en soit , je vous demande excuse.

LE ROY *ayant au doigt la bague enchantée.*
D'où me vient tout à coup cet ébloüissement ?
Je ne sçai où je suis. Quel soudain changement !..

ZACORIN *à part.*

La bague va joüer son jeu , laissons-là faire.

LE ROY, *extravagant.*

Que faites-vous ici , femelle temeraire ?

LE ROY
BOMBANCE.

C'est la Reine, Seigneur.

LE ROY, *extravagant.*

Reine ! de quel Pays ?

BOMBANCE.

De Cocagne.

LE ROY, *extravagant.*

Comment, mes États envahis

Auroient donc tout d'un coup ainsi changé de
maître ?

BOMBANCE.

Que veut dire le Roi ? je n'y puis rien connoître.

LUCELLE.

Il paroît en effet qu'il perd le jugement.

Bis.

Serois je assez heureuse en cet événement ?

BOMBANCE.

L'amour auroit-il pû lui troubler la cervelle !

Quoi, Sire, dans le tems que l'aimable Lucelle
Doit être votre épouse, & qu'un nœud glorieux ? ...

LE ROY, *extravagant.*

Comment donc mon épouse ? ôtez-vous de mes yeux,

Bombance sort.

Je vous trouve plaisant.

GUILLOT.

Sa bile se remuë,

S'il lui prenoit envie . . . Otons nous de sa vûë.

Il sort.

DE COCAGNE. 193

LE ROY, *extravagant.*

Et vous aussi, ma mie, au plutôt détalons,
Cherchez fortune ailleurs, tournez-moi les talons.

LUCELLE.

Que je conçois d'espoir de cette frenesie !

Lui puisse-t'elle, hélas, durer toute la vie.

Cependant délivrons Philandre si je puis. *Elle sort.*

LE ROY, *extravagant.*

Gardes.

UN GARDE.

Seigneur ?

LE ROY, *extravagant.*

Voyez la dedans si j'y suis.

SCENE XI.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *dans sa folie.*

AH ! Prince, demeurez, vous m'êtes nécessaire.

ZACORIN.

Moi, Prince ? voici bien encore une autre affaire !

LE ROY *dans sa folie.*

Je vous avois prié de diner avec moi,

Mais vous voyez.

Qij

L E R O Y
Z A C O R I N.

Je vois que nous avons de quoi.
(*Zacarin se met à table avec le Roi.*)

Allons , dinons , Seigneur.

L E R O Y *dans sa folie.*

Contez-moi quelque histoire.

Z A C O R I N.

Une histoire à present ? ma foi , parlons de boire,
Ou plutôt de manger.

L E R O Y *dans sa folie.*

Agissez fans façon.

Seroit-ce votre avis , dites-moi , Prince ? . . .

Z A C O R I N *la bouche pleine.*

Non.

L E R O Y *dans sa folie.*

Qu'oubliant tous les soins que je dois à l'Empire ,
Je prise une moitié , qui comme un diable . . .

Z A C O R I N.

Pire.

L E R O Y *dans sa folie.*

Me causeroit peut-être un chagrin inouï
Vous connoissez le sexe , il est bien mauvais . . .

Z A C O R I N.

Où.

L E R O Y *dans sa folie.*

Je n'en ferai donc rien , & je veux vous en croire ,
Prince , votre conseil merite bien . . .

Z A C O R I N.

A boire.

SCENE XII.

LE ROY, RIPAILLE,
ZACORIN.

LE ROY *dans sa folie.*

Q Ue voulez - vous ?

RIPAILLE.

Seigneur , c'est un autre papier.

LE ROY *dans sa folie.*

Quoi ? quelque livre encor qu'on me veut dédier ?

RIPAILLE.

Me prendre pour auteur , sa Majesté se raille.

Quoi ! méconnoissez-vous le fidele Ripaille ,

Sire ?

LE ROY *dans sa folie.*

Ripaille soit. Que voulez-vous , voyons ?

RIPAILLE.

Vous prier de signer l'Ordonnance.

LE ROY *lisant.*

Lisons.

Que l'on paye à Ripaille en especes valables

Dix mille écus comptant. . . . Allez à tous les diables.

Comment dix mille écus seroient ainsi donnez ?

Seigneur , qu'en dites vous ?

Oüi dà , c'est pour son nez.

Ah voyez donc, c'est bien ainsi qu'on vous amboise !
Allons , tirez.

SCENE XIII.

LE R O Y , Z A C O R I N .

Z A C O R I N .

A Vous , Majesté Cocagnoise.

LE R O Y *dans sa folie.*

Oüi dà , tope.



SCENE XIV.

LE ROY, LUCELLE,
ZACORIN.

LUCELLE.

S Eigneur, je reviens sur mes pas,
Vos ordres rigoureux vont causer mon trépas.
De la triste prison où Philandre respire,
On m'interdit l'approche, & j'ose ici vous dire...

LE ROY *dans sa folie.*

Qui l'a mis en prison ?

LUCELLE.

Votre commandement.

LE ROY *dans sa folie.*

Vous êtes folle ou moi ; Pourquoi ? Quand ? Et
comment ?

LUCELLE.

Sire, je ne dis rien que de très-véritable.

ZACORIN.

Sire, il faut des prisons tirer ce pauvre Diable.

LE ROY *dans sa folie.*

Tenez voilà ma bague, allez l'en retirer,
Le Géolier la voyant vous le va délivrer.

Seigneur , que de bontez !

SCENE XV.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *ayant quitté sa bague rentre dans son bon sens.*

N'Est-ce point rêverie ?
Il me semble sortir de quelque léthargie ,
Je suis tout ébloiii de tout ce que je voi ,
Je ne puis faire un pas , tout tourne devant moi.
Hola , l'ami , dis-moi , n'as-tu point vû Lucelle ?

ZACORIN *yvre.*

Lucelle ! palsembleu vous me la donnez belle ?
Vous l'avez envoyée auprès de son Amant.

LE ROY *dans son bon sens.*

Tu te moques de moi.

ZACORIN.

Diable emporte qui ment.

LE ROY *dans son bon sens.*

Tout mon cerveau troublé par des vapeurs malignes ,

Où

Où suis-je ?

ZACORIN.

Par ma foi , vous êtes dans les vignes.

LE ROY *dans son bon sens.*

D'où peut venir cela ?

ZACORIN.

C'est que vous avez bû.

Tenez , à vos discours je l'ai d'abord connu.

Sire , allez-vous coucher , vous ne sçauriez mieux faire.

LE ROY *dans son bon sens.*

Ah , voilà pour ma noce un beau préliminaire.

Que va dire Lucelle ? Ah , Prince malheureux !

Qu'en dira l'avenir ? Qu'en diront nos neveux ?

ZACORIN.

Adieu , mon cher ami , mon cher Roy de Cocagne ,

Que dans tous vos malheurs Bacchus vous accompagne.

LE ROY *dans son bon sens.*

Comment donc ? conduis-moi.

ZACORIN.

Volontiers , je le veux.

Mais si vous m'en croyez , conduisons-nous tous deux.

Pour moi comme pour vous également je tremble ;

Du moins si nous tombons , nous tomberons ensemble.

Je suis tout-à-fait yvre , & vous yvre à demi ;

Il n'y paroitra plus , quand nous aurons dormi.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ZACORIN.

M On Maître est libre enfin, mais Lucelle ex-
travague,
Du moment qu'à son doigt elle a mis votre bague.
J'ai fait de vains efforts pour l'en pouvoir ôter,
Toujours elle s'obstine à la vouloir porter;
A la fin allarmé de son extravagance,
Je me voyois tout prêt à rompre le silence,
Lorsque prenant sa course & fuyant vers ces lieux;
Elle s'est tout à coup dérobée à mes yeux.
Philandre suit ses pas, pleure, se desespere,
Et moi je suis venu vous raconter l'affaire,
Pour voir si vous pourriez nous tirer d'embarras.

ALQUIF.

Cela me fâche un peu, je ne le cele pas,

R ij

Il faut , cher Zacorin , employer l'artifice ,
 Pour que du diamant le Roy se ressaisisse ;
 Il seroit bien plus fou que la premiere fois ,
 A l'hymen de Philandre il donneroit sa voix.
 Son amour s'éteindroit pour ne jamais renaître.
 Attens ici Luceile , elle y viendra peut-être ;
 Je vais de mon côté tâcher de la trouver ,
 J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE II.

ZACORIN *seul.*

NOtre Roy de Cocagne en ce moment sommeille ,
 Et nous pourrons fort bien avant qu'il se réveille
 Partir d'ici sans bruit. Mais non n'en faisons rien.
 Pourquoi quitter des lieux où nous sommes si bien ?
 Luceile... Ah ! la voici.



SCENE III.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE *folle.*

Voyez quelle insolence ,
 Ah ! je vous montrerai si je suis en démence ,
 Mesdames les Guenons , hé vous voilà , mon cher !
 Depuis une heure & plus je suis à vous chercher.
 Et bien donc à propos à quand notre hyménée ?
 Quelle raison en peut retarder la journée ,
 Ou plutôt le moment ? Car enfin nos amours . . .
 Mais pour en revenir à mes premiers discours ,
 J'ai donné le foïet à mes deux Gouvernantes ,
 Qui vouloient avec moi faire les insolentes ,
 Et me traitoient de folle.

ZACORIN,

Il est parbleu bon là.
 Ces Dames avoient bien affaire de cela.
 Mais quittez cette bague , elle est cause , Madame ,
 Que vous extravaguez.

LUCELLE.

Qu'as-tu fait de ta flâme ? . . .
 Objet de mes desirs. Mon amour . . .

Oh parbleu ;

Madame, finissons au plutôt tout ce jeu.

L U C E L L E.

Allons , courons , volons dans quelque Isle deserte ,
 Que ta vûë à la mienne à tous momens offerte ,
 Puisse par ses rayons répondre à cette ardeur ,
 Que des traits si charmans allument dans mon cœur .

Z A C O R I N.

Quel galimatias ! Si sa folie augmente ,
 Je crains bien qu'à la fin le diable ne me tente .
 Nous sommes ici seuls , personne ne nous voit ;
 Par ma foi laissons lui le diamant au doigt ,
 Et voyons en la suite .

L U C E L L E.

Acheve ton ouvrage ;

Amour jadis tes mains pétrirent ce visage ,
 Rens sensible son cœur .

Z A C O R I N.

Courage , Zacorin !

Il ne faut pas rester dans un si beau chemin ;
 Et sans considerer où tout ceci m'embarque . . .

(*Il veut l'embrasser.*)

SCENE IV.

LE ROY, LUCELLE, ZACORIN.

LE ROY *dans son bon sens.*

AH! je vous y prens donc.

ZACORIN.

Peste soit du Monarque,

Il vient mal à propos.

LE ROY.

Me faire un tel affront?

Quoi me vouloir planter des cornes sur le front?

Quoi sur un front royal orné du diadème?

ZACORIN.

Ce n'étoit que pour rire.

LE ROY.

Ah quelle audace extrême?

Comment m'oser trahir par telles actions?

ZACORIN.

On trahiroit son pere en ces occasions.

LE ROY.

Et vous, qui dans l'abord faisiez tant la farouche,

Vous que je destinois au plaisir de ma couche,

Vous n'auriez pas, je pense, appelé du secours.

LUCELLE.

Quel est-tu pour tenir de semblables discours?

Est-ce à toi de régler mon amour ou ma haine ?

J'aime ce Cavalier , n'en vaut-il pas la peine ?

Qui peut en murmurer ? Je suis Reine , je croi.

L E R O Y.

Pas tout-à-fait encor , mais pour moi je suis Roy,

Et quand il me plaira vous deviendrez sujette.

L U C E L L E.

Le joli Roitelet.

L E R O Y.

La plaisante Reinette.

L U C E L L E.

Oùi , vous avez beau dire & vous mettre en courroux ,

Je l'aime & je prétens en faire mon Epoux.

L E R O Y.

Elle est enforcellée ; aimer cette figure ?

Z A C O R I N.

Hélas ! c'est malgré moi , Sire , je vous assure ;

Et je voudrois pouvoir vous donner mes attraits,

Pour que vous puissiez plaire autant que je lui plais.

L E R O Y.

Ah ! vous lui plaisez donc , vieux masque de fatyre,

Et vous avez encor le front de me le dire.

Nous allons voir cela. Madame, en ce moment

Renoncez pour jamais à cette indigne amant ,

Ou bien il va périr.

L U C E L L E.

Hé bien à la bonne heure ;

Je l'aimerai toujours.

DE COCAGNE. 207

ZACORIN.

Quoi souffrir que je meure ?

Haïssiez-moi plutôt.

LUCELLE.

Ah ! ne l'espérez pas ;

Je prétens vous aimer au-delà du trépas.

Mourez & foyez sûr.

ZACORIN.

Le diable vous emporte ;

Je me passerai bien d'être aimé de la sorte.

LE ROY.

Hola , Gardes.

ZACORIN.

Seigneur, on va vous obéir.

Je vais tout employer pour me faire haïr.

Je vais lui chanter pouïlle , & je me persuade

Que vous serez content : la laïde ; la mauffade ;

La vieille , la guenon.

LUCELLE.

Que ce transport m'est doux !

Il part , je le vois bien , d'un mouvement jaloux ,

Et je t'en aime encor mille fois davantage.

ZACORIN.

Ce n'est pas un amour , parbleu c'est une rage.

LE ROY.

Puisqu'il n'avance rien , qu'on l'ôte de mes yeux.

LUCELLE.

Ah ! laissez-moi du moins recevoir ses adieux.

LE ROY
ZACORIN.

Morbleu retirez-vous. Seigneur, un mot, de grace.

LE ROY.

Non c'en est fait.

ZACORIN.

O Ciel ! que faut-il que je fasse ?

Arrachons-lui la bague, il n'est que ce moyen.

SCENE V.

LE ROY, PHILANDRE,
LUCELLE, ZACORIN.

PHILANDRE.

DAns l'état où je suis, non je n'écoute rien,
Sire, me retirant d'une prison affreuse,
Vous me rendez la vie encor plus malheureuse,
Je renonce à ma grace, & je viens en ces lieux,
Puisque je perds Lucelle, expirer à vos yeux.

LE ROY.

Que diable celui-ci vient-il encor me dire ?
Tout ce qu'il te plaira, vis, meurs, respire, expire,
Creve, si tu le veux, je le trouverai bon ;
Mais, dis-moi, qui t'a pû tirer de ta prison ?

PHILANDRE.

C'est vous-même, Seigneur.

DE COCAGNE. 209

LE ROY.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

J'en ai pour en sortir, eût d'ordre que le vôtre.

LE ROY.

Tu te moques de moi, je n'y songeai jamais ;
Mais puisque s'en est fait, sois sage désormais.

PHILANDRE.

Ah ! laissez-moi du moins m'adresser à Lucelle.
Après tant de sermens, cœur volage, infidelle,

LUCELLE.

Que me demandez-vous ? que vous ai-je promis ?
Je veux perdre le jour, si jamais je vous vis.

PHILANDRE.

Dieux, quelle cruauté ! quoi la parjure oublie,
Qu'elle doit à mon bras son honneur & sa vie !

LUCELLE.

Moi, je ne vous dois rien ; c'est à ce cher amant,
Qui va pour moi mourir dans ce même moment.

ZACORIN.

Ah la maudite bague !

LUCELLE.

En un mot je l'adore.

Ce charmant Cavalier.

PHILANDRE.

O Ciel ! qu'entens-je encore ?

Lucelle perd l'esprit, il n'en faut plus douter.

Tantôt à ses chagrins se laissant emporter,

Ses sens se sont troublez ; ma prison en est cause.

ZACORIN

Seigneur , permettez-moi de vous dire la chose.

PHILANDRE.

Je ne veux rien entendre , & dans un tel malheur

Je veux m'abandonner à toute ma douleur.

Au Roy.

C'est vous , cruel.

LE ROY.

Comment ; quel est donc ce langage ?

Je jouë ici , me semble , un plaisant personnage.

Quoi traiter de la sorte un amant couronné ?

Qui de mille vertus se trouve assaisonné.

ZACORIN.

Il faut finir ce trouble. Enfin , belle Lucelle ,

Vous vous obstinez donc à demeurer fidelle ?

Hé bien il faut mourir ; mais avant ce moment ,

Ne me refusez pas du moins ce diamant :

Il me rapellera votre charmante idée

Jusqu'au dernier soupir.

LUCELLE.

J'en suis persuadée ,

Cher amant , le voilà.

(Lui donnant le diamant.)

LE ROY.

Que veut dire ceci ?

Comment ? mon diamant ?

ZACORIN *rendant le diamant au Roi.*

Ah ! Sire le voici.

Je respire , & n'ai plus à craindre pour ma vie.

Le Roi va Dieu merci rentrer dans sa folie.

LUCELLE *dans son bon sens.*

Que vois-je ? quel objet se vient offrir à moi ?

Philandre, cher Philandre , est-ce vous que je voi ?

Helas ! d'où sortez-vous , & d'où viens-je moi-même ?

PHILANDRE.

Elle me reconnoît. Ah ma joye est extrême !

Lucelle en son bon sens, quel heureux changement !

Qui pouvoit lui causer ce triste égarement ?

ZACORIN.

La bague qu'à l'instant le Roi vient de reprendre ;

Mais ce sont des secrets qu'on sçaura vous apprendre.

PHILANDRE.

Quoi ? ne puis-je sçavoir en peu de mots ?

ZACORIN.

Hé bien ,

C'est un tour qu'a joué notre Magicien.

LE ROY *dans sa folie.*

Où suis-je ? quels transports ? c'est l'enfer qui m'appelle ;

Non , c'est la jalousie. Hé bien que me veut-elle ?

Me voilà. Quels demons par leur brulante ardeur

Me devorent?... Je sens tout l'enfer dans mon cœur.

LE ROY
PHILANDRE.

Allons trouver Alquif, il sçaura nous instruire
Comment dans tout ceci nous devons nous conduire.
Toi reste, Zacorin, pour observer le Roi.
Dans un moment d'ici nous revenons à toi.

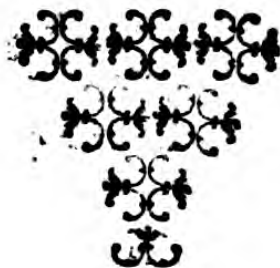
SCENE VI.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *dans sa folie.*

Où le Sceptre me pese, il faut que je le quitte,

Il traîne trop de soins, trop d'enuis à sa suite.
Où je le quitterai, tous vos efforts sont vains,
Mais je le veux du moins remettre en bonnes mains,
Choisir pour successeur un Prince débonnaire,
Sage, bienfait, prudent. Ah-voici mon affaire.



SCENE VII.

LE ROY, ZACORIN,
GUILLOT.

LE ROY.

S Eigneur, montez au Trône, & commandez ici.

GUILLOT.

Connoissez-vous Guillot pour lui parler ainsi ?

ZACORIN.

Jene m'attendois pas à ce trait de folie ;

Mais il faut l'appuyer.

LE ROY.

Allons donc, je vous prie,
Regnez, je vous remets mon Trône & mes Etats.

GUILLOT.

Vous vous gaussez de moi, je ne les prendrai pas.

ZACORIN.

Quoi ! tu peux refuser l'offre d'une Couronne ?

GUILLOT.

C'est pour se gaubeger, morgué, qu'il me la donne.

ZACORIN.

Non vrayment, c'est le sort qui décide pour toi.

Chacun dans ce Pays à son tour devient Roi,

Voilà ton tour venu.

GUILLOT.

Ça pourroit-il bien être ?

Mais dès demain possible on va m'envoyer paître.

ZACORIN.

Et quand cela seroit , que t'importe , innocent ,

Il est beau de regner, ne fust-ce qu'un instant.

GUILLOT.

Morgué ce Trône est haut , & j'en crains fort la
chûte ,

Ne me faites pas faire au moins la culebute.

ZACORIN.

Votre seule vertu vous y fait parvenir ,

Et nous mettrons nos soins à vous y maintenir.

LE ROY *ôtant sa Couronne.*

Cette Couronne est dûë à votre auguste tête.

GUILLOT.

Ah ! mon auguste tête est, Sire, toute prête ,

Morgué bouitez dessus.

LE ROY.

Prenez ce Sceptre en main.

GUILLOT.

Fort bien, me voilà donc à présent Souverain ?

ZACORIN *ôtant le Manteau du Roi.*

Quand ce Manteau Royal fera sur vos épaules.

GUILLOT.

Cette cérémonie est morgué des plus drôles ;

Jamais si plaifamment je ne fus habillé.

A quel

A quel jeu jouions nous ?

ZACORIN.

C'est au Roi dépouillé.

LE ROY.

Que parlez-vous de jeu ? vous croyez qu'on se raille ?
Montez , montez au Trône.

GUILLOT *montant sur le Trône.*

Allons vaille que vaille.

ZACORIN.

Ce Monarque est bien fou , mais je trouve aujourd'hui ,

Que le pauvre Guillot est aussi fou que lui.

LE ROY

Votre nom ?

GUILLOT.

C'est Guillot , Sire , à votre service.

LE ROY.

Que de ce nom fameux Cocagne retentisse ,
Et qu'au son de la trompe on entende crier :
Vive le Roi Guillot , vive Guillot premier.

GUILLOT *sur le Trône.*

Vous souhaitez qu'il vive, hé bien à la bonne heure.

Et moi j' tâcherai d'empêcher qu'il ne meure.

Morgué que de plaisir ! te voilà Roi , Guillot ,

Tu vas boire parguenne en tirelarigot ,

Tu dormiras trois jours si tu veux tout de suite ,

Personne n'aura rien à voir à ta conduite ,

Dès que tu parleras , comme t'as de l'esprit ,

Tout chacun s'écrira , morgué que c'est bian dit !
Droits comme des picquets campez dans ton passa-

ge,

Les Courtisans flateux viendront te rendre homma-
ge.

Les beautez de la Cour s'en vont être à ton choix.

Tu n'auras qu'à chifler & remuer les doigts ,

Tretoutes s'en viendront sans faire les retives....

Morguene que les Rois ont de prorogatives !

SCENE VIII.

LE ROY , RIPAILLE , ZACORIN ,
GUILLOT.

RIPAILLE.

S Eigneur , que m'apprens-t'on, & qu'est-ce que je
voi ?

Vous voulez nous donner un payfan pour Roi ?

D'un si bizarre choix que pouvez-vous attendre ?

GUILLOT.

Gardes, qu'on le saiffie, & qu'on me l'aille pendre.

ZACORIN.

Marchez.

RIPAILLE.

Comment ?

DE COCAGNE. 217
GUILLOT.

Oh dame ! on m'obéit ici.

Ce ne font pas des jeux d'enfans que tout ceci ;
Aprenez qu'à present je suis votre Monarque.

LE ROY.

Sire a votre pouvoir il manquoit cette marque.
Tenez , vous , mettez-lui ce diamant au doigt.

RIPAILLE.

Non , non , ne croyez pas que jamais cela soit.
Je garde cette bague , & ma main ne la donne
Qu'au Prince à qui l'Etat remettra la Couronne.

LE ROY *dans son bon sens.*

Dites moi dans ces lieux qui vous assemble tous ?
Quel dessein est le vôtre ? & que demandez-vous ?
On ne me répond point , il semble que l'on craigne.
Que fais-tu là , maraut , sur mon Trône ?

GUILLOT.

Je régne.

LE ROY.

Tu régnes , & sur qui ?

GUILLOT.

Sur les Cocagniens ,
Autrefois vos sujets , & maintenant les miens.

LE ROY.

Que tout ce que je vois m'étourdit & m'étonne !
Quoi mon Manteau royal , mon Sceptre , ma Cou-
ronne ?

Ripaille , vous plaît-il de m'éclaircir ceci ?

S ij -

Aparamment Seigneur, cela vous plaît ainsi.

LE ROY.

Ils ont perdu l'esprit. Approchez-vous, Bombance.

SCENE IX.

LE ROY, BOMBANCE,
RIPAILLE, ZACORIN,
GUILLOT.

BOMBANCE.

M On Roi, dans cet état que faut-il que je pense?
Un autre revêtu du souverain pouvoir !

LE ROY.

Ma foi je le demande, & ne le puis sçavoir.

GUILLOT.

Paix-là, Messieurs, paix-là, s'il vous plaît, qu'on
se taise,

Et qu'on me laisse ici régner tout à mon aise.

BOMBANCE.

Je voi qu'ici chacun extravague à son tour,
C'est un sort que l'on a jetté sur votre Cour.

LE ROY.

Comment un sort ?

RIPAILLE.

Seigneur , permettez-moi de dire
 Que vous m'avez paru deux fois dans le délire,
 Et que tantôt Lucelle à tous vos Courtifans
 A tenu des discours dépourvûs de bon sens.

BOMBANCE.

Il faut approfondir... Au diable la musique ;

(On entend des violons)

C'est bien prendre son tems, quand un pouvoir ma-
 gique...

GUILLOT *se reveillant en sursaut tombe du**Trône en bas , & les renverse tous.*

Place , place , voilà le Roi qui va passer.

LE ROY.

Peste soit du lourdaud qui me vient fracasser,
 Je croi que j'en ferai du moins pour une côte.

GUILLOT.

Je suis un Roi de poids, mais ce n'est pas ma faute,
 Ces maudits violons m'ont reveillé d'abord,
 Je suis fâché pourtant d'être tombé si fort.

BOMBANCE.

Qui pourra nous tirer de ce désordre extrême,
 Et donner un remede à tout ceci ?



SCENE DERNIERE.

LE ROY, BOMBANCE,
RIPAILLE, ALQUIF,
PHILANDRE, ZACORIN,
GUILLOT.

ALQUIF.

Moi-même ;

Mais il faut que le Roi renonce à son amour ,
Ou vous deviendrez tous insensés dans ce jour.

BOMBANCE.

Sire , il faut étouffer votre ardeur pour Lucelle.

LE ROY.

Bon , il n'en reste pas dans mon cœur étincelle ;
Mais que fait mon amour , s'il vous plaît , à ceci ?

ALQUIF.

Seigneur , vous en ferez dans l'instant éclairci.
Un génie amoureux de la belle Lucelle
Est devenu jaloux de votre amour pour elle ,
Et par un trait malin s'en est voulu venger ,
Appliquant tous ses soins à vous faire enrager.

LE ROY.

Mais parbleu ce génie a bien peu de cervelle ,

Quelle s'en prenoit-il à l'amant de Lucelle ?
 Mais à vous , qui vous a revelé tout cela ?

ALQUIF.

Les Enfers.

LE ROY.

Les Enfers ! C'est comme à l'Opera,
 BOMBANCE.

Vous connoissez quelqu'un dans ce Pays, sans doute ?

ALQUIF.

Oh ! ce sont des secrets où vous ne voyez goutte.
 Il suffit que je veux être de vos amis ,
 Qu'en son premier état ici tout soit remis ,
 Que l'on n'y parle plus que de réjouissance ,
 Reprenez votre bague avec votre puissance ,
 Mais pour en mieux user ; & que ces deux amans
 Trouvent dans votre Cour la fin de leurs tourmens.

RIPAILLE.

Et cette bague cy ?

ALQUIF.

C'est un autre mystere ;

Nous prendrons notre tems pour vous conter l'affaire.

*Ici on ôte à Guillot ses ornemens Royaux pour les
 remettre au Roy.*

GUILLOT.

Mais je veux régner , moi.

ALQUIF.

Tu sera plus heureux.

En vivant avec nous en Bourgeois de ces lieux.

LE ROY.

Vous y pouvez tous vivre à votre fantaisie ,
Heureux de n'avoir plus amour ni jalousie ,
Je fais tout mon plaisir d'unir ces deux amans ;
Que tout s'acorde ici pour leurs contentemens.

ZACORIN.

C'est bien parler cela , ce doux retour me gagné ,
Hé vive le Pays & le ROY DE COCAGNE.

F I N.



DIVERTISSEMENT.



DIVERTISSEMENT.

*Plusieurs Habitans de Cocagne &
plusieurs Etrangers de diverses
Nations arrivent en dansant.*

UN COCAGNIEN ET UNE COCAGNIENE.



Ue chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Dans la joye & l'abondance,
Tout comble ici nos désirs ;
Que chacun ici s'avance ,
Pour goûter mille plaisirs.

Le jour fini recommence
Dans d'agréables loisirs
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

Que l'on chante, que l'on danse
Loin de nous pleurs & soupirs ,

224 DIVERTISSEMENT.

Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

E N T R E E

de Cocagniens & de Cocagnienes.

U N C O C A N I E N .

Ici tout s'empresse à nous plaire ,
Les ris , les amours ,
Le vin la bonne chere
Y règne toujours.

La santé fait notre richesse ,
Le plaisir prévient nos souhaits ,
L'aimable jeunesse ,
Y renaît sans cesse ,
Soucis & regrets ,
N'y naissent jamais.

E N T R E E D E S E T R A N G E R S .

V A U D E V I L L E .

U N E E T R A N G E R E .

Dès long-tems nous sommes en voyage ,
Sans en voir finir le cours.

Nous cherchons par-tout un Peuple sage ,
Pour y passer d'heureux jours.
Faut-il aller en Asie , en Afrique ?

Hé lon lan là
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ;
Non pas même à l'Amérique.

UN ETRANGER.

Où trouver de la délicatesse ?
Où sert-on sans intérêts ?
Où boit-on sans tomber dans l'ivresse ?
Où ne fait-on point d'excès ?
Seroit-ce en Suisse ou bien en Allemagne ?
Hé lon lan là ,
Ce n'est pas là ,
Qu'on trouve cela ,
C'est au Pays de Cocagne.

UNE ETRANGERE.

Où l'époux est-il sans défiance ?
Et le sexe en liberté ?
Où n'a-t'on nul désir de vengeance ?
Où dit-on la vérité ?
Faut-il courir l'Italie ou l'Espagne ?
Hé lon lan là ,
Ce n'est pas là ,
Qu'on trouve cela ,
C'est au Pays de Cocagne.

226 DIVERTISSEMENT,

UN ETRANGER.

Où voit-on des beautés naturelles ,
Dont le tein soit sans apprêts ?
Où trouver des maîtresses fidelles ,
Et des amoureux discrets ?
Vers les François battons-nous la campagne ?
Hé lon lan là ,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela ,
C'est au Pays de Cocagne.

FORTUNATE.

Où trouver des filles innocentes ,
Sans finesse & sans détour ?
A quel âge en voit-on d'ignorantes
Au mystère de l'amour ?
Est-ce à quinze ans pour ne s'y pas méprendre ?
Hé lon lan là ,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela.
A notre âge il les faut prendre.

FELICINE

Jeunes cœurs , d'aimer tout vous convie
A la fleur de vos beaux ans ,
Où trouver les plaisirs de la vie ,

DIVERTISSEMENT. 227

Si ce n'est dans le Printems ?

Après l'Automne envain on les souhaite,

Hé lon lan là ,

Ce n'est pas là

Qu'on trouve cela ,

Déjà la vendange est faite.

Z A C O R I N.

Où trouver des connoisseurs habiles

Qui puissent juger de tout ?

Où trouver des critiques tranquilles

Indulgens & de bon goût ?

Est-ce sur mer ou bien en terre ferme ?

Hé lon lan là ,

Ce n'est pas là

Qu'on trouve cela ,

Le Parrrtere les renferme.

F I N.

100,000 - 100,000

PLUTUS,

COMEDIE.

Représentée en 1720.



A C T E U R S.

PLUTUS, Dieu des Richesses.

LA PAUVRETE'.

CREMILE, Laboureur.

MIRTILO, Fils de Cremile.

CARION, Valet de Cremile.

CRISIS, Amante de Mirtil.

PERINICE, Vieille Amoureuse
de Mirtil.

PARONOME, Délateur, Amou-
reux de Crisis.

ZENOPHON.

BIRRENES, Savetier.

CISTENES, pauvre Athénien.

FILINE, jeune Fille d'Athènes.

TROUPES de Laboureurs.

La Scene est auprès d'Athènes.



PLUTUS,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.



Ue l'on est malheureux de se voir né
sans bien,

Quand on a, Carion, un cœur com-
me le mien,

Un cœur franc, généreux ennemi des bassesses!
Ah! que les Dieux ont mal partagé les richesses!

T. iiij

P L U T U S ;
C A R I O N.

A qui le dites-vous ? je m'en plains tous les jours :
J'ai beau les quereller , je pense qu'ils sont sourds ,
Ou s'ils ne le font pas , c'est par pure malice
Que sous de beaux habits ils font briller le vice ,
Et sous des vieux haillons soupirer la vertu.

Par exemple voyez comme je suis vêtu.

Mais que vous manque-t'il ? La vieille Perinice

Vous fait braver du sort la barbare injustice ;

Depuis qu'elle vous aime , on la voit chaque jour

Par présens sur présens , signaler son amour.

Elle paye assez bien l'intérêt de son âge.

Le fils d'un Laboureur dans un tel équipage !

A-t'il lieu de se plaindre ? Et moi qui vous vaut bien ,

Je suis couvert de bure , & ne possède rien.

M I R T I L.

Tu n'est pas obligé dans ta basse fortune

De louer les défauts d'une vieille importune.

C A R I O N.

Hé bien , cédez-la moi , si vous en êtes las ;

Je louerai comme il faut ses grotesques appas ,

Et gagnerai fort bien mon argent auprès d'elle.

M I R T I L.

Ce qui m'afflige plus dans ma peine mortelle ,

C'est de sçavoir Crisis , l'objet de tous mes vœux ,

Reduite en un état encor plus malheureux ,

Cependant Paronome en vain la sollicite ,

Lui , qui de ses trésors tire tout son mérite ;

In sensible aux presens qu'il offre chaque jour,
 Elle prefere à tout, les soins de mon amour ;
 Autant que je le puis je soulage sa peine
 Des dons que je reçois de l'objet de ma haine.
 Mais, quelle extrémité ! Si pour la secourir,
 Je me vois tous les jours contraint de la trahir.

C A R I O N.

Cremile votre Pere, a toujours l'esperance
 Que les Dieux le mettront bien-tôt dans l'opulence,
 C'est un grand Philosophe, & quoique Laboureur,
 Il en sçait plus qu'un autre, & même qu'un Docteur.
 Il se connoît à tout, & par l'Astrologie
 Il a vû que bien-tôt il changeroit de vie.
 Sur cette confiance on-le voit tous les jours
 Du divin Apollon implorer le secours
 Au moment que je parle, il offre un sacrifice,
 Comptant fort que ce Dieu lui deviendra propice.
 Il a toute la nuit fait des songes heureux,
 A rêvé qu'il buvoit d'un vin délicieux,
 Que tous ses creanciers abandonnoient sa porte,
 Qu'il étoit rajeunî, que sa femme étoit morte.

M I R T I L.

Croire aux songes ! mon pere ! il a trop de bon sens,
 Ce foible n'appartient qu'à de petites gens.
 Appliqué dès l'enfance à la Philosophie,
 Il n'a jamais donné dans pareille folie.
 Il en a fait une autre, hélas ! pour mon malheur,
 C'est d'avoir preferé l'état de Laboureur,

Aux emplois qu'il pouvoit exercer dans l'Attique
 Il eut tenu son rang dans notre Republique.
 Né libre, il y pouvoit acquerir de grands biens ;
 Mais il en a toujours méprisé les moyens.
 Son scrupule m'a mis dans l'état déplorable
 Où je me vois réduit. Scrupule impitoyable !
 Faloit-il? ... Mais Crisis s'avance vers ces lieux ;
 La crainte & la douleur sont peintes dans ses yeux.

SCENE II.

MIRTI L , CRISIS , CARION.

CRISIS.

Mirtil, vous me voyez encor toute troublée,
 Du plus cruel revers je viens d'être accablée,
 Ma mere me prétend forcer à vous trahir,
 De ses biens Paronome a trop scû l'ébloüir ;
 Elle veut que demain les nœuds de l'hymenée
 A tout ce que je hais joignent ma destinée,
 Et qu'enfin je renonce au plaisir de vous voir.

MIRTI L.

Ah ! qu'entens-je ? Crisis, je suis au desespoir.

CRISIS.

J'ay long-tems combattu ses raisons, ses menaces,
 Mais, hélas ! regardant nos communes disgraces,

L'état où je vous vois , & l'état où je suis ;
 Considérant sur-tout que d'éternels ennuis
 Notre tendre union seroit bien-tôt suivie ,
 L'un & l'autre privez des besoins de la vie ;
 Je venois en ces lieux vous ôter tout espoir ,
 Tout-à-fait résoluë à ne vous plus revoir ;
 Mais , hélas ! je vous vois , & par votre présence
 Mes résolutions demeurent sans suite.

M I R T I L .

Auriez-vous pû former un si cruel projet ?
 Non , Crisis , non ; jamais il n'eut eû son effet ,
 C'est en vain qu'à me fuir vous seriez résoluë ,
 Sans cesse votre Amant s'offrant à votre vûë

C R I S I S .

Mais quel est votre espoir ? Car depuis tant de jours
 Que vous nous assistez par d'honnêtes secours ,
 Vous devez à présent être abimé de dettes ;
 On connoît vos moyens. Les dons que vous me faites
 Ne peuvent provenir des gains d'un Laboureur ;
 Votre pere est connu pour un homme d'honneur ,
 Mais c'est-là tout son bien . . .

C A R I O N .

Il vit dans l'esperance ,
 Et là-dessus son fils a réglé sa dépense .

C R I S I S .

Ah ! Mirtil , que je crains un funeste avenir ,
 Si malgré nos malheurs l'Amour sçait nous unir .

Crisis parle fort juste. Après tout , quand j'y pense,
Que ferez-vous tous deux plongez dans l'indigence ?
Des enfans indigens.

M I R T I L.

L'Amour y pourvoira.

C A R I O N.

Oùi , c'est bien dit , l'Amour ! il les habillera !
Et de quoi , s'il vous plaît , s'il est tout nud lui-
même ?

M I R T I L.

Ah ! ne m'accablez point dans ma douleur extrême ,
A posséder Crisis je borne tout mon bien ,
Que je sois son époux , le reste ne m'est rien ,
Débarassé des soins , du fracas de la Ville ,
Ensemble nous vivrons dans ce séjour tranquille ;
Eloignez des flatteurs , comme des envieux ,
Nous mettrons notre sort entre les mains des Dieux.

C R I S I S.

J'embrasse avec plaisir cette innocente vie ,
Que ne pourra troubler la crainte ni l'envie :
Je vais trouver ma mere , embrasser ses genoux ,
Et tout tenter enfin pour être toute à vous.



SCENE III.

MIRTI L, CARION.

CARION.

V Oilà qui va fort bien. Mais notre vieille
amante.

Fera le Diable à quatre. Ah ! jeunesse imprudente !

Je veux que dans huit jours nous nous voyons sans
pain.

L'Amour vous nourrira, mais je mourrai de faim ?

J'en ressens par avance un excès de tristesse.

Mais voici votre Pere.



SCENE IV.

PLUTUS, CREMILE,
MIRTIL, CARION.

CREMILE.

Allegresse, allegresse!

CARION.

Comment Diable ! le Dieu l'auroit-il écouté ?

CREMILE.

Mon fils

MIRTIL.

De quelle joye êtes-vous transporté ?

CREMILE.

Nos malheurs vont finir, c'est moi qui t'en assure ;
Par son divin Oracle Apollon me le jure.

CARION.

Vous sçavez qu'un Oracle est souvent ambigu,

Dites-nous promptement ce qu'il a répondu.

CREMILE.

Il faut auparavant vous dire mes demandes,

A quelle intention je faisois mes offrandes.

Ayant vû si souvent enrichir les méchans,

Et les gens vertueux la plupart indigens ;

Je demandois au Dieu , si pour faire fortune,
 Il me falloit marcher dans la route commune,
 Si je verrois changer mon malheureux état ,
 En devenant parjure , injuste , scelerat.
 Non , m'a dit Apollon , fuis tout mauvais
 exemple ,
 Et songe seulement en sortant de mon Temple ,
 A saisir le premier que tu rencontreras ,
 Ce sera par lui seul que tu t'enrichiras.
 Je suis sorti ; voilà la première personne
 Qui s'est offert à moi.

C A R I O N.

Vous nous la donnez bonne ;
 Apollon par ma foi s'est bien moqué de vous.
 Cet Aveugle pourroit . . .

M I R T I L.

Ah , Carion , tout doux ,
 Il faut l'interroger.

C A R I O N.

Hola ho , Monsieur l'homme ,
 Sans te faire prier , dis-nous comme on te nomme ?

P L U T U S.

Que vous importe ?

C A R I O N.

Ah , ah , vous faites l'insolent ,
 Parbleu , nous le sçaurons tout à l'heure ; autre-
 ment . . .

P L U T U S.

Hé, Messieurs, doucement, point tant de violence,
Je m'appelle Plutus.

C A R I O N.

Tu te moques, je pense.

P L U T U S.

Non, c'est la vérité.

C R E M I L E.

Q'entens-je ? quel bonheur ?

Aurions-nous pu prévoir une telle faveur ?

Mais d'où diantre fors - tu dans un tel équipage ?

C A R I O N.

Il sort apparemment de chez le vieux Harpage,
Cet avare vilain, l'opprobre des humains,
Qui pour épargner l'eau, ne lavoit point ses mains
Voilà ce qui le rend & si sale & si have.

P L U T U S.

Il m'a tenu long-tems enterré dans sa cave,
Mais depuis son trépas j'ai bien fait du chemin.
Son fils m'a déterré, qui m'a mené beau train,
Il m'a bien fait courir du brelan chez les belles,
Je ne suis pas pourtant resté long-tems chez elles.
Un petit Maître escroc de leurs mains m'a tiré,
Ensuite son valet de moi s'est emparé,
Mais du vol aussi-tôt la Justice éclaircie,
Du fripon & de moi s'est prudemment saisie ;
Et suivant la coutume en telle occasion,
M'a ferré dans son Greffe & le drôle en prison.
C'est-là

C'est-là que j'ai repris une nouvelle crasse,
 Ah, le maudit séjour ! la Justice est tenace,
 Elle ne lâche pas si-tôt ce qu'elle tient.
 On ne sort pas du Greffe ainsi que l'on y vient.
 J'en suis sorti pourtant ; mais on voit à ma mine,
 Qu'elle m'a fait passer un peu par l'étamine,
 Elle ne m'a laissé que la peau sur les os.

C R E M I L E.

Tu ne souffriras pas avec nous tant de maux.

P L U T U S.

N'êtes-vous pas aussi de ces gens de finances,
 Qui m'allez employer à de folles dépenses ?

C R E M I L E.

Nous sommes Laboureurs qui connoissons ton prix,
 Nos pénibles travaux nous l'ont assez appris,
 D'ailleurs honnêtes gens.

P L U T U S.

Je n'en fais point de doute,
 Puisqu'en cet heureux jour Apollon vous écoute.

C R E M I L E.

Nous voulons faire plus. Pour déciller tes yeux,
 Nous allons implorer la puissance des Dieux.

P L U T U S.

Que j'aurois de plaisir de recouvrer la vûe !
 Je me garderois bien de faire de bévûe.
 Je fuyrois Délateurs, Usuriers, Partisans,
 Et je ne verrois plus que des honnetes gens,
 Car je n'en ai point vû depuis long-tems.

PLUTUS,
CARION.

Sans doute

Que tu n'en a point vu, puisque tu ne vois goutte,
Et nous, qui voyons clair, c'est difficilement
Que nous pouvons en faire un vrai discernement.

CREMILE.

Allons trouver le Dieu qui répand la lumière,
Que son divin secours fasse ouvrir ta paupière.

PLUTUS.

Mais tous les autres Dieux en vont être jaloux.
De Jupiter sur tout je crains fort le courroux.
Le cruel autrefois me frapa de la foudre,
A lui déplaire encor je ne puis me résoudre.
Je crains . . .

CREMILE.

Ta crainte est vaine, il faut la surmonter.
Tu peux, quand tu voudras, autant que Jupiter.

CARION.

Et même beaucoup plus.

PLUTUS.

Faites-le moi connoître,
Serois-je plus puissant que je ne croyois l'être ?

MIRTIL.

Jupiter régné au Ciel, tu régnes ici bas.

PLUTUS.

Montrez-moi donc comment, car je ne crois pas.

MIRTIL.

Les vœux qu'à Jupiter chaque jour on adresse

N'ont que toi pour objet. N'est-ce pas ta richesse ,
 Qui de tous les mortels allume les désirs ?
 Et que l'on peut nommer la source des plaisirs ?
 Pour l'avoir , on employe & la force & la feinte.

C A R I O N.

Tout le monde ne peut aller jusqu'à Corinthe.
 D'où vient dit-on cela ? C'est que dans ce Pays ,
 Les plaisirs amoureux y sont à trop haut prix ;
 Les Dames immolant le mérite aux richesses ,
 Pour les seuls Financiers réservent leurs caresses.
 Et jamais sans Plutus , on n'y peut être admis.

C R E M I L E.

Laissons-là le beau sexe , & parlons des amis.
 N'est-ce pas tous les jours Plutus qui les achète.

P L U T U S.

J'achètes des amis , Ah la plaisante emplette !
 Les vend-on cher ?

C A R I O N.

Sans doute , & preuve de cela ,
 Les pauvres n'en ont point.

P L U T U S.

Vous m'en contez bien là.
 Les riches en ont-ils ?

C A R I O N.

Ma foi pas davantage ;
 Mais des flatteurs gagez en font le personnage.

Enfin pour revenir à ton juste pouvoir ,
Chacun ne vaut qu'autant que tu le fais valoir.

M I R T I L .

C'est toi qui sçait donner aux plus sots du mérite,
Et qui fais que Laïs aime le laid Thersite ?

C R E M I L E .

Toi qui sous la couleur d'un zèle spécieux,
Divises si souvent les Prêtres de nos Dieux ?

C A R I O N .

Toi , qui fais qu'en ces lieux chacun se défennuie ,
Et sans toi voudroit-on jouer la Comédie ?

P L U T U S .

Se peut-il qu'aujourd'hui j'occupe tant de gens ?
Je n'aurois jamais crû mes attributs si grands ;
Mais vous me forceriez à la fin de vous croire.

C A R I O N .

On se lasse de tout. D'ambition , de gloire ,
Des vins les plus exquis , des plus favoureux mets ;
De la plus belle femme ; & de l'argent. Jamais.

P L U T U S .

Je me rends , vous fixez mon ame irrésoluë ,
Allons , employons tout pour recouvrer la vôtre.
Jupiter de son foudre en vain voudra s'armer

Sçachant ce que je sçais , il ne peut m'allarmer ,
 Je veux de mes conseils aider votre entreprise.
 Au Temple d'Esculape il faut qu'on me conduise.
 Il ne refuse rien à son pere Apollon ,
 Vous pourrez demander toutes choses en son nom.

C R E M I L E.

Nous ferons ce qu'il faut, ne t'en met point en
 .. peine ,
 Toi , mon fils , cependant va chercher dans la
 plaine ,
 Ce que tu trouveras de pauvres Laboureurs ,
 Qu'ils viennent de mon sort partager les douceurs.
 Je serois peu sensible aux biens qu'un Dieu m'en-
 voye ,
 Si mes chers compagnons n'en ressentoient la joye.



S C E N E V.

P L U T U S , C R E M I L E , C A R I O N .

P L U T U S .

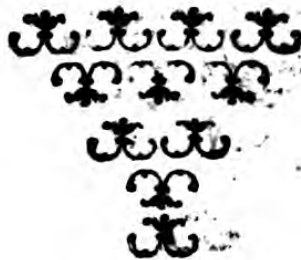
J'Approuve ton bon cœur. Ah ! quel plaisir pour
moi ,
De tomber dans les mains d'un homme tel que toi.

C A R I O N .

Egalement ma foi , notre ame en est ravie :
Nous , qui loin des plaisirs avons passé la vie ,
Nous les goûterons mieux en étant affamez ,
Que ceux qui dès l'enfance y sont accoutumez .

C R E M I L E .

Ne perdons point de tems. Déjà la nuit s'avance ,
Au Temple d Esculape allons en diligence .



SCENE VI.

PLUTUS, LA PAUVRETE',
CREMILE, CARION,

LA PAUVRETE'.

Arrêtez, arrêtez, ô Mortels insensés !
Quoi ? de votre malheur vous vous réjouissez ?

CARION.

Quelle femme est-cela ?

CREMILE.

L'on connoit à sa mine

Quelle ne quitte pas une bonne cuisine.
Elle me fait pitié ; ses regards languissans.....

CARION.

Oùï, mais pourquoi venir insulter les passans ?

LA PAUVRETE'.

Je fais la pauvreté.

CARION.

Le diable vous emporte.

Gardez-vous d'approcher le pas de notre porte.

LA PAUVRETE'.

Comment, Hommes ingrats, après tout mes biens
faits ?

CARION.

Ma foi, de votre part je n'en reçus jamais.

LA PAUVRETE'

A Carion.

Et qui t'a donc donné cette santé robuste ?

A Cremile.

A toi, cette franchise, & cette ame si juste,
Que Plutus va corrompre au milieu des plaisirs,
N'allumant dans vos cœurs que d'infames désirs.

CARION.

Vos beaux raisonnemens ne me toucherons guère.
Vous m'avez jusqu'ici fait si mauvaise chere,
Que je ne veux plus faire ordinaire avec vous.

LA PAUVRETE'.

As-tu lieu de t'en plaindre, & d'en être en courroux ?

Ces jeûnes si fréquens, cette frugale chere,
C'est ce qui t'a donné cette taille légère,
Cette vivacité du corps & de l'esprit.

CARION.

Et cette grande soif, & ce grand appetit.

LA PAUVRETE'.

Est-ce un mauvais présent ?

CARION.

Non dà, je le veux croire,
Lorsque l'on a de quoi bien manger & bien boire.

LA PAUVRETE'.

Considere, insensé, les mignons de Plutus.

Il

Ils sont tous la plupart gouteux , pesans , ven-
 trus ;
 Rien ne leur fait plaisir pour en vouloir trop pren-
 dre ;
 Ils n'ont point d'appetit ne daignant pas l'atten-
 dre ,
 Ils mangent pour le jour & pour le lendemain.

PLUTUS.

Fort bien , & tes mignons à toi meurent de faim.
 Ils ont l'air pour couvert , & pour couche la
 terre ,
 La paille est leur duvet , leur chevet une pierre.
 A peine le sommeil a-t-il fermé leurs yeux ,
 Qu'il les ensevelit dans des songes affreux.
 A ces noires vapeurs qui la nuit les possèdent ,
 Les tristes soins du jour dès le matin succèdent.
 Ils sont à leur chevet à leur crier : Debout ;
 Se levent-ils , ces soins les poursuivent par tout.
 Ils vont de porte en porte exposer leur misère
 A des cœurs de rocher qu'elle ne touche guère.
 Quelle vie est-ce là ?

LA PAUVRETE'.

Celle des fainéans.

PLUTUS.

Je ne veux point parler de ces sortes de gens ,
 Ils méritent leur sort , se rendant inutiles.
 Je vous parle de ceux qui se rendant habiles ,

Du travail de leurs mains fondent leur revenu,
 Et sans manquer de rien n'ont rien de superflu.
 Mais je t'en parle en vain. Il faut que je m'a-
 dresse

A ce Vieillard connu par tout par sa sagesse,
 Présent, qu'en sa misère il a reçu de moi,
 Pourra-t-il me quitter sans chagrin ?

C R E M I L E.

Oùi, ma foi.

La sagesse avec l'or est-elle incompatible ?
 Les posséder ensemble, est-ce chose impossi-
 ble ?

Au contraire Plutus me va faire exercer
 Une sagesse utile ; & je vais commencer
 Par donner aux vertus leur juste récompense,
 Et je n'en avois pas avec toi la puissance.

C A R I O N.

Mon Maître a bien raison ; car dans tous mes tra-
 vaux,
 Il ne m'a jamais pû payer ce que je vauz.

C R E M I L E.

Je promets deormais...

L A P A U V R E T E'.

Ah ! malgré tes promesses,
 Je te veux bien-tôt voir ébloüi des richesses,
 Comme tous tes pareils, devenir orgueil-
 leux,

arrogant , inhumain.

C R E M I L E.

M'en préservent les Dieux.

C A R I O N.

Madame Pauvreté , vous n'êtes qu'une bête,
Et vos discours ne font que nous rompre la tête.
Retirez-vous d'ici , vous n'êtes bonne à rien ,
Qu'à faire bien du mal.

L A P A U V R E T É.

Je ne fais que du bien.

C'est moi qui vous nourrit , c'est moi qui vous
habille ,

Je suis mere des Arts , l'Industrie est ma
fille ;

C'est-elle qui bâtit ces superbes Palais ;
Sans moi les Potentats se verroient sans Su-
jets.

Car enfin si chacun vivoit dans l'opulence ,
Si tout le monde avoit du bien en abondance ,
Qui voudroit obéir ? Qui voudroit travailler ?

C A R I O N.

Oh ! pour le coup finis , c'est assez babiller ;
Laisse-nous promptement aller à notre affaire ,
Et va-t-en , si tu veux , prôner ailleurs mi-
sere.

259

PLUTUS,
LA PAUVRETE'.

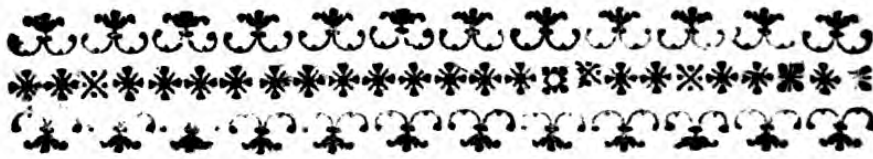
Vous me rappellerez peut-être quelque jour.

CARION..

Va t'en au Diable, va, fuis loin, fuis sans
retour.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

MIRTIÉ, TROUPE
de Laboueurs.

MIRTIÉ.

Allez, chers Compagnons, courez tous avec
zele

Porter à vos enfans cette bonne nouvelle.

Plutus va desormais être de nos amis,

Si-tôt que nous aurons les biens qu'il a promis :

Nous les partagerons ensemble comme freres,

Comme nous avons fait autrefois nos miseres.



SCENE II.

MIRTI L *seul.*

MAis nos gens tardent bien , que veut dire
ceci ?

Cette lenteur commence à me mettre en souci ,
Je ne vois Carion, ni Plutus, ni mon Pere ;
Au Temple ils ont passé toute la nuit entiere ,
Et nous voici bien-tôt à la moitié du jour.
Ils devroient dès long-tems être ici de retour.
Mais voici Carion.



SCENE III.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

HE' bien, votre priere...

CARION.

Tout est fait, & Plutus voit enfin la lumiere.

MIRTIL.

Il voit clair! depuis quand?

CARION.

Depuis hier au soir.

MIRTIL.

Et pourquoi donc si tard me le faire sçavoir?

CARION.

C'est qu'à notre sortie on mettoit trop d'obstacle;
D'ailleurs nous voulions voir la suite du miracle.
Si-tôt qu'il a vû clair, pour coups d'essais premiers

Il a fait rendre gorge à quatre Sous-Fermiers,
Pour enrichir un Peintre, & deux sçavans Poëtes;
Un cadet de Paphos, & deux sages Grisettes,
Dont l'honneur pourchassé ne tenoit presque à rien,
Un quart d'heure plus tard, ç'en étoit fait,

PLUTUS,
MIRTIL.

Fort bien.

CARION.

Vrayment il promet bien de faire d'autres choses ;
Et dans peu l'on verra bien des métamorphoses ;
S'il tient ce qu'il promet , bien-tôt les Officiers
Préteront de l'argent peut-être aux Usuriers.

MIRTIL.

S'il enrichit les gens qui font de la dépence ,
C'est le moyen de voir revenir l'abondance ,
Et tous les Arts fleurir. Mais conte-moi comment
On a guéri ce Dieu de son aveuglement.

CARION.

Au Temple votre Pere entouré de Guirlandes ;
A peine a sur l'Autel présenté ses offrandes ,
Qu'un horrible serpent d'une énorme grosseur
Est venu nous remplir d'une sainte terreur.
Il approche rempant d'un air grave & suprême,
Qui découvre qu'il est Esculape lui-même.
Il embrasse Plutus , & d'un doux sifflement
Lui fait , en Dieu civil , son petit compliment.
Puis lui léchant les yeux de sa langue divine ,
Les decille , les ouvre , enfin les illumine ,
Et les rends dans l'instant brillans comme les
miens.

Le Temple retentit des voix des Citoyens.
A ce nouveau miracle un chacun s'intéresse ,
Nous entendons des cris de joye & de tristesse ;

Les vœux & les soupirs se trouvent partagez ;
 Les bons sont réjouis , les mechans affligez.
 De divers mouvemens se sentant l'ame atteinte ,
 Le pauvre a de l'espoir , le riche de la crainte.
 Mais nos flateurs alors surpris , déconcertez ,
 Dans cet événement se trouvent déroutez ;
 Ils sont embarassez où porter la loüange ,
 Et leur fausse amitié craint de prendre le change.
 Ils restent attentifs au milieu des clameurs ,
 Ne sçachant où Plutus répandra ses faveurs.
 Tout se déclare enfin ; ce Dieu les détermine ,
 Des quatre Sous-Fermiers prononçant la ruine.
 Les lâches , les ingrats , ne se souvenant plus
 Des biens qu'ils en ont dit, & ce qu'ils en ont reçûs,
 Insultent à leur sort ; & courant aux Poëtes ,
 Vont encenser leurs noms de riches épithetes ;
 Du Cadet de Paphos ils vantent la valeur ,
 Du Peintre le grand art , des Grifettes l'honneur.
 Que vous dirai-je enfin ? Ils font tout le contraire
 De ce qu'une heure avant on leur avoit vû faire.

M I R T I L.

Mon Pere vient ? Qu'a t'il ! il paroît inquiet.

C A R I O N.

Il me semble pourtant qu'il n'en a pas sujet.



S C E N E I V.

CREMILE , MIRTIL , CARION.

C R E M I L E.

AH ! que je suis la Tê de la foule importune
 De ces amis nouveau qu'enfante la fortune.
 J'ai cru devenir sourd de tous leurs complimens,
 Ils m'ont estropié de leurs embrassemens.
 Ceux qui me méprisoient au tems de ma misere,
 Viennent m'offrir leur bien , quand je n'en ai que
 faire.

On me trouve à présent ce que je n'avois pas ;
 Les Auteurs , du bon goût ; les Belles , des appas
 Mais de tous ces flateurs le soin est inutile ,
 Je sçais qu'avec mon or je suis toujours Cremile.

M I R T I L.

Mais où Plutus est-il ?

C L E M I L E.

Sortant de ma maison ;

Où ses mains ont versé des trésors à foison,
 Dans Athenes il est allé faire sa ronde ,
 Et veut qu'ici pour lui j'écoute tout le monde.
 Plaintes , remercimens vont s'adresser à moi.

M I R T I L.

Il vous a chargé là d'ua très-penible emploi.

C O M E D I E. 257
C R E M I L E.

Il faut que vous m'aidez tous deux dans ces affaires
Et que vous me donniez les avis necessaires

M I R T I L.

Mon Pere, permettez en cet heureux moment
Que Crisis prenne part à mon contentement,
Vous sçavez dès long-tems l'amour que j'ai pour
elle.

C R E M I L E.

Oùi, mon Fils, & j'approuve une flâme si belle,
Amenez-la chez moi, que Plutus dans ce jour
Par un heureux hymen couronne votre amour.

C A R I O N.

Ah ! que vois-je ? Voici votre vieille amoureuse.

M I R T I L.

Fuyons.

C A R I O N.

Elle vous voit.

M I R T I L.

O rencontre fâcheuse !



SCENE V.

CREMILE, MIRTIU,
PERINICE, CARION.

PERINICE.

JE vous trouve à la fin, mon cher; depuis deux
jours

Je vous attends en vain avec les amours;
Votre absence m'a fait passer deux nuits entières,
Sans pouvoir un moment abaisser les paupieres.
Ne me trouvez-vous pas changée?

CARION.

Horriblement.

Vos cheveux sont blanchis; & furieusement
Ces deux nuits sur vos traits ont fait bien du ra-
vage;

Je crois que vous étiez belle en votre jeune âge?

PERINICE.

D'accord; mais je n'avois que des attraits naissans,
Ils se sont bien formez.

CARION.

Ils ont eu le tems.

PERINICE.

Vous ne me dites rien, Mirtiu?

MIRTI L.

Que puis-je dire?

Hélas?

PERINICE.

Le pauvre enfant ! je pense qu'il soupire ?
Mais ce soupir au moins part-il du fond du cœur ?

CARION.

Où je vous en répons , & c'est avec douleur
Qu'il se voit obligé par une antiphatie ,
A renoncer , à vous & pour toute sa vie.

PERINICE.

A renoncer à moi ! comment donc effronté? . . .

MIRTI L.

Ne le querelez point , il dit la verité.

PERINICE.

Il dit la verité ! Le traître , le parjure ,
Approuver de sang froid une pareille injure ?
L'aurai je pû prévoir ? après m'avoir cent fois
Juré qu'il m'aimeroit autant que je vivrois.

CARION.

C'est qu'il ne croyoit pas , vous voyant surannée ,
Que vous pourriez aller jusqu'au bout de l'année.
Sur votre âge il avoit hazardé ses sermens ;
Pourquoi vous aviser de vivre si long-tems ?
Que n'êtes-vous parti à la chute des feuilles ?

PERINICE.

Amant ingrat , c'est donc ainsi que tu m'accuilles

Après avoir placé mon espoir sur ton cœur ,
Te l'avoir acheté de la plus vive ardeur ,
T'avoir comblé de biens par-de-là ton attente ?

C A R I O N .

Ses assiduez en ont payé la rente.
Il veut vous rendre tout. Cherchez quelqu'autre
amant.

Mais vous n'entrouverez que difficilement ;
Ils ne se donneront qu'à haut prix.

P E R I N I C E .

Ah ! Cremile,
Dont je m'applaudissois de devenir la fille....

C R E M I L E .

Vous, ma fille ? Hé si donc malgré mes cheveux
gris ,

Je crois qu'on me prendroit encor pour votre fils ;
En mariant Mirtil , le bonheur que j'espère ,
Est de voir ses enfans m'appeller leur grand Pere ,
Et votre âge ne peut me procurer ce bien.
Cessez de m'en parler, car il n'en fera rien.

P E R I N I C E .

Comment le pere aussi m'outrage & m'assassine ?
Ah ! j'atteste Venus...

C A R I O N .

Attestez Proserpine,
Aussi bien vous irez la voir dans peu de jours ,
Et ne nous parlez plus de vos folles amours.
Songez à vous guerir d'une erreur ridicule.

C R E M I L E.

Mais sur tous vos presens comme j'ai du scrupule,
 Je veux qu'à s'acquitter mon fils soit diligent,
 Et même qu'il vous rende au double votre argent.

P E R I N I C E.

Qu'en ai-je affaire, hélas ! quand je perds ce que
 j'aime ?

C A R I O N.

En moi, vous auriez pû prendre un autre lui-même.

J'étois à vendre hier. Mais ma foi dans ce jour,
 Je veux me voyant riche, acheter à mon tour,
 Et choisir, qui plus est.

P E R I N I C E.

Ils sont fous, que je pense,
 D'où vous est donc venu à tous cette opulence ?

C A R I O N.

Et ne sçavez-vous pas que Plutus est à nous,
 Et même qu'il voit clair ; d'où diable venez-vous ?

P E R I N I C E.

Comment, Plutus voit clair ? il est à vous ?

C A R I O N.

Sans doute.

P E R I N I C E.

Et c'est donc pour cela qu'on me fait banqueroute ?
 Mais je conserve encor un écrit de ta main,
 Et je te ferai bien reconnoître ton seing,
 Je vais faire assembler nos Juges équitables,

Le beau sexe toujours les trouva favorables ;
 Mais si Plutus plus fort sçait renverser leurs Loix,
 Je m'en vais l'aveugler une seconde fois.

SCENE VI.

CREMILE, MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

TE croyois d'aujourd'hui ne me défaire d'elle,
 Courons en diligence où mon amour m'appelle.

CREMILE.

Allez, mon fils, allez, ne perdez point de tems,
 Amenez moi Crisis au plutôt, je l'attens.
 Toi, mon cher Carion, demeure avec ton Maître.
 Aide-moi... Mais déjà je vois quelqu'un paroitre



SCENE.

SCENE VII.

CREMILE, PARONOME,
CARION.

PARONOME.

Comment, morbleu, Plutus se moque-t'il des gens ?

Me ravir tout d'un coup quinze cent mille francs ?

CREMILE.

Carion, je me trompe, où je connois cet homme ?

CARION.

Je le connois aussi, c'est le fier Paronome,
Jadis mon camarade, un esclave affranchi,
Aux dépens du public en deux ans enrichi ;
Le voilà bien puni, lui qui dans l'opulence
Eclabouffoit le peuple avec tant d'arrogance.

CREMILE.

Dis-moi, n'étoit-il pas le rival de mon fils ?

CARION.

Oùi, c'est lui, qui vouloit nous enlever Crisis,
Qui croyoit la tenter par de vaines promesses,
Exposant à ses yeux l'éclat de ses richesses.

PARONOME.

Dans l'état où je suis je ne me connois plus,

Hé ! l'ami , sçais-tu point où loge ce Plutus ?

C A R I O N .

Il est bien Dieu pour vous & moi , Monsieur , je
penſe.

P A R O N O M E .

Oſes-tu bien répondre avec tant d'insolence ,
Et ſçavoir qui je ſuis ?

C R E M I L E .

Vous êtes un pié plat

Que Plutus a remis dans ſon premier état.

P A R O N O M E .

Quoi ? traiter de la ſorte un homme qui ſ'appli-
que

A maintenir les loix de votre République ?

C R E M I L E .

Parbleu la République a bien beſoin de toi
Pour maintenir ſes loix. Quel étoit ton emploi ?

P A R O N O M E .

J'accuſois les méchans.

C R E M I L E .

Et t'oubliais toi-même ?

P A R O N O M E .

J'ai ruiné Cléon , Agathos , Bleftidème ;
Leurs tréſors mal acquis n'ont été découverts
Que par moi leur ami.

C R E M I L E .

Pour en avoir le tiers ?

Où a connu ton cœur en les faiſant ſonnoître

Si la trahison plaît , on déteste le traître.
Aussi dans ton malheur aucun ne te plaindra ,
Et de ton desespoir tout le monde rira ,

PARONOME.

Quoi ! me voir insulter par gens de cette espece ?

CREMILE.

Invente , si tu peux , quelque tour de souplesse ,
Cherche pour t'enrichir quelque nouvel emploi ;
Mais Plutus voit trop clair pour retourner à toi.

CARION.

C'est maintenant chez nous qu'il vient de se ré-
pandre ,
Nous n'avons désormais qu'à nous baisser & pren-
dre.

PARONOME.

Comment ! Plutus auroit enrichi Carion ?
Qu'il m'est doux de trouver dans mon affliction
Un ami si loyal , si généreux !

CARION.

Le traître !

PARONOME.

Te souviens-tu du tems que servant même Maître ?

CARION.

De quoi t'avise-tu de me le rappeler ?

Tu l'avois oublié.

PARONOME.

Loin de me consoler ,
Mon ami Carion me fait ici bravade ,

Y ij

Lui qui fut autrefois , mon plus cher camarade.

C A R I O N.

Je le fus , il est vrai ; mais m'as-tu méconnu.

Lorsque dans l'opulence on te vit parvenu ?

Tu m'as traité de fou , tu m'as fermé ta porte.

P A R O N O M E.

Je t'ai toujours aimé dans le fond.

C A R I O N.

Que m'importe ?

Si dans l'occasion tu ne l'as pas fait voir.

A présent que Plutus a comblé mon espoir ,

Suivant les mouvemens d'une ame interressée ,

Tu me viens rappeler notre amitié passée.

Attens à devenir aussi riche que moi ,

Ou bien que je devienne aussi pauvre que toi.

Quoique l'on puisse dire , & quoique l'on affecte ,

Trop d'inégalité rend l'amitié suspecte.

Il faut pour être amis , se voir égaux en bien ,

Etre riche tous deux ou tous deux n'avoir rien.

P A R O N O M E.

Et comment se prouver une amitié sincère ,

Si du secours de l'un l'autre n'a point affaire ;

Ou si tous deux réduits à la nécessité ,

L'ami de son ami ne peut être assisté ?

C A R I O N.

Il faut attendre alors un coup de la fortune ,

Et dans l'occasion se la rendre commune.

Au tems qu'elle a sur toi répandu ses faveurs ,

Si tu m'en avois fait partager les douceurs ?
 A présent qu'elle tourne & qu'elle t'abandonne,
 Je te prodiguerois les biens qu'elle me donne.
 Mais ils sont réservés pour des cœurs moins in-
 grats,

Qui du moins me plaignoient, ne me soulageant pas.
 Ainsi que des bienfaits, des mépris on s'acquitte,
 A m'en bien acquitter ta personne m'excite,
 J'en ai reçu de toi, ton cœur m'en accabla ;
 C'est une dette aisée à payer ; reçois-là.

P A R O N O M E.

Quoi ! m'entendre traiter ainsi par un esclave !
 Et voir qu'avec mépris à son tour il me brave ?
 Bien plus, perdre à jamais l'objet de mon amour,
 Que ma richesse alloit m'acquérir en ce jour ?

C A R I O N.

Crisis ne craindra plus ta poursuite importune,
 Quand Mirtil a pour lui l'Amour & la Fortune.

P A R O N O M E.

Ah ! je suis enragé. Mais j'ai bien moins d'ennui
 De mon propre malheur, que du bonheur d'autrui.
 Allons chercher Plutus, s'il ne veut pas m'entendre,
 Réduit au desespoir je n'ai plus qu'à me pendre.

C A R I O N

Ce sera le plus court.

C R E M I L E.

Laisse-le, Carion,

268 PLUTUS;

Et ne l'insulte point dans son affliction.
Du traître cependant on connoit la malice ;
Il pourroit contre nous seconder Perinice ;
Mais pour les prévenir , entrons dans le logis ,
Et donnons ordre à tout pour l'Hymen de mon fils.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

CREMILE, CARION.

CARION.

MA foi c'est trop compter, prenons un peu d'ha-
leine :

Nous n'aurions pas fini de toute la semaine.

songeons à dépenser, le tems est précieux.

Nous n'avons jusqu'ici contenté que nos yeux ;

Je me lasse, & la vûë enfin se rassasie,

Si d'autres sens encor ne font de la partie.

CREMILE.

Plutus ne venant point, nous ne sçaurions quitter.

CARION.

Mais il faudroit du moins un peu nous ajuster.

Si pauvrement vêtus, c'est en vain qu'on raisonne,

Dans un tel équipage on n'impose à personne.

On passe pour des fots avec beaucoup d'esprit,

Tandis qu'un fat pour lui fait parler son habit.

SCENE II.

CREMILE , ZENOPHON ,
CARION.

ZENOPHON.

F Neignez-moi Plutus , que je lui rende grace ?
Par lui mon triste sort vient de changer de face ,
Il me vient d'enrichir.

CREMILE.

N'est-ce pas Zenophon ?
Dans toutes nos Citez connu pour un fripon ?
Où c'est lui. Quoi ! Plutus t'a mis dans l'opulence ;
Et loin de te punir , ce Dieu te recompense ?

ZENOPHON.

Ne le condamnez point , il sçait bien ce qu'il fait.]

CARION.

N'est-tu pas un fripon ?

ZENOPHON.

Je le fus en effet.

Mais Plutus a connu qu'à ma seule misere ,
On devoit imputer tout ce qu'on m'a vû faire.

CARION.

Ne cherche point d'excuses.

ZENOPHON.

Ah ! si vous m'écoutez ,

Vous même vous pourrez approuver ses bontez.
Je suis arrivé nud sur cette masse immense ,
Que cent peuples divers tenoient e leur puissance.
L'âge où ne connoissant ni les biens ni les maux ,
L'homme est fort au delous des moindres animaux,
Je ne le compte point ; & je passe à cet âge
Où la raison des sens sçait maîtriser l'usage.
Lorsque je l'eus atteint , je sentis mon malheur ,
Je vis que chaque terre avoit son possesseur ,
Que tous mes devanciers ayant fait leur partage ,
A leurs seuls descendans laissoient leur heritage.
Je quitterai mon Pays, en accusant les Dieux
De n'avoir pas rendu tout égal dans ces lieux
Je fus long-tems errant sur la terre & sur l'onde ,
Et trouvai même chose aux quatre coins du Monde
Tout étoit occupé dans ce vaste Univers.
Les montagnes , les bois , les plus affreux déserts ,
Pour être inhabitez ne manquoient point de maitre.
C'est en vain qu'à mon tour j'aurois prétendu l'être.
Je rencontrais par tout de rigoureuses Loix ,
Qui des peres aux fils perpetuoient les droits.
Que faire ? Il falloit vivre ou mourir de misere.
Mourir est un parti que l'on ne choisit guere.
Je choisiss donc celui d'aller contre ces Loix
Que des gens au dessus dictèrent autrefois
Et pour y parvenir j'usay de l'industrie ,

Que les gens scrupuleux appellent fourberie ,
 Je sçûs duper les sots , & leur ravir les biens ,
 Que leurs ayeux , peut-être , avoient ravis aux
 miens.

CREMILE.

Fort bien, c'étoit donc là votre Philosophie ?
 Elle est assez nouvelle.

CARION.

Et pourtant bien suivie ,
 Mais souvent on se trompe aux argumens qu'on fait
 Et la conclusion mène droit au gibet.

CREMILE.

Il falloit demander bien-plûtôt que de prendre.

ZENOPHON.

A la pitié des gens j'aurois eû beau m'attendre.

CREMILE.

Il falloit travailler , exercer tes talens.
 Il est tant d'arts divers , de métiers differens.

ZENOPHON.

Exercer mes talens ? Est-ce donc sans finance
 Que votre Republique en donne la licence ?
 Ma foi , l'on a beau dire , on ne fait rien de rien ,
 Qu'à ce subtil métier que je faisois si bien.
 On l'exerce sans frais , soi même on s'autorise.

CARION.

Oùï , l'on n'a pas besoin d'acheter de maîtrise,
 Il en coûte pourtant des craintes , des remords ,
 Et l'esprit fait courir de grands risques au corps.

Cette profession sans cesse poursuivie. . . .

CREMILE.

Et l'honneur que l'on doit cherir plus que la vie.
Le comptois-tu pour rien ?

CARION.

Il le laissoit à part.

Etant pour en avoir aussi venu trop tard.

Déjà ses devanciers en avoient fait partage,

Il n'a pas envié beaucoup cet heritage.

CREMILE.

Mais ces biens dont Plutus vient de vous enrichir,

Si quelqu'un à present venoit vous les ravir,

Comment le pourriez-vous supporter ?

ZENOPHON.

Je confesse

Que j'en ressentirois une extrême tristesse

J'en mourrois de douleur.

CREMILE.

Et pourquoi donc, méchant,

Faire aux autres un mal que tu conçois si grand ?

Car dans les mouvemens où l'amour propre en-
traîne,

Le plaisir d'acquérir n'égale pas la peine

Que l'on a, quand on pert.

ZENOPHON.

D'accord. Mais confessons

Qu'il faut avoir du bien pour goûter vos raisons.

Maintenant que je suis possesseur d'une somme,

Z ij

Avec laquelle il est aisé d'être honnête homme,
 Je vais l'être, & montrer que la nécessité
 A tout ce que j'ai fait m'a jusqu'ici porté.
 Bien plus je vais aider de toute ma puissance
 Ceux que je connoitrai dans l'extrême indigence,
 Sçachant que le besoin ne connoit point de Loi,
 Je veux les empêcher de faire comme moi ;
 Et d'une indigne vie effaçant la mémoire,
 Je prétens que Plutus en ait toute la gloire.
 En m'arrachant au vice, il en a beaucoup plus
 Que s'il recompensoit les plus rares vertus.

SCENE III.

CREMILE , CARION.

CREMILE.

Selon ses interêts toujours on argumente.
 Cet homme ayant des biens au delà son attente ;
 Va trouver desormais des raisons pour prouver
 La justice des Loix à les lui conserver,
 Mais que nous veut cet autre ?



SCENE IV.

CREMILE , CARION ;
BIRRENES.

CARION.

HE ! c'est Maître Birenes ;
Ce gaillard Savetier si connu dans Athenes ?

CREMILE.

Je l'ay vû jusqu'ici , content d'un petit gain ,
S'embarasser fort peu des soins du lendemain.
Mais qu'a-t'il aujourd'hui ? je pense qu'il soupire.

BIRRENES.

Helas ! mes chers amis , il n'est plus tems de rire ;
Me voilà riche enfin , adieu tous mes plaisirs.

CREMILE.

Quoi ! l'or qui des mortels fait les plus chers desirs ,
N'a pas rempli les tiens ? qu'est-ce qui t'inquiete ?

BIRRENES.

Douce tranquillité , que mon cœur vous regrette !

CARION.

Cesse de lamenter , & dis-nous tes chagrins ?

BIRRENES.

Depuis que j'ai du bien , à toute heure je crains ,

Mon trésor a déjà changé dix fois de place ;
Je l'avois cette nuit caché dans ma paillasse ;
Les chardons sont plus doux que ce duvet maudit ,
Je n'ai jamais couché dans un si mauvais lit.
Au moindre bruit j'ai cru qu'on enfonçoit ma porte,
Que pour m'assassiner , on entroit à main forte.
Ah ! que Plutus m'a fait un présent dangereux !
Lorsque je n'avois rien , j'étois bien plus heureux.
Sans prendre d'intérêt à votre République ,
Tous les matins tranquille assis dans ma boutique,
Lé tire-pied en main , aussi gai qu'un pinson ,
Je sifflais ma linotte , ou chantois ma chanson.
A mon petit travail bornant ma destinée ,
Je m'enyvrois le soir du gain de ma journée ;
Et me couchant sans peur, me levois sans chagrin.
Mais depuis que Plutus a changé mon destin ,
Des soucis inconnus me devorent sans cesse ;
Ses faveurs ont changé mes plaisirs en tristesse.
Ses trésors m'ont ravi celui de la santé
Je n'ai mangé , ni bû , ni dormi , ni chanté.
Depuis hier je rêve, & tout me desespere.
Mon argent m'importune & je ne sçais qu'en faire.
Je voudrois dépenser , garder , prêter , donner ;
Et je tremble toujours à me déterminer.
Mille projets divers me roulent dans la tête ,
Et je vois à la fin que je suis une bête.
Le garder , c'est m'en rendre esclave malheureux.
Le dépenser , me mettre en butte aux enyieux.

Le prêter, c'est me faire un ennemi sans doute.
 Le donner, un ingrat. Ma foi je n'y vois goutte.
 Il vaut mieux que Plutus le reprenne à l'instant,
 Dans mon premier état je vivrai plus content.

C R E M I L E.

As-tu perdu l'esprit de tenir ce langage?
 C'est que du bien encor tu ne sçais pas l'usage.
 Pour connoître son prix, commence à t'en servir.
 Guéris toi de la peur de te le voir ravir.
 Songe à le dépenser, sans t'en rendre l'esclave.

C A R I O N.

De vins délicieux remplis d'abord ta cave.

B I R R E N E S.

Fort-bien, vous me prenez par mon foible déjà.

C A R I O N.

Achete des habits.

B I R R E N E S.

Pourquoi donc celui là?

Est encore tout neuf?

C A R I O N.

Fais habiller ta femme.

B I R R E N E S.

Je n'ai garde. La peste! elle feroit la Dame,
 Et quelqu'un en pourroit devenir amoureux.

C A R I O N.

Cessant de déplorer son état malheureux,
 Vous vivriez ensemble en union parfaite.
 Tu sçais quand une femme a ce qu'elle souhaite,

Qu'elle est toujours docile , & ne gronde jamais.

B I R R E N E S.

Le tout est de pouvoir contenter ses souhaits.

C A R I O N.

Elle ne feroit plus du moins le diable à quatre.

B I R R E N E S.

Oùï , mais je n'aurai plus le plaisir de la battre ,

Non plus qu'elle celui de toujours quereller.

Nous nous ennuyrions trop , à vous en bien parler,

C A R I O N.

Comment ! avec ta femme user de bastonnade ?

B I R R E N E S.

Si j'y manquois un jour , elle seroit malade ;

C'est la paix du ménage.

C R E M I L E.

Ah ! que nous dis-tu là ?

Je ne te croyois pas capable de cela.

Maintenant que Plutus t'a donné des richesses,

Il faut changer tes coups en de tendres caresses.

B I R R E N E S.

Je garderai ses dons , puisque vous le voulez ;

Mais changer ma maniere , en vain vous m'en parlez.

Ton conseil , Carion , est le meilleure à croire.

Acheter bien du vin , & tout mon saoul en boire.

Allons vaille que vaille , enyvrons-nous toujours ,

Contre tous mes chagrins c'est un puissant secours.

Pour accorder Plutus à ma façon de vivre ,

Bacchus m'inspirera quel conseil je dois suivre.

C A R I O N.

Cet homme parle juste , & je sçais bien des gens
Qui ne raisonnent pas avec tant de bon sens.

S C E N E V.

CREMILE, CARION, CISTENES.

CRÉMILE.

V Oici quelqu'un encor. Quoi ! c'est vous , cher
Cistenes ,

Qu'on a vû jusqu'ici le plus pauvre d'Athenes ?
Plutus a-t'il sur vous répandu ses bien-faits ?
Il n'aura pas eu peine à combler vos souhaits ,
Puisque , s'il m'en souvient , vous n'aviez d'autre
envie ,

Que d'avoir seulement les besoin de la vie.
Dans un petit réduit vivre commodément ;
C'est à quoi vous borniez votre contentement.
Mais je ne vous vois pas une ame assez contente ,
Pour croire que Plutus ait rempli votre attente.

C I S T E N E S.

Il a fait plus , il m'a donné cent mille francs.

CRÉMILE.

Hé bien , voilà de quoi marier vos enfans ,
Acheter ou bâtir une maison commode ,

Vous donner des habits , des meubles à la mode ,
Et vivre heureusement le reste de vos jours.

C I S T E N E S.

Helas !

C R E M I L E.

Comment, hélas ! vous vous plaindrez toujours ?
De votre affliction que faut-il que je croye ?

C I S T E N E S.

Comment puis-je goûter une parfaite joye ,
Si , lorsque je reçois ce présent de Plutus ,
Il donne à mon voisin , un million & plus ?

C A R I O N.

En voici bien d'un autre.

C R E M I L E.

O Ciel ! quelle foiblesse !

Quoi ! c'est de là que vient votre sombre tristesse ?
Ah ! craignez que Plutus en vous voyant ingrat ,
Bien tôt ne vous remette en votre triste état.
Au lieu de lui marquer votre reconnoissance ,
De vous avoir tiré d'une affreuse indigence

C I S T E N E S.

Je ne suis point ingrat de ses soins obligeans ,
Mais enfin sa faveur s'étend sur trop de gens ;
Et ma reconnoissance en ce cas dégagée ,
Ainsi que ses bien-faits doit être partagée.
Il l'auroit toute entiere , ainsi que tous mes vœux ,
S'il me retiroit seul d'un état malheureux.
Mais quand à Philemon je vois par préférence

Qu'il donne un million , quelle reconnoissance
 Lui dois-je témoigner d'avoir cent mille francs ?
 Philemon , comme moi , n'a pas nombre d'enfans ?
 C'étoit assez pour lui d'avoir le necessaire ;
 D'une si grande somme il n'avoit point affaire.
 Qu'en fera-t-il ? à quoi va-t-il la dépenser ?

C R E M I L E.

Et de quoi votre esprit va-t-il s'embarrasser ?
 Peut-être mieux que vous il en va faire usage.

C I S T E N E S.

Méritoit-il d'avoir tant de biens en partage ?
 O Ciel ! quelle injustice !

C R E M I L E.

Et le méritez-vous ,
 Quand du bonheur d'autrui vous vous montrez ja-
 loux ?

Songez que vous étiez dans l'extrême misere ,
 Que mille y sont encorē , & qui, sans vous déplaire,
 Valent autant que vous. Si vous vous obstinez
 A lever vos regards sur les plus fortunez ,
 Si vous vous attachez à leur porter envie ,
 Toujours dans les souhaits vous passerez la vie.
 Vous vous plaindrez toujours , Cistenes , croyez-
 moi

Il faut , pour vivre heureux , voir au-dessous de soi.

C I S T E N E S.

Un million ! ô Ciel ! si j'avois cette somme ,
 Je l'emploirois bien mieux que ne fera cet homme.

Ah ! que j'acheterois de Terres , de Palais !
 Que j'aurois de bijoux , de chevaux , de valets !
 Je braverois Damon , Clidamas , Théopilles ,
 Aux premiers de l'Etat je marirois mes filles.

C A R I O N.

Et vous vous plaindriez peut-être avec cela ,
 De ne pouvoir aller encore par-de-là.

C R E M I L E.

C'est ainsi que toujours l'homme est insatiable ,
 Et que dans l'abondance il se rend misérable.
 Mais j'apperçois Plutus.

SCENE VI.

PLUTUS *en habit brillant* , CREMILE,
 C A R I O N , C I S T E N E S.

PLUTUS *clair-voyant.*

A Cistenes.

TE viens de t'écouter ;

Et veux sur tes desirs enfin te contenter.

Va , cesse d'envier le bonheur de personne ;

Tu veux un million , hé bien je te le donne.

C I S T E N E S.

Ah ; que sur vos Autels je vais brûler d'encens ,
 Grand Dieu ! rien n'est égal au plaisir que je sens.

C A R I O N.

Les Dieux veulent souvent que l'on les importune,
 Il n'est que les honteux qui perdent leur fortune,

P L U T U S.

Dans la prochaine rue au sortir de ces lieux,
 Le million d'abord va s'offrir à tes yeux.

C I S T E N E S.

Que de graces, Plutus, n'ai je point à vous rendre !

C R E M I L E.

Vous voilà plus content que vous n'osiez prétendre,
 Allez, vivez heureux, & n'oubliez jamais
 Les faveurs de Plutus & ses rares bienfaits.

C I S T E N E S.

Un million vaut bien la peine qu'on y pense ;
 Mon bonheur aujourd'hui passe mon esperance.
 Cependant, entre nous, je serois plus heureux ;
 Si, comme il le pouvoit, il m'en eût donné deux.



S C E N E V I I .

P L U T U S , C R E M I L E , C A R I O N .

C R E M I L E .

V Oilà comme jamais l'homme ne se contente,
S'il en avoit eu deux , il en voudroit quarante.

C A R I O N .

Il n'est pas seul : on voit bien des gens aujourd'hui ,
Au milieu des trésors se plaindre comme lui ,
Ils n'ont jamais assez : par d'indignes foiblesses
Sans cesse tourmentez de la soif des richesses ,
Si j'avois , disent-ils , saisi l'heureux instant,
Au lieu d'un million j'aurois deux fois autant,
Sans cesse regretant cet instant favorable ,
Ils sont plus affligez que le plus miserable ;
Et contre la fortune on les voit s'indigner ,
Comptant avoir perdu ce qu'ils n'ont pû gagner.

P L U T U S .

Ils ne comptent pour rien d'avoir la préférence
Sur tant d'autres qu'on voit implorer ma puissance ;
Car je suis assiegé de mille & mille gens.
J'ai depuis ce matin respiré tant d'encens ,
Qu'entre nous , foi de Dieu , j'en ai mal à la tête.
Je ne me suis trouvé jamais à telle fête.

Depuis que je vois clair , que mes yeux sont lassez
 De lire les placets qui me sont adressez !
 Ce ne sont que Sonnets ; ce ne sont qu'Epigrammes,
 Acrostiches, Rondeaux, Madrigaux, Anagrammes ;
 L'un va faire sa cour à tous mes Favoris ,
 L'autre cherche l'appui d'un Dieu de mes amis.
 Celui-ci me croyant sensible à la tendresse ,
 Employe auprès de moi sa femme, ou sa Maîtresse.
 Cet autre dont l'orgueil n'avoit jamais flechi ,
 Va jusqu'à la bassesse afin d'être enrichi.
 Comment répondre à tout ? ma foi j'ose vous dire ,
 Que tout Dieu que je suis je n'y sçaurois suffire.

C A R I O N.

Il faudroit être Diable.

P L U T U S.

On vient. Dans un moment

Je ramene en ces lieux Crisis & son Amant.

A Carion.

Vous, sçachez ce que veut cette petite fille

Il sort.



SCENE VIII.

CREMILE, CARION, FILINE.

CARION.

Elle a l'air éveillé, je la trouve gentille,
Voyons si c'est à nous....

FILINE.

Plutus est-il ici?

CARION.

Il y viendra bientôt ; mais toujours nous voici ,
C'est à peu près de même , & vous pouvez nous
dire...

FILINE.

Je ne puis vous parler & m'empêcher de rire.
Vous sçarez... Non jamais rien ne fut plus plaisant
Le bien que mon Pere a n'étant pas suffisant
Pour pouvoir à la fois marier ses deux filles ,
Il vouloit comme on fait dans bien d'autres familles
Donner tout à l'aînée afin de la pourvoir.
Je voyois mille Amans du matin jusqu'au soir,
S'empressez à lui plaire , à lui compter fleurette,
Comment, tout pour l'aînée & rien pour la cadette!
(Difois-je en soupirant.) Plutus s'écourés-moi ,
Et pour me marier envoyez-moi de quoi.
C'étoit tous les matins ma prière ordinaire ;

Enfin

Enfin j'ai tant prié qu'il a fait mon affaire.

C A R I O N.

Ce qu'il vous a donné monte donc assez haut,
Pour avoir un époux ?

F I L I N E.

Et quatre s'il le faut.

Que Plutus à propos me tire d'esclavage !
C'en étoit fait s'il eut differé davantage.
Au Temple de Pallas on alloit me cloîtrer ;
Malgré ma repugnance il y falloit entrer.
Au Temple de Pallas ! jugez quelle disgrâce ?
Si c'eût été celui de Venus , encor passe.

C A R I O N.

Oùi , vous avez raison , le service est plus doux.

F I L I N E.

Enfin , quoiqu'il en soit , j'aime mieux un époux,
Et je viens pour cela.

C R É M I L E.

La chose est difficile.

Vous n'êtes pas encor dans un âge nubile.

F I L I N E.

Et c'est pourquoi je viens m'adresser à Plutus,
Pour obtenir de lui quatre ou cinq ans de plus.

C R É M I L E.

Cela ne se peut pas , donnez-vous patience.

F I L I N E.

On disoit que Plutus avoit tant de puissance.

PLUTUS ;
CARION.

Il rajeunis les vieux , & embellis les laids ,
Il donne de l'esprit à qui n'en eut jamais ,
Aux plus disgraciez il donne l'art de plaire ;
Mais ce que vous voulez, c'est au Tems à le faire,
Vous parler autrement , ce seroit vous tromper.

FILINE.

Et ne pourroit-t'il pas du moins m'émanciper.

CARION.

C'est à faire l'Amour , il a seul l'avantage
De pouvoir vous donner une dispense d'âge.

FILINE.

Que je suis malheureuse ! attendre encor cinq ans ?
Mais je puis d'ici-là m'affurer des Amans ;
Car ils sont tant courus dans le tems où nous sommes ,

Que je crains qu'il ne vienne une disette d'hommes.

CARION.

Vous pouvez prendre datte en cette occasion.
Et vous en assurer avec précaution.

FILINE.

Avec précaution ? Comment faut-il s'y prendre ?

CARION.

Par certains airs panchez, un regard doux & tendre,
Une mine enjouiée , un sourire amoureux ,
Quelques petits soupirs à demi langoureux ,
Qui fassent présumer que , quand vous aurez l'âge ,
Vous en vaudrez un autre , & même davantage.

FILINE.

S'il ne faut que cela pour enchaîner les cœurs ,
 J'y suis Grecque , & j'en sçais plus que tous les
 Docteurs.

CARION.

Vous sçavez minauder , & joüer des prunelles ?

FILINE.

Mon miroir s'il parloit vous en dirois de belles ;
 Car je n'ai jusqu'ici minaudé qu'avec lui,
 Le tout pour badiner. Mais sçachant aujourd'hui
 Qu'on peut mettre à profit un pareil badinage ,
 Ah , je vous promets bien d'en faire un bon usage.
 Paroissez, soupirans , jeunes, vieux, beaux & laids.
 Paroissez. Je vous tiens déjà dans mes filets.
 Et vous, qui d'amoureux traînez troupe nom-
 breuse ,
 Grandes filles , venez me traiter de morveuse ;
 Mes yeux vous feront voir lançans leurs premiers
 coups ,
 Que j'irai dans la fuite encor plus loin que vous.

CARION.

On le juge aisément.

FILINE à Carion.

Voyez ce regard tendre,
 Ce soupir, ce sourire : hé bien sçais-je l'entendre ?

CARION.

Ah ! vous m'attendrissez , ma foi , j'en tiens déjà

PLUTUS,
FILINE.

Hé si donc , ce n'est rien encore que cela.

CARION.

Je n'ai jamais vù d'yeux perçans comme les vôtres

FILINE.

Allez , avec le tems , ils en feront bien d'autres ,

Je vais pour commencer , à ma sœur dans ce jour

Enlever tous les cœurs qui grossissoient sa cour ?

Et par là faire voir à toutes les aînées ,

Que l'amour n'attend pas le nombre des années.

CREMILE

Fort bien mais Plutus vient , il amene mon fils ,

Et la jeune beauté dont son cœur est épris.

SCENE IX.

PLUTUS, CREMILE,

MIRTIIL, CRISIS,

CARION.

CRISIS.

Nous venons rendre grace au grand Dieu des
richesses ,

D'avoir sur deux Amans répandu ses largesses.

MIRTIIL.

Quelle reconnoissance égalera jamais

L'excez de ses faveurs , le prix de ses bienfaits ?

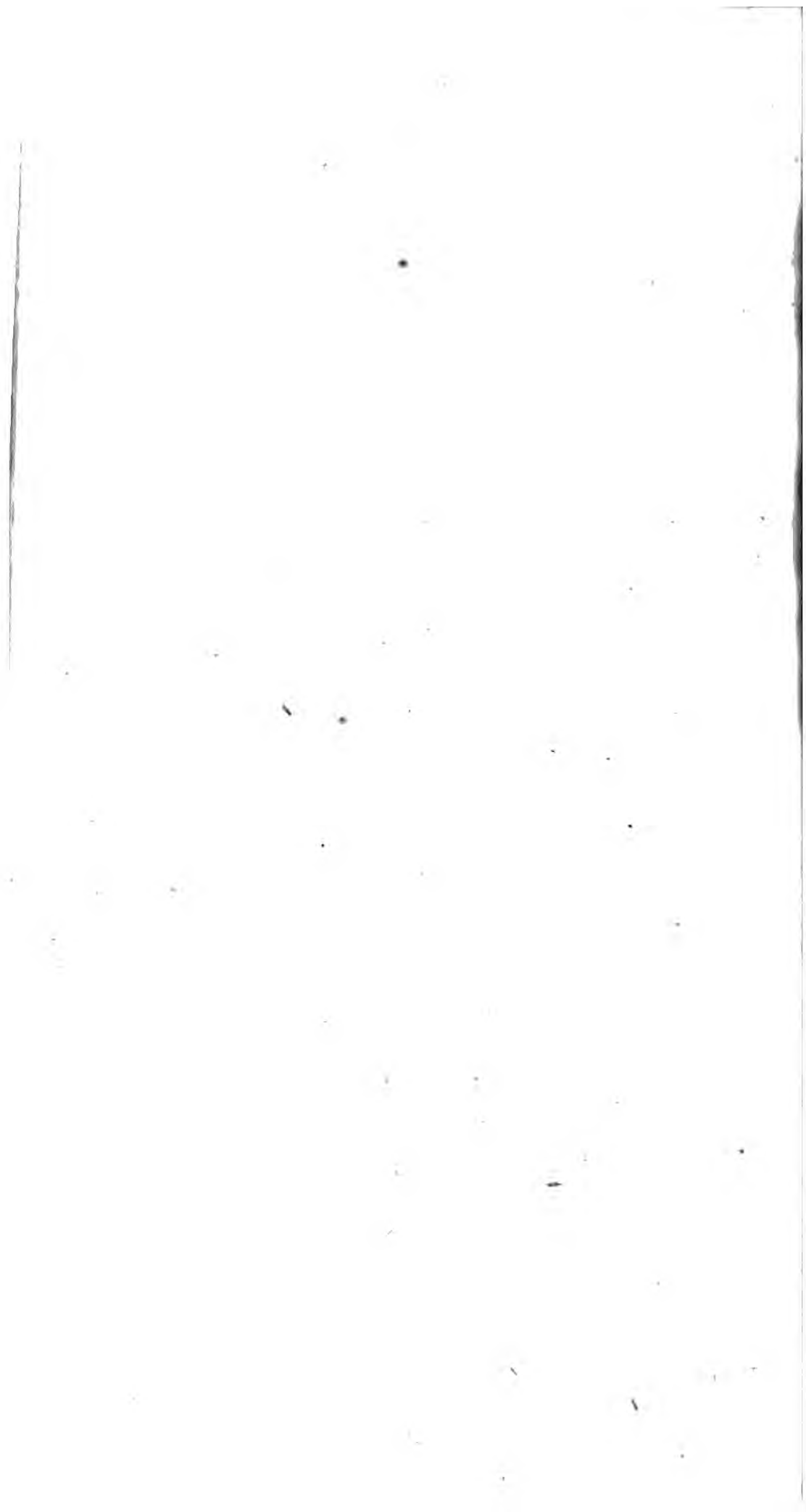
PLUTUS.

Jamais l'Amour & moi, quoique l'on ait pû faire ,
 Ne nous sommes unis d'une amitié sincere,
 Jusqu'ici son pouvoir a sçû braver le mien ,
 Et j'ai souvent aussi diminué le sien ;
 Mais nous nous accordons aujourd'hui pour vous
 plaire.

Amans , ne craignez plus d'avoir le sort contraire,
 Vous pouvez dans l'hymen le braver en ce jour ,
 Quand vous avez pour vous & Plutus & l'Amour ,
 Perinice à présent, de mes bienfaits comblée ;
 D'avoir perdu Mirtil se trouve consolée ,
 Et Paronome , à qui j'ai rendu tout son bien ,
 Sur le cœur de Crisis aussi ne prétend rien.
 Que l'on ne parle ici que de réjouissance ,
 Heureux Atheniens, vivez dans l'abondance ;
 Mes plus ardens souhaits , les plus doux de mes
 vœux

Sont de voir aujourd'hui tous les Mœtels heureux,

F I N.



BELPHEGOR,

COMEDIE-BALLET.

REPRESENTÉE PAR LES
Comédiens Italiens de Son Altesse
Royale Monseigneur LE DUC
D'ORLEANS, en 1722.



ACTEURS *de la Comedie.*

BELPHEGOR, Démon, sous la figure
de Rodric.

TRIVELIN, Païfan, amoureux de Colette.

COLETTE, jeune Païfanne.

JACQUET, jeune Païfan, Rival de
Trivelin.

LE MAGISTER, Pere de Colette.

DEUX SERGENS & plusieurs Archers.

PLUTON, Dieu des Enfers.

PROSERPINE, sa femme.

MINOS,

RHADAMANTE, { Juges infernaux.

ASCALAPHE, Habitant des Enfers.

ARLEQUIN, Valet de Belphegor.

L'OMBRE DE VIOLETTE, femme d'Ar-
lequin.

Mr. TURCARET, riche Agioteur.

Me. TURCARET, sa femme.

LE DOCTEUR, Ami de M. Turcaret.

ACTEURS *du Divertissement.*

TROUPE de Bergers, de Payfans, d'Om-
bres, de Lutins, de Démons & de Mas-
ques, chantans & danfans.



BELPHEGOR,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Bocage , la Maison de
Trivelin est dans le fond.*

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*



Dieux inexorables, que vous me traitez cruellement dans ce jour ! Je vous ai imploré tous , les uns après les autres ; diable emporte si aucun s'est remué de sa place pour me rendre service. Tous les Sacrifices que j'ai fait à Mercure ont été inutiles ,

B b ij

tout l'encens que j'ai brûlé dans le Temple de l'Amour s'en est allé en fumée. Il n'y a pas jusqu'à Vulcain qui a refusé de me mettre de sa confrairie ; c'est pourtant une grace qu'il accorde généreusement à tout le monde , & même à beaucoup qui ne lui demandent pas. Enfin malgré tous mes vœux & toutes mes prières , le jeune Jacquet épouse aujourd'hui Colette à ma barbe, après l'avoir amusée deux ans entiers du doux son de ma mufette. Jacquet l'a charmée dans un moment avec son flageolet. Mais voici l'infidelle.

S C E N E II.

T R I V E L I N , C O L E T T E.

QU'as-tu donc , Trivelin , il semble que tu sois fâché à cause que j'épouse Jacquet auparavant toi ?

T R I V E L I N.

J'ai grand tort en effet.

C O L E T T E.

Va , va ; laisse faire : si-tôt que je serai veuve , je t'épouserai en secondes nœces.

T R I V E L I N.

Voilà une belle assurance que tu me donnes-là.

Sans doute. La Bohémienne qui passa dernièrement dans notre Village, m'assûra que mon mari mourroit le premier; & tu dois m'avoir obligation de ne pas vouloir t'exposer à ce malheur.

TRIVELIN.

Tu n'aimes donc pas Jacquet, puisque tu l'exposes à te rendre veuve?

C O L E T T E.

Oh! c'est que j'aime Jacquet par rapport à moi, & toi je t'aime par rapport à toi-même.

TRIVELIN.

C'est-à-dire par pitié, par une espece de reconnaissance; (qui croiroit que dans un Village on fit ces distinctions-là?) mais après tout tu aimes donc l'un & l'autre?

C O L E T T E.

Il me semble qu'oui; & je voudrois qu'il me fût permis de vous épouser tous deux à la fois, pour ne point faire de mécontent.

TRIVELIN.

Voilà une fille bien charitable. C'est pour le coup que tu voudrois nous contenter tous deux, par rapport à toi-même. Mais je t'avertis que si tu épouse Jacquet, j'en serai si chagrin que je ne vivrai pas huit jours.

C O L E T T E.

Ah! si je sçavois cela, je t'épouserois le premier

BELPHEGOR.

TRIVELIN.

A ce que je vois, tu as autant d'envie d'être veuve que mariée. Il n'importe, quoi qu'il en soit, je veux bien m'exposer à remplir la prédiction qui t'a été faite.

COLETTE.

Et moi je ne veux pas.

TRIVELIN.

Ah ! traitresse, tu as beau déguiser. Je connois que tu aimes plus Jacquet que moi.

COLETTE.

En vérité, Trivelin, je crois que tu as raison.

TRIVELIN.

Cependant je suis le premier en datte.

COLETTE.

Hé ! c'est à cause de cela : il y avoit deux ans que nous nous aimions, cela commençoit à m'ennuyer; & si tu étois devenu mon mari, je connois que dans la suite cela m'auroit bien ennuyé davantage.

TRIVELIN.

Ainsi il faudra que j'attende que Jacquet t'ait ennuyée à son tour; encore si jusqu'à ce tems tu vois que je fusse toujours ton amant, je prendrois patience.

COLETTE.

Paix, voici Jacquet.



SCENE III.

TRIVELIN, JACQUET,
COLETTE.

JACQUET.

Quel marché faites-vous donc-là ensemble?
TRIVELIN.

Nous parlions du tems passé, & nous prenions
des mesures pour l'avenir.

JACQUET.

Il me semble, Mademoiselle Colette, que je
vous avois défendu de parler à Monsieur Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, tu es déjà jaloux ? mes affaires iront
bien.

JACQUET.

Qu'entendez-vous par là ?

TRIVELIN.

J'entens que si tu es jaloux, c'est signe que tu au-
ras raison de l'être, & je ne suis plus si fâché que je
l'étois. Les jaloux sont comme les bouchons qui en-
seignent le bon vin.

JACQUET.

Est-ce que je ne puis pas être jaloux sans sujet ?

B b iiij

BELPHEGOR.

TRIVELIN.

Cela est bien rare.

JACQUET.

Et si je veux l'être sans raison ?

TRIVELIN.

La raison vient avec le tems, & Colette dans la suite justifiera tes soupçons.

JACQUET.

Hé bien ! moi, je vous déclare que je me marie pour avoir une femme à moi seul.

TRIVELIN.

Tes intentions sont fort bonnes.

JACQUET.

C'est ce que mon amour se propose en épousant Colette.

TRIVELIN.

Dans le mariage l'Amour propose, mais Vulcain dispose. Par exemple, je me proposois d'épouser Colette, & tu me l'enlèves. Tu te proposes qu'elle fera pour toi seul, & j'espère que tu auras à ton tour compté sans ton hôte.

JACQUET.

Si je sçavois cela . . .

COLETTE.

Va, va, Jacquet, ne crains rien, je te répond de tout.

JACQUET.

Ah ! d'abord que Colette m'en répond, je comp-

ce là-dessus, une honnête femme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Une honnête femme n'a que sa parole, mais elle n'est plus obligée de la tenir quand elle veut cesser de l'être.

JACQUET.

Tout ce que tu dis est pour me faire enrager, parce que tu enrages toi-même de ce que j'épouse Colette. Tu as beau dire, je ne t'écoute plus, & je ne vais songer qu'à ma nôce.

TRIVELIN.

Va, va songer à ta nôce, & moi je songerai au lendemain.

seul.

Quelque mine que je fasse, je suis au desespoir, & je crois que je me donnerois volontiers au diable pour empêcher ce mariage; mais que cherche ici cet Etranger, il me paroît bien effaré.



 SCENE IV.

BELPHEGOR sous la figure de Rodric,
TRIVELIN.

BELPHEGOR.

AH! mon ami, je n'ai recours qu'à toi : je suis poursuivi par nombre d'Archers qui me veulent prendre prisonnier. Il est bien vrai qu'il sont encore loin d'ici ; mais ils ne manqueront pas de prendre ce chemin-ci à coup sûr. Je suis perdu si je tombe entre leurs mains, je ne peux courir davantage.

TRIVELIN.

Je le crois bien. De quoi diable aussi vous êtes-vous avisé, de prendre des bottes pour courir la poste à pied ?

BELPHEGOR.

Mon cheval étoit trop las pour pouvoir pousser plus loin, je l'ai abandonné dans le bois prochain, & je suis venu jusqu'ici comme j'ai pû pour te demander azile. Ta fortune est faite & ton bonheur assuré, si tu peux me cacher dans quelque endroit où l'on ne puisse me trouver.

COMEDIE.
TRIVELIN.

303

N'êtes-vous point quelque Agioteur qui se sauve
en pais étranger.

BELPHEGOR.

Au contraire, je suis un pauvre diable qui n'ai pas
le sol, & qui fuit sa femme & ses créanciers.

TRIVELIN.

Vous avez bien raison, ce sont de terribles ani-
maux; mais vous parlez de faire ma fortune, &
vous n'avez pas un sol.

BELPHEGOR.

Il n'importe.

TRIVELIN.

Il est vrai que vous ne seriez pas le premier qui
auroit fait la fortune des autres, sans avoir l'esprit
de faire la sienne.

BELPHEGOR.

Je ferai plus pour toi que si je te donnois de l'ar-
gent comptant.

TRIVELIN.

Il n'y a pourtant rien au-dessus de cela aujourd'hui.

BELPHEGOR.

Et si dans ce moment je te faisois épouser Colette.

TRIVELIN.

Diable, ce seroit un grand coup. Mais d'où sça-
vez-vous que j'aime Colette.

BELPHEGOR.

Il n'y a gueres de choses cachées pour moi dans
le monde.

BELPHEGOR.

TRIVELIN.

Vous êtes donc forcier ?

BELPHEGOR.

Je suis bien plus que tout cela ; je suis Lutin, Démon.

TRIVELIN.

Ah ! je tremble.

BELPHEGOR.

Rassûre-toi, je ne suis pas un Démon mal-faisant, je me nomme Belphegor ; il y a dix ans que Pluton m'a envoyé des Enfers sur la Terre, pour sçavoir par moi-même si tous les maris qui se plaignoient là-bas de leurs femmes, avoient raison.

TRIVELIN.

Il ne falloit pas rester ici dix ans pour en être convaincu. Hé bien ! l'avez-vous éprouvé enfin ?

BELPHEGOR.

Que trop : j'ai, sous le nom de Rodric, épousé une certaine Madame Honesta qui m'a ruiné.

TRIVELIN.

Quoi ! vous êtes le Seigneur Rodric, cet Etranger si renommé par ses malheurs, & par les chagrins que lui a causé sa femme ? Je sçavois votre histoire sur le bout du doigt, sans avoir l'honneur de vous connoître. Et de quoi s'agit-il ?

BELPHEGOR.

Il s'agit de me cacher promptement où tu pourras, car j'entens déjà le pas des chevaux de ceux qui me poursuivent. Si tu me fers fidèlement, j'em-

ployrai mon pouvoir de Lutin pour te faire épouser Colette dans ce jour , & te procurer une fortune considérable.

TRIVELIN.

Allons, cela me détermine.... Commencez donc par entrer dans ma cour.

BELPHEGOR.

Après ?

TRIVELIN.

Après ? vous trouverez un gros tas de fumier à la porte de l'écurie.

BELPHEGOR.

Hé bien ?

TRIVELIN.

Hé bien ? vous vous fourrez dedans.

BELPHEGOR.

Comment donc ?

TRIVELIN.

Et j'irai vous recouvrir le plus proprement qu'il me sera possible.

BELPHEGOR.

Tu te moques de moi avec ta propreté.

TRIVELIN.

Faisons mieux , j'allois mettre le pain dans notre four , je vous enfournerai en même tems.

BELPHEGOR.

Mal peste ! il y feroit trop chaud.

TRIVELIN.

Est-ce que les Démons craignent la brûlure ?

BELPHEGOR.

BELPHEGOR.

En prenant la figure d'homme , j'en ai pris toute la sensibilité.

TRIVELIN.

Hé bien ! jetez-vous dans notre puits, il est froid comme glace.

BELPHEGOR.

Tu vas d'une extrémité à l'autre.

TRIVELIN.

Est-ce ma faute, si vous ne pouvez souffrir ni le froid ni le chaud ?

BELPHEGOR.

N'as-tu pas un grenier ?

TRIVELIN.

Et des plus grands , il y a plus d'un millier de foin.

BELPHEGOR.

Je ne demande pas autre chose , & je vais m'y cacher au plus vite.

TRIVELIN.

Allez donc ; moi je vais cependant faire passer outre ceux qui vous poursuivent.



SCENE V.

TRIVELIN seul.

A Près tout, je ne sçais pas si je fais bien de me fier à un Lutin, c'est une engeance bien maligne. S'il m'alloit tordre le col pour ma récompense. Mais non, ce Démon-là m'a l'air d'un honnête homme; d'ailleurs l'espoir d'épouser Colette, & de m'enrichir, m'ôte la crainte de tous les malheurs qui pourroient m'arriver. Voici apparemment le troupeau de Sergens qui le poursuivent, il faut un peu m'en divertir; en voilà trois qui mettent pied à terre: ils me paroissent bien résolus, mais ils n'ont pas affaire à un fort.



S C E N E VI.

UN SERGENT, plusieurs **ARCHERS**,
TRIVELIN.

LE SERGENT.

HE ! l'ami, dis-nous un peu ? . . .

TRIVELIN.

Messieurs, je n'ai rien à vous dire, je n'ai point vu l'homme que vous cherchez pour le mettre en prison.

LE SERGENT.

Ah ! ah ! & qui t'a dit que nous cherchions un homme pour le mettre en prison ?

TRIVELIN.

C'est vous qui le dites.

LE SERGENT.

Nous ne t'avons point encore parlé de cela.

TRIVELIN.

Non ! Je l'ai donc rêvé.

LE SERGENT.

Hé bien, tu as rêvé juste ; & nous allons t'assommer, si tu ne nous dis tout à l'heure où il peut être ?

TRIVELIN

TRIVELIN.

N'est-ce pas un homme à Cheval, vêtu de rouge ?

LE SERGENT.

Justement.

TRIVELIN.

Hé bien ! celui que j'ai vû est à pied , vêtu de noir.

LE SERGENT.

Vêtu de rouge , ou vêtu de noir , à pied ou à cheval , où est-il enfin ?

TRIVELIN.

Il est bien loin , s'il court toujours.

LE SERGENT.

Et de quel côté a-t'il tourné ?

TRIVELIN.

Voyez-vous bien ce moulin à main droite ?

LE SERGENT.

Où.

TRIVELIN.

Hé bien ! il a tourné vers ce bois à main gauche.

LE SERGENT.

Y a-t-il longtems ?

TRIVELIN.

Il y a environ cinq ou six jours.

LE SERGENT.

Ce Faquin-là se mocque de nous ? Et l'homme que nous poursuivons n'est parti que de ce matin.

BELPHEGOR.

TRIVELIN.

Que de ce matin ? Ce n'est donc pas celui là ?

LE SERGENT.

Oh ! parbleu, nous t'allons roüer de coups, si tu ne nous répons comme il faut, N'est-il point dans ta maison ?

TRIVELIN.

Oh ! pour cela non, il n'y a ici ni homme ni chevaux, que moi & vous.

LE SERGENT *aux Archers.*

Je vois bien que la menace ni fera rien, & qu'il faut toucher une autre corde : tiens mon ami, voilà deux pièces d'or que je te donne, dis-nous la vérité, & nous enseigne où est celui que nous cherchons ?

TRIVELIN.

Ah ! vous parlez tout d'or. Hé bien, l'homme en question vient de passer par ici, il a pris le chemin de la montagne, & c'est tout ce qu'il peut avoir fait, que d'y être à présent ; car son cheval étoit crevé, Messieurs.

LE SERGENT.

Allons, Camarades, remontons à cheval, & faisons diligence, nous l'aurons bientôt attrapé. Je sçavois bien qu'avec ces sortes de gens, on ne faisoit rien qu'à force d'argent.

TRIVELIN.

Messieurs, bon voyage. Le Ciel vous tienne en joye.

SCENE VII.

TRIVELIN.

V Oilà de l'argent bien gagné. C'est toujours un commencement de fortune ; après tout je suis un drôle bien habile , de tirer de l'argent de de ceux qui ruïnent les autres.

SCENE VIII.

BELPHEGOR, TRIVELIN.

TRIVELIN.

HE' bien , ne vous ai-je pas fervi comme il faut ?

BELPHEGOR.

Tu as fait des merveilles , & il n'y a rien que je ne fasse à mon tour pour reconnoître le service que tu viens de me rendre.

TRIVELIN.

Ma foi , si vous voulez me rendre service , il faut vous hâter ; car j'entens déjà les violons qui vont

C c ij

se rendre ici , où l'on va célébrer les nœces de
Jacquet & de Colette.

B E L P H E G O R.

J'ai envoyé ce matin mon valet Arlequin aux
Enfers , pour demander à Pluton la permission de
me rendre invisible pour le tems qui me reste à de-
meurer sur la terre.

T R I V E L I N.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers ? je crois
qu'il y a bien loin d'ici en ce pays-là.

B E L P H E G O R.

Pas trop , on y va dans un moment.

T R I V E L I N.

Je le crois. Mais c'est le retour qui est difficile, à
ce que je m'imagine ?

B E L P H E G O R.

Oh que non ! étant allé de ma part , Pluton lui
fournira une voiture pour s'en revenir par les airs.

T R I V E L I N.

Quelque diligence qu'il fasse , j'ai bien peur qu'il
n'arrive trop tard , car voici déjà tous les Gens
de la nœce assemblez.

B E L P H E G O R.

J'ai ici près un Lutin de mes amis qui a pouvoir
sur les élemens , je vais le prier de troubler la
ête.

T R I V E L I N.

Parbleu vous me la donnez belle ; & si cela étoit,

que ne les priez-vous tantôt d'arrêter les Sergens qui vous poursuivoient ?

BELPHEGOR.

Il n'en auroit rien fait ; ce Lutin-là a été Sergent lui-même ; & c'est en récompense de ses services que Pluton lui a donné le pouvoir de tourmenter les ombres aux Enfers , comme il tourmentoit autrefois les Corps sur la terre.

TRIVELIN.

Et que fait-il à présent dans ce monde ?

BELPHEGOR.

C'est lui qui fait grêler sur les vignes en faveur de ceux qui ont fait de grosses provisions.

TRIVELIN.

J'entens : c'est le Démon des Marchands de vin. Et sera-ce lui qui m'enrichira ?

BELPHEGOR.

Non , c'est moi qui prendrai ce soin. Quand j'aurai le pouvoir de me rendre invisible , je passerai dans le corps de Monsieur Turcaret.

TRIVELIN.

Quelle bête est-ce que Monsieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

C'est le plus riche & le plus inhumain de tous les Agioteurs. C'est celui qui me fait poursuivre avec tant de cruauté pour les sommes que je lui dois , & dont je pretens m'en venger en t'enrichissant à ses dépens.

BELPHEGOR.
TRIVELIN.

Et comment vous y prendrez-vous ?

BELPHEGOR.

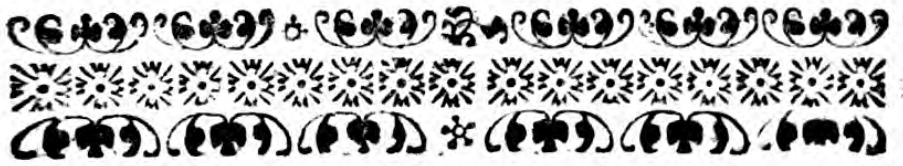
Je t'instruirai de cela dans un autre tems. Voici la nôce qui s'avance, ne songeons maintenant qu'à te faire épouser à Colette ; demeure ici, & ne t'embarasse de rien, tu auras bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE IX.

TRIVELIN.

MA foi, je crains bien que Monsieur le Lutin ne se soit moqué de moi. Mais tout coup vaille, voyons jusqu'au bout.





PREMIER DIVERTISSEMENT.

UNE NOCE DE VILLAGE.

JACQUET, COLETTE, LE MAGISTER,
Troupe de Bergers & de Bergeres, & de
Gens de la Nôce qui entrent en dançant.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UN BERGER.

Colette, quitte la Mufette,
Pour écouter le Flageolet,
Jacquet déniche la fauvette,
Qu'un autre attend au trebuchet.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

B E L P H E G O R .

U N E B E R G E R E .

Parmi la grandeur inquiete
 L'Amour ne regne qu'à regret ,
 Il aime mieux notre retraite,
 Il y goûte un plaisir parfait.

L E C H O E U R .

Vive Jacquet , vive Colette ,
 Et vive Colette & Jacquet.

U N B E R G E R .

Avec la Bergere folette ,
 Ce Dieu va cueillir le muguet ,
 Il fait des traits de sa houlette ,
 Un bandeau de son bavolet.

L E C H O E U R .

Vive Jacquet , vive Colette ,
 Et vive Colette & Jacquet.

E N T R E E

ENTRÉE DE PAYSANS.

Il s'éleve une Tempête , & le Tonnerre gronde.

LE CHOEUR *chante pendant la Tempête.*

Ah ! quels terribles coups !
 La grêle & le tonnerre ,
 Vont ravager la terre ,
 La vigne est sans dessus dessous ,
 Bacchus, Bacchus , secourez-nous.

UN LUTIN *paroît en l'air , & chante.*

Contre un injuste himen le Destin se déclare ,
 La vigne va perir dans cet orage affreux.
 Si dans ce jour Trivelin n'est heureux ;
 Qu'à lui donner la main Colette se prépare.

Le Lutin disparoît.

LE CHOEUR.

Obéïssons au Destin dans ce jour ,
 Craignons qu'il ne se vange ;
 Aux dépens de l'Amour,
 Conservons la vendange.

B E L P H E G O R ;

J A C Q U E T.

Je me moques de cela, j'aime mieux ne boire que de l'eau, que d'abandonner Colette.

L E M A G I S T E R.

Oh parbleu, Monsieur Jacquet, buvez de l'eau tant qu'il vous plaira, nous n'en voulons pas boire nous & je donne ma fille en mariage à Trivelin.

J A C Q U E T.

Y consens-tu, Colette?

C O L E T T E.

Il le faut bien : tout ce que je peux faire pour toi, c'est de te donner les mêmes esperances, que je donnois à Trivelin quand je croyois devenir sa femme.

J A C Q U E T.

Hé ! quelles esperances?

C O L L E T T E.

De t'épouser quand je serai Veuve.

J A Q U E T.

Oh ! sur ce pied-là, je me console ; & te voyant dans ces sentimens, je ne desespere pas de t'épouser même avant sa mort.

T R I V E L I N.

L'épouser avant ma mort !

J A C Q U E T.

A la ceremonie près.

T R I V E L I N.

Oh ! je ne crains rien, je ne suis pas jaloux

comme toi. Allons , allons, continuons nos danfes
& nos chants.

BELPHEGOR *bas à Trivelin.*

Tu peux auffi achever ton mariage , & nous par-
tirons enfuite pour nous rendre chez Monsieur Tur-
caret , où mon valet Arlequin fe doit trouver à fon
retour des Enfers.





LE DIVERTISSEMENT

continuë.

VAUDEVILLE.

JACQUET.

COlette , je ressens pour toi
 Plus que de la tendresse
 Un trouble , une ardeur qui me presse ,
 Qui me fera mourir je croi ;
 Ah ! c'est un certain je ne sçai qu'est-ce ,
 Ah ! c'est un certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR.

Ah ! c'est un certain je ne sçai qu'est-ce ,
 Ah ! c'est un certain je ne sçai quoi.

COLETTE.

Jacquet , quoiqu'un autre ait ma foi ,
 Laissez-moi faire , laissez ,
 Je me reprocherois sans cesse

Que quelqu'Amant fût mort pour moi ,
 Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce ,
 Faute d'un certain je ne sçai quoi.

LE CHOEUR.

Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce,
 Faute d'un certain je ne sçai quoi.

UN BERGER.

La beauté ne sçauroit de foi,
 Attirer ma tendresse,
 L'esprit & la délicatesse
 Peuvent encore moins sur moi ;
 Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce ,
 Il faut un certain je ne sçai quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce ,
 Il faut un certain je ne sçai quoi.

UN BERGER.

Pour attirer la duppe à soi ,
 Iris fait la tigresse ;
 Montrer d'abord trop de tendresse ,
 C'est faire mal valoir l'emploi ;

BEL PHEGOR;

Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce,
Il faut un certain je sçai quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce,
Il faut un certain je ne sçai quoi.

UNE BERGERE.

En vain tu voudrois tout pour toi,
Importune Sageffe
Quand l'Amour de ses traits nous blesse,
L'occasion enfraint ta loi ;
On cede à certain je ne sçai qu'est-ce.
On cede à certain je ne sçai quoi.

LE CHOEUR.

On cede à certain je ne sçai qu'est-ce,
On cede à certain je ne sçai quoi.

TRIVELIN *au Parterre.*

Que le Public de bonne foi
Applaudisse une Pièce,
Le fâcheux critique ne cesse
d'exercer toujours son emploi,

Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce,
Il blâme un certain je ne sçai quoi.

LE CHOEUR.

Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce.
Il blâme un certain je ne sçai quoi.





A C T E II.

Le Théâtre représente les Enfers.

S C E N E I.

P L U T O N , M I N O S ;
R H A D A M A N T E .

P L U T O N .

Où , depuis que Belphegor a quitté les Enfers par mon ordre , pour aller habiter là-haut parmi les hommes , dix ans se sont écoulés , si j'ai bonne mémoire. Qu'en dites-vous , Minos ?

M I N O S .

Oùi, Seigneur, le terme que vous lui avez prescrit pour rester sur la terre , finit dans le jour ; & il ne peut retourner ici , s'il n'envoie quelqu'un vous en demander la permission.

COMÉDIE. 325
PLUTON.

Remettons donc à demain à prononcer l'Arrêt que tous les maris mécontents de leurs femmes attendent depuis si long-tems.

RHADAMANTE.

Pourquoi ne le pas prononcer aujourd'hui? Vous êtes suffisamment instruit.

PLUTON.

Mon cher Rhadamante, je ne puis rien faire sans le consentement de Proserpine; elle prend un si grand intérêt à son sexe, que je n'ose lui déplaire.

MINOS.

Quoi! le Maître des Enfers aura la foiblesse des Juges de la Terre, & une femme lui dictera ses Arrêts?

PLUTON.

Je suis le Maître des Diables, mais ma femme est une Diablesse devant qui je n'ose souffler; je l'ai épousée par amour, je n'ose lui résister.

RHADAMANTE.

Cependant vous devez rendre la Justice.

PLUTON.

Le terme n'est pas long d'ici à demain, attendons le retour de Belphegor, selon son rapport je me déterminerai.

MINOS.

Qu'en avez-vous besoin? ce genie qui lui servoit

autrefois de Coureur , ne vous en a-t-il pas assez rapporté ? C'est par lui que vous avez sçû que Belphegor , sous la figure de Rodric avoit épousé Madame Honesta , la plus honorable femme de son temps , & que cette femme raisonnable lui avoit fait perdre la raison , en poussant à bout sa diabolique patience.

R H A D A M A N T E.

Bon ! Et tous ces petits Diablotins déguisez en Pages , qui grossissoient son train, n'ont-ils pas mieux aimé revenir aux Enfers , que de servir plus long-tems une telle Maitresse !

P L U T O N.

Cela ne prouve rien ; il suffit d'avoir l'habit de Page pour ne pouvoir long-tems demeurer en place ; & je trouve même que tous les Diablotins sont devenus plus malins depuis qu'ils ont eu la livrée , qu'ils n'étoient auparavant. Mais que nous veut Ascalaphe !



 SCENE II.

PLUTON , MINOS , RHADAMANTE , ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

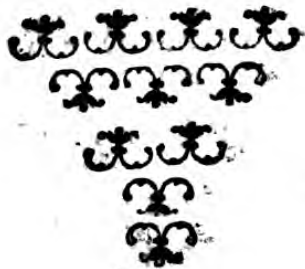
A H ! Seigneur Pluton , tout est perdu , un chef Mortel ayant eu l'audace d'excroquer le tribut qu'il devoit à la mort , vient d'arriver vivant dans votre Empire. Sa figure & ses propos font si bouffons , qu'à son arrivée toutes nos tristes Ombres se sont mises à rire.

PLUTON.

Hé ! que vient chercher ici ce téméraire ?

ASCALAPHE.

Vous le sçauvez de lui-même le voilà.



SCENE III.

PLUTON , MINOS , RHADAMANTE,
ASCALAPHE,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entrant comme à tâton.*

G Arre le pot au noir. Bon soir , Monsieur Pluton ; car il seroit inutile de vous souhaiter bon jour, puisqu'il n'y en a point chez vous.

PLUTON.

L'abord est familier.

ARLEQUIN.

Que le Diable vous emporte de bon cœur , Seigneur Pluton ; Parbleu , vous devriez bien faire allumer les lanternes dans votre Empire ; j'en ai jamais vû d'Enfer si mal policé ; ce n'est pourtant pas manque que vous n'avez ici nombre de Commissaires.

PLUTON.

Je te conseille de te plaindre.

ARLEQUIN.

J'en ai sujet. J'ai pensé cent fois me rompre le col pour arriver jusqu'ici. En entrant je me suis

né du nez contre l'ame d'un Procureur , qui
 it dure comme une enclume ; & sans vos Furies
 ont eu la charité de m'éclairer un bout de che-
 n avec leurs flambeaux , je ne serois arrivé de
 is heures.

PLUTON.

Tu es encore arrivé trop-tôt pour ton malheur.

ARLEQUIN.

Oh ! je ne crains rien , je viens ici de bonne part.

PLUTON.

Et qui peut t'avoir envoyé ?

ARLEQUIN.

Un Lutin de vos amis , le Seigneur Belphegor ,
 nt j'ai l'honneur d'être le premier Valet de Cham,
 e.

MINOS.

Il vient de la part de Belphegor. Ah ! nous allons
 prendre des nouvelles.

PLUTON.

J'en ai autant d'impatience que vous ; mais je
 is encore plus curieux de sçavoir comment ce mi-
 rable a pu faire pour pénétrer jusqu'ici.

ARLEQUIN.

Je vais vous l'apprendre : J'ai commencé par en-
 vrer le bon-homme Caron , j'avois apporté un
 morceau de fromage d'un appetit charmant qui lui
 fait oublier que j'avois un corps. Heureux Mor-
 el ! s'est-il écrié en le grugeant , que j'envie votre

bonheur , de pouvoir vous rassasier de mets si délicieux ! Puis vidant en deux coups deux bouteilles de vin de Champagne : ah ! que toutes les eaux du Stix , a-t'il dit , ne sont-elles semblables !

P L U T O N .

Mais , comment as-tu fait pour endormir mon chien Cerbere ?

A R L E Q U I N .

Je me suis servi d'un autre stratagème. Je suis un homme de précaution , voyez-vous ; & je n'aime point à m'embarquer sans biscuit. Ayant appris li-haut que votre chien Cerbere étoit de complexion amoureuse , j'ai amené avec moi ma petite chienne qui est amoureuse comme une chatte.

P L U T O N .

En voici bien d'un autre.

A R L E Q U I N *contrefait la chienne & le gros mâtin.*

Je l'ai fait passer devant moi , elle a été amoureusement agacer votre Mâtin , oua , oua , oua ! Monsieur Cerbere aussi-tôt lui a répondu tendrement , aou , aou , aou , ils ont fait plusieurs caracolles ensemble ; & tandis qu'il lui contoit son glorieux martire, zeste , j'ai franchi le pas de la porte.

P L U T O N .

Ah ! malheureux , qu'as-tu fait ?

A R L E Q U I N .

Ne vous fâchez pas , ma chienne est de bonne

race , & Madame Proserpine en aura un épagueul.

PLUTON.

Un épagueul ?

ARLEQUIN.

Ou bien un Arlequin ; c'est à présent la grande mode.

PLUTON.

Peut-on rien de plus extravagant ! En faveur de l'invention je te le pardonne ; mais sans courir tant de risque, que ne te dépouillois-tu de ton corps pour venir ici ?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'un Médecin de mes amis m'avoit conseillé , il s'étoit même offert à me prêter son assistance ; mais mon corps m'est si cher & me va si bien , que je n'ai jamais pû me résoudre à m'en séparer.

PLUTON.

Revenons à Belphegor. Qu'as-tu à m'apprendre de sa part ?

ARLEQUIN.

Il fera demain ici.

PLUTON.

Hé comment se porte-il ?

ARLEQUIN.

Hélas ! le pauvre diable est bien chagrin , & Madame Honesta sa femme lui a fait bien des malhonnêtetés.

B E L P H E G O R

P L U T O N.

On dit qu'elle étoit si vertueuse?

A R L E Q U I N.

Il a payé bien cher cette vertu-là. C'est une marchandise bien rare au moins, que la vertu dans le païs d'où je viens, nous n'avons point de Marchand qui en tienne de magasin.

P L U T O N.

Acheve donc.

A R L E Q U I N.

Monfieur Belphegor est devenu amoureux de fa femme après son mariage : malheur le plus grand qui puisse arriver à un honnête homme! C'est ce qui fait auffi que les maris d'aujourd'hui se gardent le plus qu'ils peuvent de tomber dans ce cas.

P L U T O N.

Mais quel mal lui a-t'elle fait encore?

A R L E Q U I N.

Oh! tous les maux ensemble. Et pour Vous le perfuader, il fuffit de vous dire qu'elle avoit plus de malice que Satan, plus de fourberie qu'Aftarot, & plus d'orgueil que Lucifer.

P L U T O N.

C'est beaucoup dire; & comment pouvoit-il souffrir cela?

A R L E Q U I N.

Quand il oſoit lever la crête, il avoit pour réponse: je ſuis honnête femme.

P L U T O N

Que ne la quittoit-il ?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'il a voulu faire plusieurs fois ; mais elle avoit le diable au corps pour le venir trouver par tout où il étoit.

PLUTON.

Il falloit s'en séparer par Justice.

ARLEQUIN.

Elle étoit jolie femme , elle auroit toujours gagné son procès.

PLUTON.

Et que fait à présent ce malheureux ?

ARLEQUIN.

Quand je suis parti de l'autre monde , il se préparoit encore à prendre la fuite pour se dérober d'elle & de ses Créanciers ; il attendoit avec impatience la fin du tems que vous lui aviez prescrit pour s'en revenir ici , & jusques-là il vous prie de lui permettre de se rendre invisible, & c'est pour cela qu'il m'a député vers vous.

PLUTON.

Je lui accorde. Minos , allez promptement lui en expédier la permission. Et vous , Rhadamante, dressez un passeport pour que cet homme s'en retourne sûrement dans l'autre monde.

SCÈNE IV.

PLUTON. ARLEQUIN.

PLUTON.

MAis, mon ami, tu me surprend de me dire que Belphegor avoit des Créanciers. Qu'a-t-il fait de tout l'or & l'argent qu'il a emporté des Enfers ?

ARLEQUIN.

Madame Honnesta l'a dissipé dès la première année, elle en a employé une partie à ses ajustemens, une autre à avancer sa nombreuse famille, & le reste au jeu.

PLUTON.

Et ce bête mari souffroit tout cela tranquillement ?

ARLEQUIN.

Il avoit une honnête femme.

PLUTON.

Ah ! je commence à voir que les maris ont quelque raison de se plaindre ; & quoique Proserpine en puisse dire... Mais la voici.



SCÈNE V.

PLUTON, PROSERPINE.

ARLEQUIN.

PROSERPINE.

Que vient-on de m'apprendre mon mari ! On dit que malgré mes prières tu te prépares à prononcer un Arrêt contre notre Sexe ? Voudrois-tu me faire ce chagrin-la, mon cher Plutonichet ?

PLUTON.

Que veux-tu, ma chère Proserpinette, il faut bien que je rende justice.

PROSERPINE.

Vous avez d'autres causes à juger, sans vous embarrasser de celles-là. D'ailleurs, pourquoi condamner les femmes dont la plupart travaillent tous les jours à grossir votre Empire, en faisant mourir leurs maris de chagrin ?

PLUTON.

Quelque obligation que je puisse leur avoir, je ne pourrai me dispenser de prononcer contre elles.

PROSERPINE.

Par la mort non d'un diable, ne vous en avisez pas ; vous vous en repentiriez, vous & tous vos Juges infernaux.

E e ij

BELPHEGOR ;

ARLEQUIN, *à part.*

Peste, Madame Proserpine est un maîtresse Diabliesse à ce que je vois, c'est une seconde Honneste.

PROSERPINE.

Et quand vous prononceriez contre les femmes, à quel supplice pouvez-vous les condamner? En est-il de plus rude pour elles que celui qu'elles souffrent dans votre Empire?

PLUTON.

Quel supplice extraordinaire les femmes souffrent-elles dans les Enfers?

PROSERPINE.

Celui de ne pouvoir parler.

PLUTON.

Ah! vous avez raison.

PROSERPINE.

Mais je parle assez pour toutes, & ce n'est qu'à cette condition que je n'ai pas voulu profiter du semestre que Jupiter m'avoit accordé pour retourner sur la terre. C'étoit pourtant un grand avantage pour une femme que d'être six mois de l'année absente de son mari, & je vous déclare que je m'en ferverai si vous ne me contentez pas sur ce que je vous demande.

PLUTON.

Mais que voulez vous de moi, ma chere femme?

PROSERPINE.

Je veux, mon mari, que vous trainiez cette affai-

re en longueur, si vous ne la trouvez pas à notre avantage.

PLUTON.

Fort bien.

PROSERPINE.

Ou que vous la jugiez sur le champ, si vous y pouvez donner un bon tour.

ARLEQUIN.

Ma foi c'est une bagatelle que ce que Madame vous demande ; & nous avons là-haut des Rapporteurs qui ne se font point de scrupule de ces sortes de vétilles.

PROSERPINE.

Ah! ah! quel est ce Diable de nouvelle espèce, que je ne connois point ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, je ne suis pas si Diable que je suis noir.

PLUTON.

C'est un homme, ma Mie, qui vient ici de la part de Belphegor.

PROSERPINE.

C'est encore un bon impertinent que votre Belphegor. Hé bien, mon ami, tu viens apparemment nous dire qu'il est bien mécontent de sa femme.

ARLEQUIN.

Moi, Madame, point du tout, je suis plus poli

que cela ; je vous dirai seulement qu'il brûle d'impatience de revenir aux Enfers.

PROSERPINE.

C'est-à-dire qu'il a la maladie du Pays.

ARLEQUIN.

Cela est assez naturel , le pays est si beau ! Mais vous le verrez demain qui vous en informera lui-même.

PROSERPINE.

Je ne veux m'informer de rien. Il suffit que je recommande à Monsieur mon mari l'affaire dont il s'agit, & que la recommandation d'une Déesse comme moi, doit l'emporter sur tous les bons droits du monde.

ARLEQUIN.

Sans doute, & Monsieur Pluton doit y avoir égard. Un Dieu de sa figure ne doit rien refuser à une Déesse de la vôtre, & il doit tout sacrifier pour vous plaire.

PROSERPINE.

Ce garçon-là a de l'esprit ; je gage qu'il ne se plaint pas des femmes, lui ?

ARLEQUIN.

Moi, Madame, je n'ai garde, j'en ai toujours été trop bien traité. J'en avois une pour mon compte. Ah ! la bonne femme ! la bonne femme !

PROSERPINE.

Où est Monsieur Pluton pour entendre un mari

se louer de sa femme ? Et quelles plus grande preuve s'a-t-elle donné de sa bonté ?

ARLEQUIN.

Celle de se laisser mourir au bout de l'année.

PROSERPINE.

Tu l'a bien pleuré ; je crois ?

ARLEQUIN.

Oh ! tant pleuré ; que je serois au desespoir de la retrouver ; cela rappelleroit tous mes chagrins.

PROSERPINE.

Il boufone agréablement ! Comment te nommes-tu , mon ami ?

ARLEQUIN.

Madame on m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Arlequin ! voilà un nom qui me réjouit ! J'ai envie de te retenir a mon service.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur , Madame , j'ai aussi la maladie du Pays. Il faut que je m'en retourne au plus vite.

PROSERPINE.

Mais comme tu viens de faire un grand voyage , il faut du moins te rafraichir auparavant.

ARLEQUIN.

Et quel rafraichissement peut-on trouver ici parmi les feux & les flâmes ?

BELPHEGOR
PROSERPINE

Si tu veux boire un coup , nous avons ici du vin de Nuis charmant ? Nos caves sont d'une fraîcheur.

ARLEQUIN.

Elles sont assez profondes du moins ; mais votre vin n'est-il point frelaté ?

PROSERPINE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN

C'est que vous avez ici bien des Cabaretiers.

PROSERPINE.

Ils n'ont pas dans ce Pays la même liberté qu'en l'autre monde.

ARLEQUIN.

Cependant , quand on trouve du vin mauvais , on dit voilà du vin du Diable.

PROSERPINE.

Je vois bien que le récit qu'on t'a fait des Enfers t'a prévenu contre la beauté de notre Empire , mais nous t'allons faire voir les plaisirs qu'on y goûte. Il faut que tu sçaches que nous avons ici les plus excellens Maîtres de tous les Arts. Nous avons sur-tout un Opera des plus complets. . .

ARLEQUIN.

C'est donc ce qui a si fort affoibli les nôtres.

PROSERPINE.

Et puisque tu as eu le bonheur de me plaire , je veux que tu rapporte quelque chose des Enfers , je te veux faire un don.

ARLEQUIN

COMEDIE.

341

ARLEQUIN.

Et quel don s'il vous plaît ?

PROSERPINE.

Celui d'être Poète & Musicien.

ARLEQUIN

Je vous remercie, je suis déjà assez fou sans cela.

PROSERPINE.

Hé bien je te donne donc la science de dire la bonne-aventure, & de deviner (en regardant dans la main) le passé, le présent, & le futur.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour celui là.

PROSERPINE.

Va prendre place pour voir le Divertissement. Impitoyables Furies, cessez de tourmenter les criminels ; & vous Ombres fortunées, faites de votre mieux pour régaler le Seigneur Arlequin, qui a eu le bonheur de gagner les bonnes graces de Proserpine.

ARLEQUIN *à part.*

Voilà une bonne Déesse ! Je crois ma foi que si je restois plus long-tems ici, je ferois Pluton cocu.





DIVERTISSEMENT.

TROUPE D'OMBRES.

ENTRÉE DE LUTINS.

UN LUTIN *chante.*

Que les Ombres se réjouissent ;
 Chantez , dansez , Peuple démon ;
 Que de Sisiphe & d'Ixion
 Aujourd'hui les tourmens finissent :
 Que les Danaïdes remplissent
 Leurs brocs & leurs cruches de vin ;
 Et que Tantale puisse enfin ,
 Sans que les Enfers l'en punissent ,
 Boire à la santé d'Arlequin.



SCÈNE VI.

ARLEQUIN, L'OMBRE
de Violette, TROUPE D'OM-
BRES ET DE LUTINS.

L'OMBRE *de Violette.*

A Rlequin: quel nom à frappé mon oreille ! Est-ce donc pour lui que la fête se fait ! Seroit-ce un second Orphée qui viendrait chercher son épouse aux Enfers !

ARLEQUIN.

Non, je vous assure, ce seroit plutôt un second Rhadamitte, qui viendrait noier la sienne dans le Cocite, si elle n'étoit par morte tout-à-fait. Mais Dieu merci, nous avons une bonne quittance du Juré Crieur.

L'OMBRE *de Violette à part.*

Ah ! l'indigne époux !

ARLEQUIN.

Morbleu, ne seroit-ce pas là l'Ombre de ma femme ? Il faut que cela soit, car je sens une certaine révolution par tout le corps.

F f ij

BELPHEGOR;

L' O M B R E *de Violette.*

C'est sûrement Arlequin mon mari , car mon ame est agitée d'une maniere... Mais il faut filer doux & comme il est dans les bonnes graces de Proserpine , tâcher qu'il lui demande la permission de m'emmener ; je ne serois pas fâchée de revoir la lumiere , quand ce ne seroit que pour le faire encore enrager.

A R L E Q U I N.

La mort n'a point détruit ses bonnes intentions pour moi , & je vois bien qu'elle n'a pas encore bu de l'eau du Fleuve d'oubli.

L' O M B R E *de Violette.*

C'est donc toi , mon cher Arlequin ! Quel excès de tendresse d'avoir entrepris un si grand voyage pour venir chercher ta chere Violette ! car je ne doute point que tu ne vienne ici demander ta femme à Pluton.

A R L E Q U I N.

Ah ! voyez donc.

L' O M B R E *de Violette.*

Le bon mari ! est-tu venu seul ?

A R L E Q U I N.

Et qui diable m'auroit voulu tenir compagnie , supposé que je fusse venu aux Enfers pour y chercher ma femme ? ce n'auroit pas été à coup sur les Maris veufs du Pays d'où je viens. Oiii ma mie , je suis venu très-seul , & je m'en retournerai de même.

L' O M B R E *de Violette.*

Quoi ! mon cher petit mari , tu aurois la cruauté
de me laisser ici où je m'ennuye à la mort ?

A R L E Q U I N.

Pour vous défennuyer , vous n'avez qu'à faire des
nœuds.

L' O M B R E *de Violette.*

Toi qui peux tout auprès de Proserpine . . .

A R L E Q U I N.

Hé bien pour vous procurer de l'emploi dans ce
Pays-ci , je pirai le Seigneur Pluton de créer en
votre faveur une quatrième Charge de Furie.

L' O M B R E *de Violette.*

Quoi ! traître , scelerat , infame , tu oses . . .

A R L E Q U I N.

Hé ! là , là , bellement notre femme. Il semble
que vous croyez être encore en vie ?

L' O M B R E *de Violette.*

Elle lui ôte sa batte , & le frappe.

Il faut que je t'étrangle , ou que je t'arrache les
yeux.

A R L E Q U I N.

A l'aide , au secours , on m'assomme.

P R O S E R P I N E.

Comment ! quel bruit est-ce là ?

A R L E Q U I N.

C'est l'Ombre de ma femme qui fait le Diable à
quatre.

BELPHEGOR ;
PROSERPINE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Elle vouloit que je vous priaſſe de la laiſſer retourner avec moi en l'autre monde ; mais je vous prie au contraire de la garder bien ſoigneuſement. C'eſt un tréſor pour les Enfers qu'une femme de ſon humeur , elle ſervira à tourmenter les damnez.

L' O M B R E *de Violette.*

Apprens, maraut, que je me mocquois de toi , que je ſuis trop heureuſe ici, que j'y joiſis d'un repos que rien ne pouvoit troubler que ta maudite préſence , & que le véritable enfer des femmes eſt celui de vivre avec des maris faits comme toi.

ARLEQUIN *riant.*

Ah , ah ! ah , la plaiſante ombre !

L' O M B R E *de Violette le contrefaiſant.*

Ah , ah , ah , le drôle de corps !

PROSERPINE *à Violette.*

Allons , qu'on ſe retire , & qu'on acheve la fête que cette Ombre eſt venuë troubler aſſez mal a propos.

ARLEQUIN *ſe plaignant.*

Elle m'a étrillé de la bonne forte , & je m'en ſentirai long-tems. Ah ! ouf !

PROSERPINE.

Etes-vous fou de vous imaginer qu'elle vous ait fait

du mal ? Avez-vous oublié que ce n'est qu'un Ombre ?

ARLEQUIN *riant.*

Cela est vrai , je n'y songeois pas. Parbleu il faut que je sois bien fou en effet de croire que ce se Ombre m'ait pû faire du mal , par ce que j'en ressens ! Ce n'est que mon bâton qui par malheur s'est grouvé un corps , & des plus durs

PROSERPINE *aux Ombres.*

Continuez vos jeux.





L E D I V E R T I S S E M E N T

continuë.

L' O M B R E d'une Pucelle.

TE suis une Ombre du vieux tems,
 Qui jadis fus aimable & belle ;
 Rebutant toujours mes Amans,
 Je suis enfin morte pucelle ,
 Pucelle à l'âge de trente ans !
 Si des Dieux la bonté suprême
 Me rappelloit de mon tombeau ,
 En ferois-je encore de même ?

Diable-zot.

L' O M B R E d'un Avare,

Je suis l'Ombre d'un vieux Cresus ,
 Qui me plaignois le nécessaire ;
 J'amassois écus sur écus,
 Pour faire un Neveu légataire
 Qui joué & fonds & revenus.
 Si je repassois l'onde noire ,
 Mourrois-je auprès de mon magot ,

Faute de manger & de boire ?

Diabie-zot.

L' O M B R E d'une Femme mariée.

Je fuis l'Ombre d'une beauté ,
 Femme d'un vieux jaloux fans bornes ;
 Il étoit brutal , emporté ,
 Son front méritoit bien des cornes ,
 Pourtant il n'en a pas porté.
 Si j'avois encore la puiffance ,
 Echaperoit-il d'être sot ?
 Aurois-je autant de patience ?

Diabie-zot.

L' O M B R E d'un Cocu.

Vous voyez l'Ombre d'un Cocu ,
 Qui fut toujours d'humeur jaloufe ;
 Je méprisai le revenu
 De la beauté de mon Epoufe ,
 Et fut gueux tant que j'ai vécu.
 Mais à présent que c'est la mode ,
 Que l'Epoux partage au gâteau ,
 Voudrois-je n'être pas commode ?

Diabie-zot.

L' O M B R E d'un Débauché.

Nous ne fommes pas fans defirs ;

Heureux dans ces demeures sombres ,
 Nos jeux sont mêlez de soupirs :
 Les plaisirs que goûtent les Ombres
 Ne sont que l'Ombre des plaisirs.
 Quand ces lieux seroient plus aimables ,
 Sans Bacchus & sans Ifabeau ,
 Est-il de plaisirs véritables ?

Diable-zot.

L'OMBRE d'une Veuve.

Aux Ombres s'il étoit permis
 De prendre là-haut leur volée ,
 Combien de morts seroient surpris
 De voir leurs veuves consolées
 Par leurs Clercs ou par leurs Commis.
 Près d'un mourant on se desole ,
 Jurant de le suivre au tombeau ;
 Après sa mort tient-on parole ?

Diable-zot.

ARLEQUIN.

Que je vais bien à mon retour ,
 A Belphegor chanter sa gamme !
 Quoi m'envoyer dans ce séjour ,
 Pour m'y faire trouver ma femme !
 C'est me jouer d'un vilain tour.
 Lorsque là-haut il fuit la sienne ,
 Pourroit-il me croire assez fort ,
 Pour tirer d'icy bas la mienne ?

Diable-zot.



ACTE III.

Le Théâtre représente un Jardin illuminé, où Monsieur Turcaret se prépare à donner le Bal.

SCENE I.

ARLEQUIN *en l'air, monté sur un Monstre qui jette du feu par les narines.*

LA, là, là, tout doux, mon ami, nous approchons de la terre; prenons garde aux Ornières.

Il descend.

Voilà un animal si fatigué, qu'il ne bat plus que d'une aile. Hola, Valets, Servantes. Est-ce qu'il n'y a ici personne pour mener mon cheval à l'écurie? Mais le drôle a déjà pris son parti, & il s'en retourne aux Enfers au grand galop. * Mes baïse-

* *Le Monstre s'envole.*

mains à Madame Proserpine. Ma foi , voilà une voiture assez commode , cela ne coûte ni foin ni avoine. Pour moi j'aurois les dents bien longues si je n'avois eu de l'esprit : j'ai attrapé en chemin des Cailles à la vollée , & ne trouvant point de Rotif-
 feur sur la route , je les ai fait cuire au feu d'En-
 fer qui sortoit des nazeaux de mon cheval. Mais c'est ici le jardin où Monsieur Turcaret doit donner le Bal. Je ne sçais si je trouverai mon maître Belphegor . . . Ah ! le voici.

SCENE II.

BELPHEGOR, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! Seigneur Belphegor , que j'ai de joie de vous revoir.

BELPHEGOR.

J'attendois ton retour avec impatience ; hé bien ! qu'elle nouvelle ? que t'a dit Pluton ?

ARLEQUIN.

Il vous attend demain à diner ; il est arrivé du gibier , & il vous prépare un Greffier sauvage à la daube , avec un accollade de témoins du Mans qui sont d'un fumet excellent.

COMEDIE.
BELPHEGOR.

353

Que tu es badin!

ARLEQUIN.

Et voilà votre permission de vous rendre invisible, bien signée, paraphée & scellée du grand Sceau infernal.

BELPHEGOR.

Cela va à merveille.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas tout, Madame Proserpine, (qui je crois est amoureuse de moi) m'a régélé comme un Prince, & m'a fait don du pouvoir de deviner, & de dire la bonne aventure.

TRIVELIN.

Ah! Monsieur le Devin, dites moi la mienne vous prie.

ARLEQUIN.

Volontiers: il faut que j'éprouve mes talens sur toi; donne-moi ta main.

TRIVELIN.

Vous ne me connoissez pas, dites-moi d'abord le passé, je verrai si je vous dois croire pour l'avenir.

ARLEQUIN *lui regardant dans la main.*

Tu as été jusqu'ici un grand fripon; tu fors de bon pere & de bonne mere, mais tu ne vaux gueres.

TRIVELIN.

Cela est vrai.

Cependant tu as servi fidèlement Belphegor , voilà le passé. Tu es marié par son son secours à une jeune fillette de ton Village , voilà le présent. Il t'enrichira ce soir , voilà le futur.

T R I V E L L I N.

C'est la verité.

A R L E Q U I N *se réjoüissant.*

C'est la verité ? ah ! Madame Proserpine , que je vous ai d'obligation.

T R I V E L I N.

Devinez encore , je vous prie , & me dites quelque chose de plus positif.

A R L E Q U I N *lui regardant encore dans la main.*

Je le veux bien. Hier garçon , voilà le passé ; aujourd'hui marié , voilà le présent ; & demain cocu , voilà le futur , il n'y a rien de plus positif.

T R I V E L I N.

Voici un avenir qui me chagrine.

A R L E Q U I N.

Que tu es benêt , mon ami ! Ne vaut-il pas mieux être cocu , que d'avoir une femme vertueuse comme celle de mon Maître ?

B E L P H E G O R.

Arlequin a raison. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant ; il faut songer à notre affaire. Monsieur Turcaret va donner le bal dans ce Jardin , & c'est

le tems que je prends pour me vanger de lui. Allez promptement vous déguiser , pour vous trouver a ce bal.

TRIVELIN.

Et quel déguisement prendrons-nous ?

BELPHEGOR.

Le premier qui vous viendra dans l'esprit : déguisez-vous en Bohemiens. Mettez une espee de toilette sur votre épaule, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN.

C'est bien dit , & je dirai la bonne aventure si quelqu'un est curieux de la sçavoir. Et vous, qu'allez-vous devenir ?

BELPHEGOR.

Je vais passer dans le corps de Monsieur Turcaret, dont je ne sortirai que par le commandement de Trivelin , afin de lui procurer une somme considerable.

ARLEQUIN.

Que nous partagerons ensemble ?

TRIVELIN.

Ah ! j'y consens. Vous allez donc bien tourmenter ce Monsieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

Au contraire, ce sera un possédé de bonne humeur, qui ne fera que parler en chantant. Je ne suis pas un Démon mal-faisant.

Cela est vrai.

B E L P H E G O R .

Cependant tout bon que je suis , je veux avertir Trivelin d'une chose ; c'est que quand je serai sorti du corps de Monsieur Turcaret pour entrer dans un autre par son commandement , il se garde bien de me commander rien davantage , je ne lui obéirois pas.

T R I V E L I N .

Ne craignez rien , j'exigerai une somme si forte de Monsieur Turcaret pour vous faire sortir , que je n'aurai plus besoin de rien quand on me l'aura payée.

B E L P H E G O R .

Ce sont tes affaires ; mais voici déjà des Masques ; le bal va commencer , éloignons - nous , & allons nous concerter ensemble sur la matiere dont nous devons nous conduire dans tout ceci.



SCENE

SCENE III.

LE BAL.

*Plusieurs Masques entrent en
dansant.*

UN MASQUE chante.

LA nuit tous chats sont gris,
Le Bal est l'assemblage
Des Jeux & des Ris,
Sous un beau masque un laid visage
Y passe souvent pour Cypris.
On y prend Fanchon pour Cloris,
Le Magot pour un Adonis,
L'Agioteur pour le Marquis,
Et le fou pour le Sage:
La nuit tous chats sont gris.
On danse.



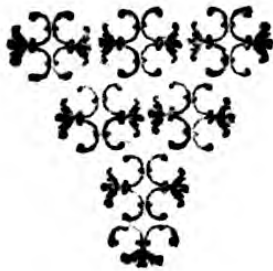
SCENE IV.

Le Bal continuë.

ARLEQUIN & TRIVELIN,
en Bohemiens , l'un a un Tambour de
Basque, & l'autre des Cliquettes.

ARLEQUIN *chantë.*

AU bruit de nos Tambours & de nos Cliquettes,
Accourez , Amans curieux :
Si sur la foi de nos sornettes
Vous croyez devenir heureux ,
Déja vous l'êtes.



SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN,
LE DOCTEUR, TROUPE
DE MASQUES.

LE DOCTEUR.

AH ! Messieurs , tout est perdu ; Monsieur Turcaret est devenu fou , il ne peut plus dire un mot sans chanter.

TRIVELIN.

Bon , voilà un tour de Monsieur Belphegor ! hé contez nous un peu cela ?

LE DOCTEUR.

Nous nous étions retirés ensemble au bout du Jardin pour concerter une mascarade , lorsque tout à coup son visage a changé ; il s'est plaint d'une colique affreuse , il est tombé évanouï sur un lit de gazon , & dans le tems que j'appellois du secours il s'est relevé , & s'est mis à chanter.

ARLEQUIN *riant.*

Mais vraiment , voilà une folie bien agréable.

LE DOCTEUR.

Comment , il semble que vous vous réjouissiez de son malheur.

B E L P H E G O R.

A R L E Q U I N.

Nous rions de votre erreur ; vous croyez Monsieur Turcaret fou , & il est possédé d'un Lutin.

L E D O C T E U R.

Possédé d'un Lutin ! Qui vous a dit cela ?

A R L E Q U I N.

Bon ! est ce que nous ne devinons pas tout nous autres ?

L E D O C T E U R.

Mais pourquoi ce Lutin s'est-il adressé plutôt à Monsieur Turcaret qu'à un autre ?

A R L E Q U I N.

Je devine que c'est pour le punir des cruautés qu'il exerce tous les jours envers le malheureux Rodric.

L E D O C T E U R.

Comment , ce Rodric a donc des amis en Enfer ?

A R L E Q U I N.

Bon , tous les Diables sont ses confreres.

L E D O C T E U R.

Je n'entens point cette énigme-là ?

A R L E Q U I N.

On vous l'expliquera.

L E D O C T E U R.

Quoiqu'il en soit , c'est moi qui fait les affaires de Monsieur Turcaret , & je vais le porter à se désister de ses poursuites , & à laisser en paix le malheureux

Rodric , quoiqu'à parler franchement je ne le trouve gueres en état d'entendre raison. Le voici, voyez comme il a les yeux hagards.

SCENE VI.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR,
ARLEQUIN. TRIVELIN,
TROUPE DE MASQUES.

Mr. TURCARET *entre en chantant.*

QU'il pleuve , qu'il vente , qu'il tonne ;
Rien déformais ne m'étonne ,
Je ne crains ni le froid le ni chaud ,
J'ai réalifé comme il faut.

LE DOCTEUR.

C'est fort bien fait à vous , Monsieur Turcaret ;
mais laissez-là vos Chanfons pour m'écouter ; vous
n'êtes pas fi heureux que vous penfez , croïez-moi.

Mr. TURCARET *chante.*

J'ai toujours ma caiffe remplie ,
J'ai de la fanté , je fuis vigoureux ;

B E L P H È G O R.

Tantôt Cloris , tantôt Sylvie ,
 Je bois de tous vins , je joüe à tous jeux.
 Qui peut ainsi passer la vie ,
 Peut avec raison se dire heureux.

M r . L E D O C T E U R .

Mais Monsieur Turcaret , au milieu de l'opulence où vous êtes , je m'étonne que vous poursuiviez avec tant de rigueur le malheureux Rodric , pour les sommes que vous prétendez qui vous sont dûes ; les interêts que vous avez exigés de lui , ont passé de beaucoup le principal , il est dans la dernière misère , & vous devriez avoir pitié de lui.

T U R C A R E T *chante.*

C'est un plaisir pour mes semblables
 De voir les autres misérables ,
 Ils ne s'embarrassent que d'eux ;
 En moi la pitié ne peut naître ;
 Si tout le monde étoit heureux.
 Quel plaisir aurois je de l'être !

L E D O C T E U R .

Hélas ! on voit bien que cet homme-là a le diable au corps. Mais à propos de diable , voici sa femme.

 SCENE VII.

Mr. TURCARET, Me. TURCARET,
 LE DOCTEUR, ARLEQUIN,
 TRIVELIN, TROUPE DE
 MASQUES.

Me. TURCARET.

AH! Messieurs, que viens-je d'apprendre ! on
 dit que mon mari est possédé d'un Lutin ?

LE DOCTEUR.

Il n'est que trop véritable.

Me. TURCARET.

Et où est-il ce Lutin, que je lui arrache les yeux ?

LE DOCTEUR.

Il est dans le corps de votre mari.

Me. TURCARET

Oh! je l'en ferai bien sortir à bons coups de bâton.

ARLEQUIN *frappant sur Monsieur Turcaret
 & sur le Docteur.*

Je m'en vais me charger de ce soin. Allons
 Monsieur le Lutin sortez au plus vite.

Me. TURCARET.

Et à quoi songez-vous donc ? vous battez mon
 mari ?

BELPHEGOR.

LE DOCTEUR.

Et vous me frappez aussi ? avez-vous perdu l'esprit ?

ARLEQUIN.

C'est que je voulois toucher le Diable par briecolle.

LE DOCTEUR.

Cela n'est pas nécessaire , je vais le conjurer , moi. Esprit malin , dis-nous qui tu es ? il nous va répondre par la bouche de Monsieur Turcaret apparemment !

BELPHEGOR *par la bouche de Monsieur Turcaret,*
chante.

Je suis un Démon :

Invisible ,

Mais sensible :

Belphegor est mon nom.

LE DOCTEUR.

Belphegor ! ce Diable ne m'est pas inconnu . . .

BELPHEGOR *par la bouche de Monsieur Turcaret,*
chante.

Je suis dans le Corps

De ce galant homme ,

Et l'on ne m'en mettra dehors

Qu'avec une très grosse somme.

Ah !

LE DOCTEUR.

Ah! ah! le Diable est intéressé.

Me. TURCARET.

Mais, pourquoi a-t-il choisi le corps de mon mari, plutôt qu'un autre?

ARLEQUIN.

Il est permis de prendre son bien où l'on le trouve.

Me. TURCARET.

Comment?

TRIVELIN.

Hé! oui: ne sçavez-vous pas qu'il y a long-tems que tout le monde donne votre mari à tous les Diables?

Me. TURCARET.

Que je suis malheureuse! mais, n'y a-t-il point de remède à cela?

LE DOCTEUR.

Laissez-moi faire, je vais conjurer l'Esprit en latin, c'est une langue qui a beaucoup de force sur les Lutins:

Cacodemon exi ex isto corpore.

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Nolo.

LE DOCTEUR.

Il dit qu'il ne veut pas en sortir.

Et hoc te non tadet habitare?

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Non tado.

Tome II.

H h

BELPHEGOR,
LE DOCTEUR.

Ah ! Messieurs, le Diable a fait un solécisme ;
il ne sçait pas la Grammaire, il ignore la regle des
Verbes *Pœnitet*, *Tadet*, *Pudet*, *Miseret*.

ARLEQUIN.

Il n'est pas surprenant que le Diable devienne
ignorant en parlant par la bouche d'un Financier.

TRIVELIN.

Affûrement ; mais sans tant vous tourmenter, si
l'on me veut payer la somme que je demanderai,
je vais dans le moment envoyer le Diable à tous les
Diables.

Me. TURCARET.

Comment ! Est-ce que vous avez pouvoir sur les
Esprits ?

TRIVELIN.

Sans doute.

Me. TURCARET.

Et que me demandez-vous, pour délivrer mon
mari ?

TRIVELIN.

Rien, quand l'affaire sera faite.

Me. TURCARET.

Voilà un galant homme.

TRIVELIN.

Mais je veux cent mille écus avant que de l'en-
treprendre.

Me. TURCARET.

Cent mille écus ! il vaut autant que le Diable
emporte mon mari.

ARLEQUIN.

Voilà une femme terriblement tendre.

LE DOCTEUR.

Allons, Madame, il faut faire un effort : si vous étiez en pareil cas, Monsieur Turcaret ne vous abandonneroit pas ainsi.

TRIVELIN.

C'est ce qu'il faut éprouver. Je vais faire passer le Lutin dans le corps de Madame ; mais quand il y sera, il n'en sortira pas si aisément, & il me faudra le double de ce que je demande.

Me. TURCARET.

Ne vous avisez pas de me jouer ici quelque tour de votre métier.

TRIVELIN.

Allez donc me chercher les cent mille écus.

Me. TURCARET.

Mais je voudrois sçavoir auparavant si vous avez le pouvoir que vous dites.

TRIVELIN.

Comment, vous en doutez ? je vais vous en donner des preuves. *Hust, Must.*

Le Théâtre paroît tout en feu, les Iffes du Jardin poussent des Gerbes d'artifice.

Me. TURCARET.

Miséricorde ! qu'est-ce que tout ceci ? Voilà mon

Jardin tout en feu ; il va se communiquer à la maison : je suis ruinée.

T R I V E L I N .

Cela vous apprendra à douter de mon pouvoir.

A R L E Q U I N .

Ma foi , cela est effroyablement beau.

M e . T U R C A R E T .

Ah ! Monsieur , je vais vous chercher les cent mille écus , éteignez au plutôt cet embrasement.

T R I V E L I N .

Allez donc au plus vite.

S C E N E V I I I .

Mr. T U R C A R E T , L E D O C T E U R ;
A R L E Q U I N , T R I V E L I N ,
M A S Q U E S .

L E D O C T E U R .

JE suis tout effrayé de ce que je viens de voir ; mais Monsieur , qui vous a donné ce pouvoir surprenant ?

T R I V E L I N .

C'est l'Astre prédominant , qui au jour de ma naissance influant perpendiculairement comme qui diroit . . . mais il est inutile de vous

expliquer cela, vous n'y comprendriez rien.

LE DOCTEUR.

Non, assurément, de la manière dont vous vous engagez à me l'expliquer. Mais je conçois que votre pouvoir s'étend bien loin.

ARLEQUIN.

Oh ! si loin, que si vous voulez, il vous va faire prendre racine dans ce jardin, & vous y métamorphoser en concombre.

LE DOCTEUR.

Qu'il n'en fasse rien. Mais que cherchent ici ces gens ?

TRIVELIN.

Parbleu ce sont les Sergens de ce matin qui poursuivoient Monsieur Be-phégor, je les reconnois.



 S C E N E X I.

Monsieur T U R C A R E T , L E
 D O C T E U R , A R L E Q U I N ,
 T R I V E L I N , D E U X S E R G E N S ,
 P L U S I E U R S A R C H E R S &
 M A S Q U E S .

I. S E R G E N T .

B On soir Monsieur le Docteur ; nous venions dire
 à Monsieur Turcaret que ce matin nous avons
 manqué son homme par la fourberie d'un certain
 manant qui s'est moqué de nous ; mais ce manant-là
 tombera quelque jour sous nos pattes.

T R I V E L I N .

Tu passeras auparavant par les miennes.

A R L E Q U I N *à Trivelin.*

Change-moi ce drôle-là en cornichon.

L E D O C T E U R .

Ah ! Monsieur le Sergent , il n'est pas tems de
 parler d'affaires , Monsieur Turcaret est possédé
 d'un Lutin qui fait ici des ravages effroyables ;
 tout-à-l'heure ce Jardin étoit tout en feu.

UN SERGENT.

Ah ! que m'apprenez-vous ! Et ne peut-on pas remédier à cela ?

LE DOCTEUR.

Voilà un Magicien qui s'est engagé à le faire , moyennant cent mille écus que Madame Turcaret lui est allé chercher.

UN SERGENT.

Comment ! & c'est notre homme de ce matin ! Ne vous y fiez pas, c'est un coquin qui a reçu notre argent pour nous tromper ; & d'ailleurs comment auroit-il ce pouvoir ? c'est un Païsan.

ARLEQUIN *lui donnant de sa batte.*

Apprenez à respecter la Magie.



 SCENE X.

LE DOCTEUR , ARLEQUIN ;
 TRIVELIN , DEUX SERGENS ;
 Plusieurs ARCHERS , Monsieur
 TURCARET , Madame TURCARET,
 MASQUES.

Me. TURCARET *apportant deux sacs.*

Tenez , Monsieur , voilà cent mille écus en
 or bien comptez.

TRIVELIN.

Cela me va diablement charger.

ARLEQUIN *prenant un sac.*

Je vais vous soulager de la moitié.

TRIVELIN *faisant quelques lazis.*

Remarquez bien , Messieurs , ce tour-ci.

Démon , je te commande de sortir du corps de
 Monsieur Turcaret , & de passer dans celui d'un de
 ces Messieurs,

BELPHEGOR *par la bouche de Monsieur
Turcaret, chante.*

Sans que rien me retienne
J'obéis à ta voix ,
Mais qu'il te souviene
Que c'est pour la dernière fois.

TURCARET.

Ah ! que je me sens soulagé ! où suis-je & d'où
viens je !

I. SERGENT *chante, sentant Belphegor entrer
dans son corps.*

Ah ! je ressens des douleurs effroyables ,
Je ne sçai point ce que c'est que cela ;
J'ai dans mon corps une troupe de Diabes ,
Et c'est à qui plus me tourmentera :
L'un me déchire ,
L'autre me tire ,
Et je ne sçai qui d'eux l'emportera.

II. SERGENT.

Qu'est-ce que cela signifie , & qu'est-ce que vous
avez fait entrer dans le corps de mon camarade ?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor : & comme il a trouvé la
place occupée par d'autres Diabes , ils se battent

là-dedans . . . comme tous les Diables ; mais je vais les mettre d'accord.

(Il donne des coups de sa batte sur le dos du Sergent.)

II. SERGENT à Trivelin.

Ah ! malheureux , qu'as-tu fait ?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable , voyez le grand malheur.

II. SERGENT.

Le malheur retombera sur toi , car je l'ai bien entendu ; ton pouvoir est fini , & nous t'allons mettre entre les mains de la justice pour te faire brûler comme Sorcier.

TRIVELIN au premier Sergent.

Monsieur Belphegor ne souffrira pas cela , n'est-il pas vrai ? . . . Mais il ne répond rien.

ARLEQUIN.

C'est qu'il ne peut plus rien pour toi. Qu'il te souvienne de ce qu'il t'a dit tantôt.

TRIVELIN.

Ah ! je l'avois oublié : Seigneur Belphegor , ayez pitié de moi , & sortez promptement du corps que vous possédez.

ARLEQUIN.

Il n'en sortira pas , il s'y trouve trop bien.

TRIVELIN.

Et je vous promets de ne vous plus rien demander de ma vie , sortez , je vous en conjure.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien ; il est dans son creux.

TRIVELIN *aux Sergens.*

Messieurs , vous voyez que je fais ce que je puis pour reparer la faute que j'ai faite.

II. SERGENT.

Nous ne nous embarassons point de cela , nous t'allons mener en prison , si tu ne délivres tout-à l'heure notre camarade.

TRIVELIN.

Seigneur Belphegor , encore un coup.

ARLEQUIN.

Comme si tu ne parlois pas.

TRIVELIN.

Est-ce-là la recompense de l'avoir servi si fidellement?

à part.

Mais je vois bien qu'il faut user ici de stratagème , Messieurs , que je vous dise un mot en particulier , éloignons-nous un peu.



 SCENE XI.

Monsieur TURCARET, Madame
 TURCARET, ARLEQUIN,
 TRIVELIN, LE DOCTEUR,
 SERGENS, ARCHERS,
 MASQUES.

ARLEQUIN *à part.*

Que Diable va-t-il faire : je ne sçaurois le de-
 viner sans lui avoir regardé dans la main.
 Que je plains ce miserable !

LE DOCTEUR.

Et pourquoi Belphegor ne sort-il pas d'où il est ?

ARLEQUIN.

Il faudroit qu'il retournat aux Enfers. Il ne peut plus passer dans aucun corps, son pouvoir est limité.

LE DOCTEUR.

Quel malheur seroit-ce pour lui de retourner aux Enfers, puisque c'est son pays ?

ARLEQUIN.

S'il y retournoit avant le tems qui lui est prescrit, Platon lui seroit souffrir des tourmens terri-

bles, il est severe en diable sur ces matieres ; mais quel bruit entens-je ?

On entend le bruit du Tambour.

SCENE XII.

MONSIEUR TURCARET, Madame
TURCARET, ARLEQUIN,
TRIVELIN, LE DOCTEUR,
Premier SERGENT, Second
SERGENT, & les autres Acteurs.

Second SERGENT.

CEST une femme qui fait battre la Caisse pour retrouver un mari perdu.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour cela. Il n'y a guere de mari qui en fit autant.

TRIVELIN.

Grande, grande nouvelle, Seigneur Belphegor, Madame Honesta votre femme, vient d'arriver, & c'est elle qui vous fait réclamer.

BELPHEGOR *par la bouche du premier
Sergent.*

Ah ! retournons au plus vite aux Enfers.

BELPHEGOR ;
TRIVELIN.

Bon , le voilà parti , mon stratagème a réussi , je sçavois bien qu'il aimeroit mieux retourner à tous les Diables , que de revoir sa femme.

LE DOCTEUR.

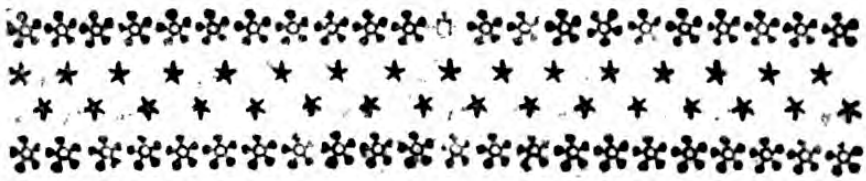
Expliquez-nous tout ceci : nous connoissons Madame Honesta , & son mari Rodric.

TRIVELIN.

Hé bien ! ce Rodric n'étoit autre que Belphegor , que Pluton avoit envoyé sur la Terre pour éprouver si les maris qui se plaignoient de leurs femmes , avoient raison. Mais nous vous conterons tout cela une autre fois , ne songez maintenant qu'à vous réjouir , puisque le Diable vous a fait le plaisir de vous abandonner.

F I N.





*On continue le Bal, & le tout finit
par des Vaudevilles.*

Ie. MASQUE.

A Mans, que rien ne vous étonne,
 Quoiqu'on oppose à vos raisons
 Des chansons :
 Lorsque l'Horloge carillonne,
 L'heure du Berger n'est pas loin,
 Ayez soin
 De saisir l'instant qu'elle sonne.

IIe. MASQUE.

Il n'est qu'un certain tems pour plaire,
 Iris, vendez cher aux amans
 Vos beaux ans ;
 Vers la fin de votre carrière,
 Vous payerez à votre tour
 A l'Amour,
 Tous les frais qu'il aura pû faire.

IIIe. MASQUE.

Lorsque dans l'Hymen on s'engage ,
 Tout plait parce qu'il est nouveau ,
 C'est le beau ;

Mais deux jours après on enrage
 Du mauvais marché qu'on a fait.
 C'est le laid :

On a plus d'espoir qu'au veuvage.

IVe. MASQUE.

Femme trop sage me désole ,
 Et sa vertu fait trop de bruit
 Jour & nuit ;

J'aime mieux une jeune folle ,
 Et si je suis , d'être coeu ,
 Convaincu ,

Nombre que je vois m'en console.

ARLEQUIN au Parterre.

Si l'on vous demande à la porte ,
 Belphegor a-t-il réjoui ;

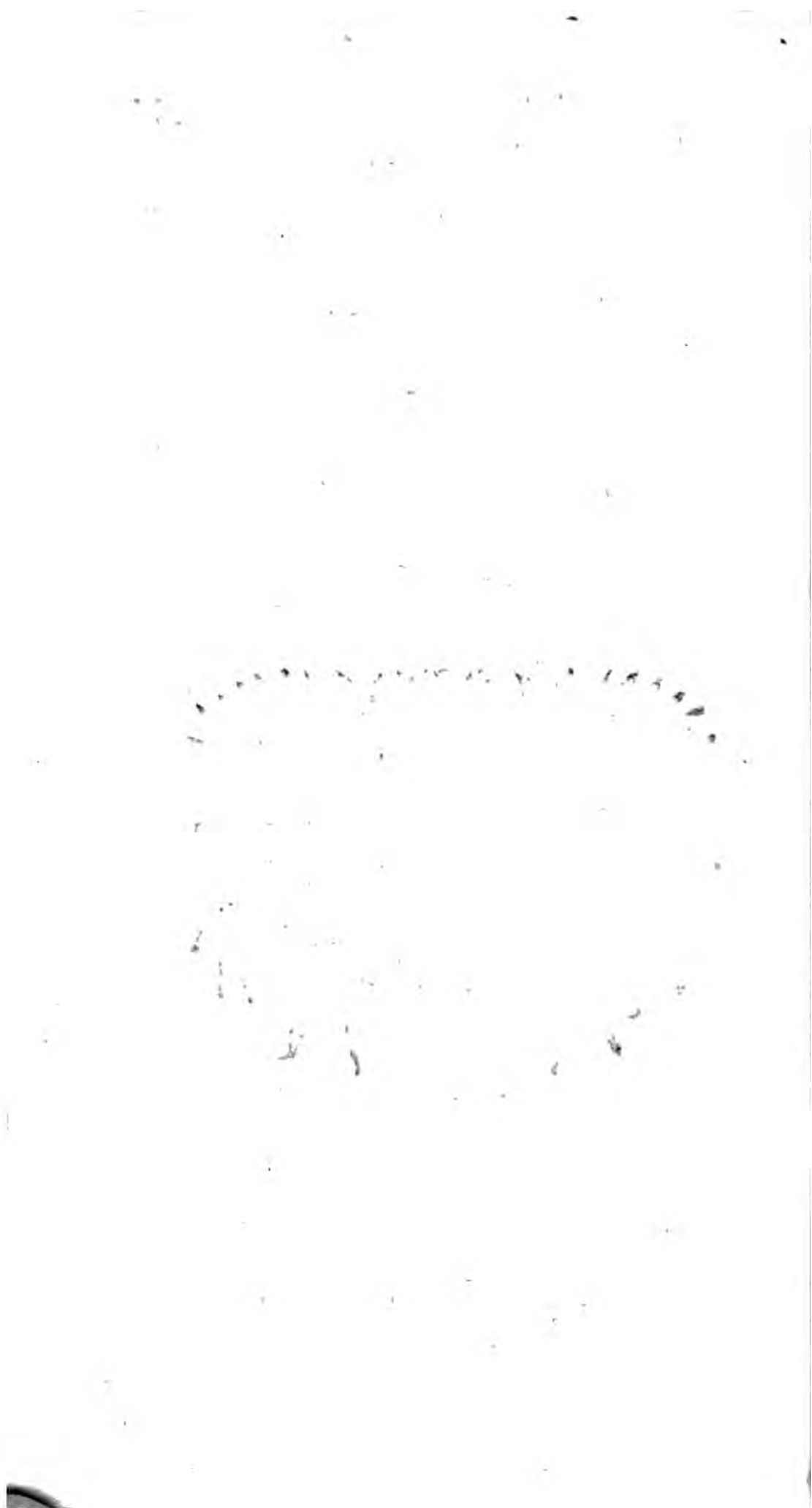
Dites , oui.

Si quelqu'un

Si quelqu'un parle d'autre sorte,
Et veut par contradiction
Dire non,
Dites... Que le Diable l'emporte.

Fin du Divertissement.





LE FLEUVE

D' O U B L Y ,

C O M E D I E .

REPRESENTE'E PAR LES

Comédiens de Son Altesse Royale

Monseigneur LE DUC D'ORLEANS,

en 1722.



A C T E U R S.

L E F L E U V E L E T H E.

U N E N Y M P H E du Fleuve.

T R I V E L I N , Distributeur des Eaux.

U N M A R Q U I S du hazard.

S P I N E T T E , médisante.

U N I N G R A T.

V I O L E T T E , femme amoureuse de son
mari.

U N A P O T I C A I R E.

U N G A S C O N.

T R O U P E D E M O R T E L S qui
viennent boire des Eaux du Fleuve Léthé,
pour oublier leurs chagrins.

La Scene est aux Enfers.



LE FLEUVE D'OUBLY, COMEDIE

Le Théâtre représente un Bois agréable, au milieu duquel les Eaux au Fleuve Léthé coulent lentement : ce Dieu acoudé sur son Urne chante les paroles suivantes.



Comme mes Eaux, le tems coule sans
cesse,

Le passé ne peut revenir :
Perdez-en le souvenir,
Sage Vieillesse.

Ne comptez point sur l'avenir,
Folle Jeunesse.

Jouïssiez du present qui va bien-tôt finir.

 SCENE PREMIERE.

TRIVELIN seul.

ENfin voici le Procès des Maris & des Femmes
 terminé à l'amiable ; & par la faveur de Bel-
 phégor qui m'a amené avec lui dans ce País , me
 voila Distributeur en chef des Eaux-du Fleuve Lé-
 thé. Pluton a ordonné à Mercure de publier dans
 l'autre Monde que tous les Mortels dans ce jour
 pouvoient venir ici librement boire de ces Eaux
 pour oublier leurs chagrins ; je crois que nous au-
 rons bonne Compagnie , car il y a là-haut bien des
 mécontents.

Ce Fleuve a dit-on la vertu de faire oublier aux
 morts tout ce qu'ils ont été. Mais il ne fait perdre
 aux vivans que le souvenir des choses qu'ils ont des-
 sein d'oublier.

Eprouvons un peu cela : j'ai dessein d'oublier
 mon ignorance ; car l'emploi dont Pluton m'a ho-
 noré demande un homme capable de l'exercer.

Il boit.

Bon , me voilà déjà à demi Sçavant ; mais
 ce n'est pas assez , car un demi sçavant est souvent
 plus sot qu'un ignorant.

Buvons encore un coup pour devenir sçavant tout-à-fait.

Il reboit.

Ah ! ma foi maintenant il me monte trop de sçavoir à la tête, & je crains que cela ne m'enyvre.

Mais voici déjà un Mortel qui s'avance vers ces lieux. Qu'il a l'air suffisant.

SCENE II.

LE MARQUIS, TRIVELIN.

LE MARQUIS.

H Ola l'ami, dis-moi un peu. Est-ce ici que l'on distribue les Eaux du Fleuve Léthé ?

TRIVELIN.

A qui cet homme-là croit-il parler ? Que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je demande à boire ; qu'on me rince un verre.

TRIVELIN.

Est-ce que vous me prenez ici pour un Garçon de Cabaret ?

LE MARQUIS.

Et qui êtes-vous donc ?

TRIVELIN.

Apprenez que je suis le Distributeur en chef de ces Eaux.

LE FLEUVE

LE MARQUIS.

Qui diable auroit crû cela, à vous voir dans un tel équipage ?

TRIVELIN.

Apprenez encore à ne jamais juger de gens par leurs habits.

LE MARQUIS.

Cela est plaisant ; je viens ici pour oublier, & cet homme dit sans cesse d'apprendre.

TRIVELIN.

Par exemple, si l'on jugeoit des gens par leurs habits, on vous prendroit pour un honnête homme.

LE MARQUIS.

Est-ce que je ne le suis pas.

TRIVELIN.

Nous l'allons voir ; que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déjà dit ; je demande de vos Eaux pour oublier bien des choses.

TRIVELIN.

Cela vous sera aisé, puisque sans en avoir bû vous avez oublié de m'ôter votre chapeau.

LE MARQUIS.

Il faut donc ici bien des cérémonies ? Je suis un Marquis de fraîche datte, qui ayant trouvé le secret de gagner un million en moins de six mois voudrois oublier que j'ai été ci-devant petit Commis.

TRIVELIN.

TRIVELIN.

Petit Commis ? ah ! je ne m'étonne plus si vous m'avez abordé le chapeau sur la tête ; ceux de la Doiiane ne l'ôtent à personne.

LE MARQUIS.

Laissons cela , & me dites si me voyant aujourd'hui dans l'opulence , je ne pourrois pas par le secours de vos Eaux , oublier ce que j'ai été ?

TRIVELIN.

Vous n'avez pas besoin d'en boire pour cela : vous n'avez qu'à faire comme vos pareils.

LE MARQUIS.

Il m'arrive tous les jours des aventures terribles. Dernierement ayant maltraité mon Cocher, il eût l'insolence de me dire qu'il s'en plaindroit à mon Pere qui avoit été jadis son Camarade.

TRIVELIN.

Votre pere étoit donc un Fiacre ?

LE MARQUIS.

Quoiqu'il en soit , il n'est pas agréable que les gens vous fassent ressouvenir de ces sortes de choses.

TRIVELIN.

Hé, mais de cette façon ce n'est pas vous qui devez boire des Eaux de l'Oubli , mais tâchez d'en faire boire à ceux qui vous connoissent.

LE FLEUVE
LE MARQUIS.

Et comment pouvoir y parvenir ?

TRIVELIN.

Ils feront comme s'ils en avoit bû , quand ils verront que vous n'avez pas dessein d'en boire. Croyez-moi , n'oubliez pas votre premier état. Le souvenir des peines passées est la rocambole des plaisirs présens. Mais voici une Dame qui me paroît bien alerte , sçachons ce qu'elle demande.

SCENE III.

TRIVELIN, SPINETTA.

SPINETTA.

*S*ignore , sono vostra serva.

TRIVELIN.

Ah ! ah ! c'est une Italienne. Vous venez apparemment, Madame, chercher de nos Eaux pour en faire boire à votre Mari pour lui faire oublier sa jalousie.

SPINETTA.

Non Signore , non ho marito.

TRIVELIN.

Ah ! je vois ce que c'est , vous êtes une Veuve qui voudriez oublier votre douleur. Croyez-moi ,

la vûë d'un joli homme a plus de pouvoir pour cela que toutes les Eaux de notre Fleuve.

SPINETTA.

Non sono , ne maritata , ne vedova , sono fanciulla.

TRIVELIN.

Ah ! vous êtes fille. Eh bien, est-ce que vous voudriez oublier ce nom-là ? vous n'avez qu'à parler, il y a encore pour cela des remedes plus spécifiques que nos Eaux.

SPINETTA.

No no , amo troppo la mia liberta.

TRIVELIN.

Et comment vous appelez-vous ?

SPINETTA.

Spinetta.

TRIVELIN.

Spinetta ? ah ! le joli nom. Mais Mademoiselle Spinetta, ne pourriez-vous point parler François, il me semble que je vous entends mieux ?

SPINETTA:

Tout comme il vous plaira ; j'ai dix langues en mon commandement.

TRIVELIN.

Tant pis, car il y a bien des femmes qui en ont trop d'une.

SPINETTA.

Vous avez bien raison, & c'est ce qui m'amene ici : je m'apperçois tous les jours que tous ceux qui

me connoissent me fuient comme la peste , disant que je suis trop médisante ; & je viens sçavoir si vos Eaux ne pourroient point me guérir de ce défaut-là.

TRIVELIN.

Est-ce que sans cela vous ne pouriez pas vous faire ?

SPINETTA.

Et le moyen de me taire ? Je sçai que le vieux Damis qui n'avoit travaillé toute sa vie que pour s'acquérir de la réputation , vient de la vendre à beaux deniers comptans.

Je sçais que la prude Hortense ne fait montre de sa vertu que pour faire acheter plus cher ses faveurs.

Je sçais que le Conseiller Doux-sot fait publiquement le jaloux de sa femme , & la conseille en particulier sur le choix de ses Galants.

Je sçais que la veuve la Fardiére , dont le mari est mort il y a vingt-ans , ne s'en donne aujourd'hui que vingt-cinq.

Je sçais que le cagot Nitouche qui duppe tout le monde par son hipocrisie , m'a fait une déclaration d'amour. Et je pourrois me taire ? Faites-moi oublier tout cela , & je me tairai.

TRIVELIN.

Il faudroit donc boire de nos Eaux à tous vos repas.

SPINETTA.

Pourquoi ?

D' O U B L Y.

383

T R I V E L I N.

C'est que les vices des hommes se renouvellent tous les jours. Mais puisque vous trouvez tant de plaisir à la médisance, je ne vous conseille pas de vous en priver.

Croyez-moi, bûvez de nos Eaux à une autre intention que d'oublier les défauts des autres.

S P I N E T T A.

J'aurois beaucoup d'envie d'en boire pour oublier tout-à-fait mon Sexe, & devenir homme; vos Eaux auroient-elles ce pouvoir ?

T R I V E L I N.

Plût au Ciel ! nous verrions bien-tôt les Dames venir en foule chez nous.

S P I N E T T A.

Les hommes n'auroient peut-être pas moins d'empressement de devenir femmes, quand ce ne seroit que par curiosité.

T R I V E L I N.

Ma foi, moi tout le premier.

S P I N E T T A.

Ah ! que si j'étois homme, j'en ferois de belles !

T R I V E L I N.

Ah ! que si j'étois femme, j'en ferois de bonnes !

S P I N E T T A.

Si j'étois homme, je ferois le contraire de tout ce que je vois faire aux autres.

K k iij

LE FLEUVE

TRIVELIN.

Si j'étois femme , je rencherois sur les *talens* des plus hardies Coquettes.

SPINETTA.

Si j'étois homme , je serois le plus discret du monde.

TRIVELIN.

Si j'étois femme , je serois la plus grande par-
leuse de l'Univers.

SPINETTA.

Si j'étois homme , je n'imiterois pas ces petits
Maîtres qui préfèrent le plaisir de publier ce qu'ils
n'ont pas fait, à celui d'être heureux, & de se taire.

TRIVELIN.

Si j'étois femme je changerois d'Amans comme
de chemises.

SPINETTA.

Ah ! que je ne prendrois pas pour Ma'tresse de
ces capricieuses qui changent tous les jours de
goût.

TRIVELIN.

Ah ! que je ne prendrois pas pour Amans , de
ces grands flandrins , qui attendent qu'une femme
fasse toutes les avances.

SPINETTA.

Point de ces belles indolentes qui avec les traits
les plus réguliers n'ont rien de piquant.

TRIVELIN.

Point de ces gros essouffez qui se trouvent tout en
eau pour avoir monté un Escalier.

SPINETTA.

Si j'étois homme , je ne ferois point de presene aux femmes : tout Amant qui donne n'est jamais bien aimé.

TRIVELIN.

Si j'étois femme , je tirerois de l'un pour donner à l'autre.

SPINETTA.

Enfin si j'étois homme , je ne serois point jaloux ; j'aimerois les femmes pour moi-même , & non pour elles : je ne m'embarasserois point d'en être aimé.

TRIVELIN.

C'est-à-dire que vous les regarderiez comme un mets qu'on sert sur votre table.

SPINETTA.

Sans doute. Par exemple j'aime les perdrix & le poisson , est-ce que je me soucie que le poisson & les perdrix m'aient? Mais puisque vos eaux n'ont pas le pouvoir de me faire devenir homme , je n'en boirai pas dans le dessein d'oublier ce qui peut me fournir les moyens d'exercer ma langue , je parlerai plus que jamais ; & puisque je suis condamnée à rester au nombre des femmes toute ma vie , je prétens jouir de tous leurs privileges.

SCENE IV.

TRIVELIN, L'INGRAT.

TRIVELIN.

M Ademoiselle Spinette est une dégourdie. Mais que veut cet homme-ci ? Il me paroît bien rêveur.

L'INGRAT.

Ah ! je respire : me voici enfin arrivé sur les bords du Fleuve d'Oubli ; que je vais boire de ces eaux avec plaisir !

TRIVELIN.

Si je vous le permets. Et à quelle intention en voulez-vous boire ?

L'INGRAT.

Pour oublier toutes les obligations que j'ai à Philandre, qui étoit autre fois de mes amis.

TRIVELIN.

Hé, mais les Ingrats n'ont pas besoin d'en boire ; il n'y a rien de si facile pour eux que d'oublier les bienfaits, & vous me paroissez du nombre.

L'INGRAT.

Il est vrai.

TRIVELIN.

Et vous osez l'avoüer ?

D' O U B L Y .

387

L' I N G R A T .

Tous ceux qui ne l'avoient pas , le sont-ils moins que moi ? Je suis ingrat par indolence , ils le sont par malignité.

T R I V E L I N .

Ingrat par indolence.

L' I N G R A T .

Oùï. Quand je ne vois point Philandre je ne m'en souviens plus , je néglige les occasions de le servir ; & quand il paroît à mes yeux , je me fais des reproches à moi même du peu de reconnoissance que j'ai de ses bienfaits ; c'est pourquoi je l'évite tout autant que je puis.

T R I V E L I N .

Hé pourquoi l'éviter ?

L' I N G R A T .

Je n'ai plus besoin de lui ; que diable faire d'un ami inutile ?

T R I V E L I N .

Et a-t-il besoin de vous ?

L' I N G R A T

Sans doute, je pourrois lui rendre service dans le poste où il m'a fait parvenir ; mais il me faudroit faire des pas , & je n'aime à me donner de la peine que pour moi.

T R I V E L I N .

Voilà en effet une grande indolence.

L' I N G R A T .

Je cherche des raisons pour l'autoriser.

TRIVELIN.

Et quelles raisons pouvez-vous trouver ?

L'INGRAT.

Que Philandre a fait beaucoup pour moi , mais qu'il pouvoit faire davantage. Qu'il a peut-être eu ses vûes en m'obligeant. Que l'amour propre y a eu beaucoup de part. Enfin , qu'il n'a pas continué à m'obliger toujours de même.

TRIVELIN.

Voilà de belles raisons pour autoriser votre ingratitude ?

L'INGRAT.

Il est vrai qu'elles ne valent pas grand chose , & que mes remords les combattent terriblement , c'est pourquoi je viens boire de vos eaux pour me tranquilliser là-dessus.

TRIVELIN.

Oh ! parbleu vous n'en boirez pas avec une telle intention.

L'INGRAT.

Et je vous en conjure ; je vous en aurai une éternelle obligation , je m'en souviendrai toute ma vie.

TRIVELIN.

Oùi-dà , comme des services que vous a rendus votre ami. Croyez moi , buvez-en plutôt pour oublier votre indolence , en ce cas je vous permets d'en boire.

D'OUBLY.

389

L'INGRAT.

Ma foi, je suivrai votre conseil, & je commence à concevoir qu'un ingrat est un monstre à fuir en tous lieux.

SCENE V.

TRIVELIN, VIOLETTE.

TRIVELIN.

SI tous les Ingrats venoient boire de nos eaux, notre Fleuve seroit bien tôt tari. Mais écoutons cette femme.

VIOLETTE.

Mon sieur, je voudrois bien boire de vos eaux, pour oublier mon mari.

TRIVELIN.

Est-il mort?

VIOLETTE.

S'il étoit mort qu'aurois je besoin de vos eaux pour l'oublier? huit jours en auroient déjà fait l'affaire.

TRIVELIN.

, Si bien que vous voudriez l'oublier de son vivant. Hé pourquoi?

LE FLEUVE

VIOLETTE.

Parce que je m'aperçois que depuis un tems il m'oublie furieusement.

TRIVELIN.

Vous n'aimez donc pas qu'on vous oublie ?

VIOLETTE.

Suis-je d'un âge à être oubliée , & sur-tout aimant mon mari comme je l'aime.

TRIVELIN.

Vous aimez votre mari ?

VIOLETTE.

Hélas ! je l'aime trop.

TRIVELIN.

Et de quel país êtes-vous pour aimer trop votre mari ? voilà un défaut qu'on ne connoît point dans le nôtre.

VIOLETTE.

Aussi toutes nos voisines se moquent de moi , & disent que j'ai des airs trop bourgeois.

TRIVELIN.

Elles ont raison.

VIOLETTE.

Elles disent que je suis folle de sacrifier ainsi ma jeunesse , & que les maris d'aujourd'hui ne méritent pas qu'on se contraigne pour eux.

TRIVELIN.

En effet , c'est bien pour de tels animaux que les beaux jours des femmes sont faits. De même que

Les Ironnelles ayant passé ici agréablement le Printems , ne s'en retournent dans leur país qu'en Automne : tout de même quand une jolie femme a pris sa volée, elle ne doit retourner à son mari que quand elle est sur l'arriere saison. Il y a bien des maris qui sont trop heureux de s'en contenter.

V I O L E T T E.

Ah ! la jolie comparaison.

T R I V E L I N.

Je vais vous en donner encore une autre.

Une jeune Coquette est une Terre faisie réellement ; les Amans sont les Créanciers qui la font valoir , & en tire le revenu jusqu'à la fin du payement , & au bout du tems le fond retourne au mari.

V I O L E T T E.

Cette comparaison vaut bien l'autre ; ainsi je vais boire au plutôt de vos eaux , pour oublier un homme qui ne mérite pas mon amour.

T R I V E L I N.

Mais sans boire de nos eaux , vous pouvez de vous-même l'oublier.

V I O L E T T E.

Et comment ?

T R I V E L I N.

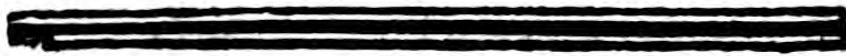
En vous ressouvenant sans cesse que c'est votre mari : il y a bien des femmes qui n'ont pas d'autre secret.

LE FLEUVÉ.
VIOLETTE.

Cela me meneroit trop loin , & je veux un remede qui me guérisse tout d'un coup. Après l'idée que vous venez de me donner des maris , je ne scaurois trop tôt boire de vos eaux pour oublier le mien.

TRIVELIN.

Buvez-en razade pour mieux cimenter la chose. Mais voici une plaisante figure.



SCENE VI.

TRIVELIN, UN APOTICAIRE.

L'APOTICAIRE.

Monsieur , je suis votre petit serviteur. Je suis un Maître Apoticaire de la Ville & Faux-bourgs de Paris.

TRIVELIN.

Monsieur , je vous avertis par avance que nos Eaux ne se prennent que par la bouche.

L'APOTICAIRE.

Je n'ai pas dessein d'en prendre autrement ; j'en viens boire pour oublier une fâcheuse idée qui me tourmente depuis quelque tems.

TRIVELIN.

Est-ce une idée particuliere ?

D' OUBLY.

573

L' A P O T I C A I R E.

Non , elle est assez generale.

T R I V E L I N.

Et quelle idée avez-vous encore ?

L' A P O T I C A I R E.

D'être cocu.

T R I V E L I N.

Cette idée-là est plus particuliere que vous ne pensez , car le plus grand nombre de ceux qui le sont ne croient pas l'être. Voyons d'abord si votre idée est juste ? Sur quoi est-elle fondée ? sur votre figure , apparemment ?

L' A P O T I C A I R E.

Comment ! est-ce que j'ai l'air d'un Cocu ?

T R I V E L I N.

Ma foi , autant que d'un Apoticaire ?

L' A P O T I C A I R E.

Voilà , par exemple , ce que je n'aurois jamais cru.

T R I V E L I N.

Quoi , vous avez encore d'autres raisons pour confirmer votre idée ?

L' A P O T I C A I R E.

Sans doute : mais aussi j'en ai beaucoup pour la combattre.

T R I V E L I N.

Examinons les unes & les autres : ça , voyons d'abord sur quoi sont fondez vos soupçons.

LE FLEUVE
L'APOTICAIRE.

Je sens de tems en tems que le front me demange;
TRIVELIN.

Bon, cela n'est rien. Ce sont peut-être des Cousins
qui vous piquent.

L'APOTICAIRE.

Je rêvai la nuit dernière que j'étois au milieu
d'un troupeau de Beliers, & que je broutois avec
eux.

TRIVELIN.

Bon, c'est signe de gloire.

L'APOTICAIRE.

Signe de gloire; je croyois c'étoit signe d'affront

TRIVELIN.

Il faut toujours prendre le contre-pied des songes.

L'APOTICAIRE.

Outre plus, mes enfans ne me ressemblent point.

TRIVELIN.

C'est que vous n'y mettez pas apparemment la
dernière main.

L'APOTICAIRE.

Voilà, Monsieur, sur quoi est fondée mon idée,

TRIVELIN.

Voyons les raisons que vous avez pour la détruire.

L'APOTICAIRE.

Ma femme est laide.

TRIVELIN.

Mauvaise raison. Nos petits Maîtres aujourd'hui

ne

ne sont pas délicats ; ils préfèrent la quantité à la qualité. Avec eux tout passe.

L' A P O T I C A I R E.

Ma femme ne se soucie pas des hommes.

T R I V E L I N.

Quelle preuve avez-vous de cela ;

L' A P O T I C A I R E.

Elle ne se soucie pas de moi-même, qui suis son mari.

T R I V E L I N.

Est-ce que les femmes mettent les hommes au nombre des animaux raisonnables ?

L' A P O T I C A I R E.

Comment, est-ce qu'un mari n'est pas un homme ?

T R I V E L I N.

Non pas toujours.

L' A P O T I C A I R E.

Ah ! voici une raison bien forte celle-ci. Ma femme me fait confiance de toutes les déclarations d'amour qu'un lui fait.

T R I V E L I N.

Cela ne prouve encore rien. Elle peut vous sacrifier tous ceux qu'elle n'aime pas, pour vous donner le change, & vous endormir sur ceux qu'elle favorise en secret.

L' A P O T I C A I R E.

Cela est plaisant ; toutes les raisons qui pouvoient renverser mon idée, ne font que l'appuyer d'avantage.

LE FLEUVE
TRIVELIN.

Ecoutez , je puis me tromper ; consultez quel-
qu'un qui soit là-dessus plus habile que moi.

L'APOTICAIRE.

Et c'est ce que j'ai fait aussi ; j'ai même consulté
des gens du Corps.

TRIVELIN.

Du Corps des Apoticaire ?

L'APOTICAIRE.

Non , des Cocus.

TRIVELIN.

Et qui encore ?

L'APOTICAIRE.

Mon Procureur.

TRIVELIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresser ; & que
vous a-t-il répondu ?

L'APOTICAIRE.

Qu'il ne croyoit pas l'être lui-même.

TRIVELIN.

Votre Procureur n'a donc pas de grands Clercs ;

L'APOTICAIRE.

Pardonnez-moi , vraiment.

TRIVELIN.

Il ne sçait donc par la Coûtume de Paris ; que ne
vous adressiez-vous à votre Notaire ?

L'APOTICAIRE.

Est-ce que les Notaires se connoissent en Cocus ?

TRIVELIN.

Hé parbleu, c'est chez eux qu'on va signer pour l'être.

L'APOTICAIRE.

Il est vrai. Mais je ne crois pas qu'ils gardent de Minutes de ceux qui le sont.

TRIVELIN.

Du diable, cela couteroit trop de Papier timbré.

L'APOTICAIRE.

Enfin quoiqu'il en soit, je n'ai trouvé que vous qui m'avez parlé juste; & pour détruire l'idée où vous m'avez confirmé, je vais boire de vos Eaux, car en ces sortes de matières l'opinion est toujours plus chagrinante que la chose même. Après tout le cocuage n'est pas une maladie mortelle.

TRIVELIN.

Au contraire, il y a bien des gens qui ne vivent que de cela.

L'APOTICAIRE.

Je le mets au nombre de ces maux qui n'obligent pas même à garder la chambre.

TRIVELIN.

Cela est vrai, il n'oblige tout au plus qu'à garder les manteaux. Mais allez boire de nos Eaux, ensuite vous irez faire un tour dans le Bois; & surtout, prenez garde d'accrocher votre tête aux branches. Mais voici un drôle qui m'a l'air de ne se pas moucher du pied.

SCENE VI.

TRIVELIN, LE GASCON.

TRIVELIN.

Qui êtes-vous, Monsieur? Que demandez-vous?

LE GASCON.

Cadedis, je suis un Cadet de Pezenas qui se fait
besoin d'eau.

TRIVELIN.

Ce n'est pas apparemment pour oublier vos
scrupules : les Gens de votre Pays ne péchent pas
par-là.

LE GASCON.

Je ne laisse pourtant pas d'en avoir. J'ai grand
soif d'oublier, & de faire oublier aux autres.

TRIVELIN.

Que voulez-vous oublier encore ?

LE GASCON.

Primo, ma valeur.

TRIVELIN.

Oublier votre valeur ? il y a bien des gens qui
croient en avoir de reste, & qui ne s'en souviennent
pas dans l'occasion.

D' OUBLY.

399

LE GASCON.

Oh cadedis , je ne m'en souviens que trop ; & si je me battois toutes les fois que j'en ai envie , je mettrois bien des gens à bas.

TRIVELIN.

Je le crois.

LE GASCON.

Mais je me représente le chagrin de voir une foule de Veuve & d'Amantes défolées , me venir reprocher la mort de leurs Epoux & de leurs Amans , & l'embarras sur-tout d'être obligé d'importuner tous les jours le Prince pour des graces nouvelles.

TRIVELIN.

Ce n'est pas votre valeur qu'il faut oublier , mais l'envie de vous battre.

LE GASCON.

Item. Je veux oublier l'art de conter choses persuasives aux Dames , & de les rendre d'abord amoureuse de moi ; je n'y sçauois fournir.

TRIVELIN.

Oh ! sans doute.

LE GASCON.

Je suis l'amour des femmes , & la terreur des hommes , & je souhaiterois que vos Eaux fissent en moi tout le contraire.

TRIVELIN.

C'est-à dire que vous voudriez être aimé des hommes , & craindre des femmes.

LE FLEUVE

LE GASCON.

Je l'avoüe, un bon ami me feroit plus de plaisir que la plus belle Maitresse.

TRIVELIN

Je vais vous livrer une couple de bouteilles de nos Eaux, serez-vous content ?

LE GASCON.

Comment Cadedis content ! il m'en faut une centaine.

TRIVELIN.

Cent bouteilles ! & pourquoi faire ?

LE GASCON.

Pour en faire boire à tous mes Créanciers, & leur faire oublier ma porte.

TRIVELIN.

Vous en avez donc beaucoup ?

LE GASCON.

Une légion.

TRIVELIN.

Cela me surprend.

LE GASCON.

Vous êtes surpris qu'un Garçon emprunte ?

TRIVELIN.

Non pas, mais qu'on lui prête. Et y a-t-il long-tems que vous leur devez ?

LE GASCON.

Tout au plus cinq ans ; ne sont-ils pas fous de me demander de l'argent aujourd'hui qu'il est si rare

D' O U B L Y.

401.

TRIVELIN

S'ils sont fous aujourd'hui , il a cinq ans qu'ils
l'étoient bien davantage.

LE GASCON.

Si tôt que j'ai emprunté, je ne m'en souviens plus :
je trouve ces marauds-là bien insolens de vouloir
avoir plus de mémoire que moi ; oh cadedis vos
Eaux m'en feront raison.

TRIVELIN.

Mais il faut que vous ayez eu bien des amis pour
trouver tant de credit ?

LE GASCON.

Qui moi ? il suffit que je sçache le nom d'un
homme pour lui emprunter de l'argent.

TRIVELIN.

Je ne vous dirai pas le mien.

LE GASCON.

La maudite race que les créanciers, & sur-tout
les Marchands ; il semble que ces belitres ne fassent
credit que pour avoir le plaisir de demander de
l'argent.

TRIVELIN.

Vous leur faites durer long-tems ce plaisir-là ?

LE GASCON.

Je leur en donne toutes les fois que j'en reçois de
mon Pays.

TRIVELIN.

Le Courier est souvent volé en chemin.

LE FLEUVE

LE GASCON.

Diriez-vous que je haïs tant les Créanciers, que je n'ai jamais voulu être créancier de personne.

TRIVELIN.

C'est fort bien fait à vous.

LE GASCON.

Mais venons au fait ; livrez-moi mes cent bouteilles.

TRIVELIN.

Monseigneur cela m'est impossible, si tous ceux qui sont Créanciers en prenoient autant, notre Fleuve n'y pourroit pas fournir.

LE GASCON.

Comment cadedis, vous me refusez à moi ?

TRIVELIN.

Vous n'êtes pas raisonnable.

LE GASCON.

Oh sandis je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'est ce que nous allons voir.

LE GASCON.

Ecoutez l'ami, songez que je n'ai pas encore oublié ma valeur ; cadedis, je jetterai le Fleuve par les fenêtres.

TRIVELIN *au Parterre.*

Garre l'eau. Oh parbleu en faveur de la gasconnade vous aurez votre affaire, donnez-vous un peu de patience,

de patience , & allez faire deux ou trois tours dans ces Allées , j'aurai soin de votre provision.

LE G A S C O N.

Songez au moins à faire bonne mesure , & qu'il n'y ait pas une goutte à redire de ce que je demande.

T R I V E L I N.

Il n'y manquera rien je vous assure. Mais voici tous les Mortels, que nos Eaux ont attirés sur ces bords , qui viennent se réjouir dans l'espoir qu'ils ont d'oublier tous leurs chagrins.

F I N.



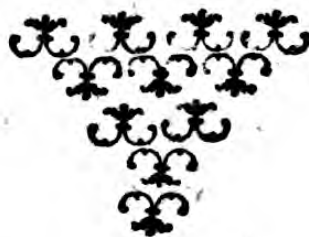
DIVERTISSEMENT

Plusieurs Personnes de divers Caractères, entrant en dansant.

UNE NIMPHE DU FLEUVE chante.

EN vain une austere beauté,
 Fait vanité
 De sa fierté,
 Amans si vous voulez m'en croire,
 Pour vous en venger venez boire,
 Au Fleuve Léthé ;
 Elle prendra toute la gloire,
 De sa cruauté,
 Si vous en perdez la mémoire.

Entrée de Paysans & de Paysanes.





VAUDEVILLE.

UN PAYSAN.

MA Maîtresse infidelle ,
 Aime le grand Colas , ha , ha , ha ,
 Ma foi tant pis pour elle ,
 Je n'en pleurerai pas , ha , ha , ha ,
 Pour en perdre la mémoire ,
 Dans le Fleuve d'Oubly ,
 Biriby ,
 Je veux boire.

LE GASCON.

A toute heure à ma porte.
Vient nouveau Créancier , hé , hé , hé ,
 Mais que le diable emporte ,
 Qui songe à les payer , hé , hé , hé ,
 Pour en perdre la mémoire ,
 Dans le Fleuve d'Oubly ,
 Biriby ,
 Je veux boire.

M m ij.

LE FLEUVE

UNE COQUETTE.

Differente est l'espèce
 D'Amant & de Mari , hi , hi , hi ,
 L'un folâtre sans cesse ,
 L'autre jamais ne rit , hi , hi , hi ;
 Pour en perdre la mémoire ,
 Dans le Fleuve d'Oubly ,
 Biriby
 Je veux boire.

UNE PAYSANNE.

Notre Mari careffe ¶
 Sa Servante Margot , ho , ho , ho ,
 J'en mourrois de tristesse ,
 Sans son Valet Pierrot , ho , ho , ho ;
 Pour en perdre la mémoire ,
 Dans le Fleuve d'Oubly ,
 Biriby ,
 Je veux boire.

L'APOTICAIRE.

J'avois pris femme laide ,
 Pour n'être pas cocu , hu , hu , hu ,

D'OUBLY.

407.

Mais c'est un vain remede ,
Et j'en suis convaincu , hu , hu , hu :
Pour en perdre la mémoire ,
Dans le Fleuve d'Oubly ,
Biriby ,
Je veux boire.

ENTRÉE GÉNÉRALE.

FIN.

Tome II.





